This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

7r 27.30 (29-

HARVARD COLLEGE LIBRARY

BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787–1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉMOIRES

DE

ADÉMIE

D'ARRAS.

TOME XXIX.

ARRAS.

ET LITHOGRAPHIE DE A. COURTIN,

Rue du 29 Juillet.

—

Avril 1857.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1857
89-30
1857-58

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

D'ARRAS.

TOME XXIX.

ARRAS.

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE A. COURTIN,

Rue du 29 Juillet.

—

Avril 1857.

Digitized by Google

Digitized by Google

Fr 27.30
(24-30)

ACADÉMIE D'ARRAS.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE D'ARRAS.

TOME XXIX.

ARRAS,

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE DE A. COURTIN,

Rue du 29 Juillet

1856.

Digitized by Google

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

Degrand Fd.

Digitized by Google

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. MARTIN,

ANCIEN INGÉNIEUR DES PONTS-ET-CHAUSSÉES,

Membre de l'Académie d'Arras,

Lue à cette Académie dans sa séance du 3 août 1855,

Par M. BILLET, avocat. [1]

Quand un homme de bien disparaît de ce monde, après y avoir laissé, pendant une longue et honorable carrière, des exemples de probité et de dévouement à son pays, il est du devoir de ceux qui lui survivent de rendre un hommage public à ses éminentes qualités. L'exemple d'une vie bien remplie est une leçon profitable pour tous. Si la science a besoin de traditions pour se développer et grandir, la vertu qui fait le bon citoyen, le patriote, le bon père de famille, a besoin d'avoir les siennes, pour rappeler aux hommes, que, sans l'accomplissement du devoir,

[1] Quelques-uns des *détails* que renferme cette Notice ont été puisés dans un journal du Midi.

Digitized by Google

le talent, quel qu'il soit, ne saurait seul faire respecter la mémoire de celui qui n'aurait pas tenu compte de ces dons, que Dieu mit en nous pour notre bonheur et celui de nos semblables.

Que d'hommes modestes descendent dans la tombe, sans qu'une voix amie se fasse entendre pour rappeler les services qu'ils ont rendus à leur pays ! Quand on a vécu dans l'étroit et saint horizon de la famille, sans faste et sans bruit, doit-on en être moins bien apprécié de ses contemporains ? Nous ne le pensons pas, et c'est pour cela que nous allons retracer succinctement la vie d'un homme modeste, dont la longue carrière a été consacrée au service de son pays.

Le 13 mai dernier, un grand concours de personnes se pressait dans l'église Saint-Bruno, à Bordeaux, pour rendre les derniers devoirs à l'un des rares survivants de cette expédition d'Egypte, qui a laissé, dans le monde savant, des souvenirs qu'on croirait évoqués des beaux temps de l'antiquité. Celui que tant de citoyens accompagnaient pieusement à sa dernière demeure, c'était Pierre-Dominique Martin, ingénieur des ponts-et-chaussées en retraite, mort le 11 mai, à Rions, près Bordeaux, dans sa 84e année. Cette longue carrière a été trop bien remplie pour que

Digitized by Google

nous ne cherchions pas à en tracer rapidement quelques traits.

Né à Toulouse, le 11 septembre 1771, d'une famille honorable et plébéienne, Martin, fit ses études d'une manière très brillante, au collége de cette ville, où il les termina en 1787, pour suivre alors des cours de mathématique et de dessin, tout en travaillant déjà, comme prélude à cette carrière d'ingénieur, qui devait être plus tard si complète, dans les bureaux de l'un des ingénieurs des États du Languedoc, M. Courtalon, qui devint, bien des années après, son ingénieur en chef, dans le département du Pas-de-Calais. Admis à l'école du Génie, en 1788, Martin, y resta jusqu'à la fin de 1790, puis entra à l'école des Ponts-et-Chaussées, par suite des lois des 12 juillet 1792 et janvier 1793, sur l'organisation du corps des Ponts-et-Chaussées. Martin fut désigné, en arrivant à l'école, pour professer à ses condisciples les éléments des mathématiques. Ainsi, comme Claude Deschamps, dont Bordeaux conserve l'éternel souvenir, Martin a eu le bonheur d'approcher et d'entendre le célèbre Perronet, de recevoir de ses mains de nombreux prix d'architecture de Ponts, et de mériter toute son amitié. Bientôt, par suite des graves événements politiques, qui se passaient

Digitized by Google

alors, dans ces années si terriblement remplies, il fut nommé ingénieur du camp sous Paris, en 1792, et à la suite, capitaine du génie, de première classe ; mais sa modestie lui fit refuser ce grade élevé pour son âge, afin de rester dans le corps auquel il était fier d'appartenir.

Attaché à l'expédition d'Egypte, comme ingénieur des ponts-et-chaussées, il fut nommé membre de la commission scientifique de cette expédition, et comme tel, il coopéra au grand ouvrage sur l'Egypte, dont nous possédons un exemplaire à la Bibliothèque d'Arras, grâce à la bienveillante intervention de M. Siméon, ce préfet du Pas-de-Calais, qui a laissé de si honorables souvenirs parmi nous. C'est dans ce bel ouvrage que Martin, a donné entr'autres mémoires, la description de toute la province du Fayoûm. Revenu en France en 1801, avec l'armée, il fut replacé dans le service ordinaire des Ponts-et-Chaussées, et chargé d'un arrondissement, dans le département de Seine-et-Oise, où il eut plus d'une fois l'occasion de conférer avec le premier consul Bonaparte, qu'il avait vu de si près en Egypte.

En 1804, utilisant avec cette ardeur laborieuse qui ne l'a jamais quitté, les instants de loisir que pouvait lui laisser son service, il publia un

Digitized by Google

ouvrage estimé, ayant pour titre : *Mœurs, Usages et Coutumes des anciens Peuples*, qui avait été préparé par M. Malliot, son ancien professeur de dessin à Toulouse. Cet ouvrage, édité avec soin après de nombreuses recherches pour compléter le travail déjà considérable de M. Malliot, valut à Martin le titre *d'Associé-correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Toulouse.*

En avril 1810, Martin fut envoyé dans le Pas-de-Calais, après avoir coopéré dans le département de Seine-et-Oise à diverses constructions et rédigé de nombreux et importants projets, notamment celui d'un canal de l'Oise à la Seine, par la vallée de Montmorency et la plaine de Saint-Denis. Son séjour dans le Pas-de-Calais, fut de onze années, de 1810 à 1821, époque à laquelle il fut appelé dans le département de la Gironde. Dans cet intervalle il restaura complétement les routes d'Arras à Cambrai, à Douai et à Marquion.

Martin construisit deux grands ponts en pierre; l'un à la Porte-de-Cité, à Arras; l'autre à Sainte-Catherine-lès-Arras, sur la Scarpe (1816-1817). Il rectifia aussi et assura la navigation de cette rivière.

Il rédigea un long et important projet sur la

Digitized by Google

canalisation de la Canche. Travail immense dont nous avons fait l'analyse dans un rapport que nous avons présenté à l'Académie d'Arras, le 18 août 1835, sous ce titre : *Canal d'Arras à Boulogne.*

Parmi les autres travaux importants qui furent faits pendant le séjour de Martin, à Arras, nous citerons encore :

1° La construction de la chaussée pavée d'Arras à Cambrai, sur les territoires de Vis-en-Artois, Dury et Marquion;

2° Le projet de suppression des trois écluses simples de Pelves, Tréhout, Brebières, sur la Scarpe, et le relèvement des digues de Pelves à Biache, de Biache à Brebières, de Brebières à Corbehem, exécuté en 1813, et extrait d'un projet général d'amélioration de la Scarpe, dressé par Martin, à la date du 1er avril 1811, approuvé par M. Molé, alors directeur général des ponts-et-chaussées, qui, depuis, a figuré si honorablement parmi les hommes parlementaires dont la France conservera le souvenir,

3° Le projet de réparation du radier sous la décharge de l'écluse haute de Brebières;

4° Le projet de construction d'une arche au pont de cette commune;

5° Le projet d'abaissement du radier de la décharge de l'écluse basse au même lieu;

Digitized by Google

6° Le projet de réparation du pont établi sur la Scarpe, dans la commune de Rœux;

7° Le projet de construction du radier à la suite de la porte en aval de l'écluse de Corbehem;

8° Le projet de réparation du pont de Fampoux, exécuté;

9° Le projet de rétablissement de la bascule du pont-levis de Blangy, exécuté depuis.

10° Le projet de rétablissement du marchepied de l'écluse basse de Brebières.

11° Les réparations extraordinaires et urgentes à exécuter aux digues au-dessus de Biache et de Corbehem.

12° L'établissement d'une passerelle sur la Scarpe, entre Pelves et Plouvain, au lieu et place d'une ancienne porte d'écluse, projet approuvé, mais non exécuté.

13° Le projet de rétrécissement du bassin d'Athies, non exécuté.

14° Le projet de restauration de l'écluse de Vitry en amont de cette grande commune et se rattachant au projet de desséchement du marais, non exécuté.

15° Le projet de reconstruction d'une porte neuve en aval du sas de l'écluse basse de Brebières.

Tous ces projets peuvent se ranger sous la

Digitized by Google

qualification générale de *travaux de reconstruction* et *perfectionnement de la navigation de la Scarpe.*

Martin a aussi étudié un projet d'une grande importance relatif au *desséchement de la vallée de la Scarpe.*

Divers projets de curage dans la vallée de la Sansée.

Le moulin de M. Noché, sur la Gache à Sauchy-Cauchie.

Le moulin de Lens sur le Souchez.

Le moulin de Sarton sur le ruisseau de St.-Pierre.

Le moulin de Courrières sur l'ancien canal de Lens à la Deûle.

Divers travaux d'intérêt communal pour Arras (suppression de l'abreuvoir du Wetz-d'Amin; construction de l'abreuvoir des Casernes).

Nonobstant tous ces travaux, Martin trouva le moyen de coopérer à ceux de l'Académie d'Arras, qui l'avait choisi pour secrétaire perpétuel à l'époque de sa réorganisation, en 1816, sous l'administration de M. Malouët, alors préfet du Pas-de-Calais; puis, obéissant aux nobles impulsions de son cœur, il forma à Arras, sous la protection de cet excellent administrateur et avec le concours du Conseil Municipal, deux grandes

Digitized by Google

écoles d'enseignement mutuel, qui ont plus tard servi de modèle à celles du département du Pas-de-Calais. C'est pendant son séjour à Arras, que Martin donna son *Histoire de l'Expédition d'Egypte,* écrite, pour ainsi dire, au jour le jour des événements.

Pendant ses neuf années de service dans la Gironde, de 1821 à 1830, outre divers travaux de *constructions de routes*, Martin a rédigé des projets d'améliorations de la Garonne sur une grande étendue en amont de Bordeaux et construit des *ponts suspendus*, l'un sur le *Drot*, l'autre à *Langon sur la Garonne,* en 1829 et 1830, époque à laquelle ce genre de construction était loin d'être aussi connu et répandu qu'il l'a été depuis. Martin a publié sur ce dernier pont, en 1832, un *Mémoire* détaillé fort estimé, qui a longtemps formé un guide sûr pour les constructions semblables faites depuis. Après ces importants travaux, Martin, quoique plein encore d'activité, prit sa retraite à la fin de 1830, et quitta le corps des ponts-et-chaussées avec le *même grade d'ingénieur* ordinaire, qu'il occupait déjà tant d'années auparavant, en partant pour l'Egypte, n'ayant jamais voulu, ce que tant d'autres ont fait et font encore, à notre époque de courtisanerie et d'égoïsme, qu'au-

Digitized by Google

cune démarche fût faite en son nom, pour obtenir un grade supérieur ou des distinctions honorifiques.

Mais cette retraite ne devait pas être le repos pour Martin; dès la fin de 1832, il rédigeait le projet d'un pont suspendu à Saint-Jean-de-Blagnac sur la Dordogne, et il livrait ce pont au public en 1834. Dans le même temps, cet esprit actif et pénétrant, comprenant d'avance, et l'un des premiers, tout l'avenir des chemins de fer, se livrait à l'étude de ces voies nouvelles, si peu connues alors, et rédigeait les projets complets de trois chemins de fer importants, de Bordeaux à Langon, de Bordeaux à Libourne, de Toulouse à Montauban. Ces projets étaient prématurés à cette époque, ils ne purent être exécutés alors ; et Martin n'a pu voir leur réalisation complète, lui qui, jusqu'à ses derniers jours, prenait un si vif intérêt à tenter les conquêtes de la science et de l'industrie.

Ces travaux d'ingénieur ne l'empêchaient pas de s'occuper ailleurs; et, pendant près de dix ans, jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, comme maire de la commune de Rions, où il s'était retiré, on le vit constamment préoccupé de tout ce qui pouvait améliorer les communications rurales, et la ville de Rions a été dotée, par

Digitized by Google

ses soins actifs et vigilants, de fontaines distribuant l'eau sur plusieurs points;

Cette longue carrière si bien remplie devait recevoir une éclatante récompense qui, pour venir tard, hélas! n'en devait pas moins rendre heureux celui qui la recevait sans l'avoir sollicitée, en lui montrant la joie qu'elle causait à ses enfans. Le 7 mars dernier, le pouvoir exécutif, dans sa sollicitude pour tous les anciens souvenirs de la première armée d'Orient, avait nommé Martin chevalier de la Légion-d'Honneur. Malheureusement, cette haute distinction venait bien tard, et celui des fils de Martin, qui avait été délégué pour remettre cette croix si bien méritée, n'a revu son vénérable et bien-aimé père que pour l'embrasser une dernière fois. Le 11 mai, Martin, calme et serein comme le juste seul peut l'être, s'est endormi avec l'humilité et la foi du chrétien, laissant ainsi un enseignement de plus à ses nombreux enfans, pieusement accourus près de son lit de mort. Dans sa longue et laborieuse carrière, Martin a toujours pensé qu'au dessus de la région où s'agitent les passions, où dominent les préjugés, plane l'éternelle et inflexible loi du devoir, que les hommes ne peuvent discuter sans folie ni enfreindre sans remords, et qui nous fait juger, quand nous

Digitized by Google

lisons l'histoire, que la cause vaincue n'est pas toujours la plus misérable.

Dans sa longue carrière, Martin n'a jamais méconnu ce qu'il y avait de grandeur et de puissance dans cet amour profond de l'égalité qui est le caractère distinctif de la nation française, mais de l'égalité sainement entendue, qui est le droit pour tous de s'élever du rang le plus humble à la position la plus haute, quand on y est porté par son mérite.

Martin était convaincu, aussi, que la Révolution Française, dans ses phases successives, avec toutes ses gloires et ses périls, n'a pas été accomplie pour substituer à l'*aristocratie féodale* déjà si réduite en 1789, [1] cette devise d'une nouvelle aristocratie moins respectable que la première, *au plus riche*, mais bien celle qui n'exclut personne et qui tend à élever tout le monde, *au plus digne;* que cette idée devrait inspirer toutes nos lois et être le terme de tous nos efforts.

A Rions, comme à Bordeaux, où Martin a été inhumé, un concours nombreux a témoigné de l'affection que ce caractère élevé et bienveillant avait su se concilier, et les regrets sincères de

[1] M. Alexis de Tocqueville, de l'*Ancien Régime et de la Révolution*.

Digitized by Google

tous ont adouci la douleur de celle qui, pendant quarante années, a été la compagne affectionnée et fidèle de cet homme de bien, et des cinq fils auxquels il laisse un précieux héritage, l'exemple d'une vie laborieuse et honnête dont le but honorable a constamment été l'accomplissement sévère de la vérité et du bien public.

Quatre des fils de Martin ont suivi la carrière de leur honorable père.

MM. Emile Martin, dont le nom a déjà jeté un grand éclat dans la science métallurgique par des travaux admirés des ingénieurs les plus célèbres de l'Angleterre; Armand Martin, ingénieur des ponts-et-chaussées, au Mans; Edmond Martin, ingénieur, chef du mouvement des chemins de fer du Midi, et Adolphe Martin, attaché au chemin de fer de Paris à Lyon; le cinquième Adrien Martin a embrassé la carrière militaire et sert en qualité de volontaire dans le 11e régiment de ligne, maintenant sous Sébastopol.

Digitized by Google

Digitized by Google

Étude sur Nicolas Gosson,

AVOCAT,

Né à Arras en 1806.

On croit généralement qu'il était réservé à notre siècle de voir la bourgeoisie se mêler à la politique. On a surtout reproché aux avocats de quitter trop facilement leurs cabinets pour les assemblées délibérantes, et l'on a proclamé bien haut que les affaires publiques n'en iraient que mieux s'ils ne s'en occupaient pas. Pourtant, ce spectacle n'est pas nouveau : à toutes les époques de l'histoire, les classes éclairées de la démocratie ont cherché à revendiquer une part légitime dans le gouvernement. Partout où il y a eu quelque liberté de parole, il s'est produit des hommes qui

Digitized by Google

se sont servis de ce puissant moyen pour faire adopter ce qu'ils croyaient bon et utile. Sans rappeler cette étonnante démocratie athénienne, où de simples artisans discutaient les plus hautes questions politiques, ni ces puissans plébéïens de Rome qui remuaient le monde à la voix de leurs tribuns, qui ne connaît ces riches communes de Flandres dont les habitans étaient continuellement appelés à traiter d'égal à égal avec les comtes et les rois, dont les magistrats se montrèrent si souvent dignes des hommes d'État les plus consommés ? Là il ne paraissait point étonnant qu'un jurisconsulte, vieilli dans l'étude des lois, mît au service de la cité son expérience et les ressources de son érudition, qu'un avocat, habitué à manier la parole, fût choisi pour défendre devant les princes les intérêts de ses concitoyens. Personne en effet ne pouvait désespérer de la fortune dans un pays où les circonstances faisaient éclore des *Brasseurs-Rois*.

Arras aussi a eu sa commune indépendante et ses orateurs populaires. Si l'histoire n'a point élevé aussi haut sa réputation que celle de Gand, de Bruges ou d'Anvers, c'est que l'esprit de sagesse qui a presque toujours présidé aux conseils de sa bourgeoisie, l'a préservé de ces grands éclats qui laissent après eux de vives lumières,

Digitized by Google

mais qui coûtent aussi bien des larmes. Néanmoins, le trouble et l'agitation ne lui ont pas toujours été épargnés. Là, comme dans tous les états libres, les passions allaient quelquefois plus vîte que la raison. Alors l'effervescence générale se traduisait en scènes émouvantes qui n'auraient point déparé un théâtre plus vaste, alors l'entraînement des idées suscitait des natures d'élite qui s'élevaient tout-à-coup au-dessus de la foule pour la diriger et se perdre avec elle. Un de ces épisodes a surtout marqué d'une manière toute particulière dans l'histoire d'Artois, c'est celui des troubles survenus dans cette province pendant les années 1577 et 1578 [1]. Un homme y tient une place importante et mérite une étude spéciale: cet homme, c'est Nicolas Gosson. Nous n'avons pas l'intention de faire le récit détaillé de ces troubles, mais nous voulons apprécier, au point de vue plutôt moral qu'historique, cette figure curieuse de Gosson; nous espérons que cette appréciation ne sera pas sans intérêt.

[1] On ne peut parler des troubles de 1577 et 1578 sans rendre hommage au travail que M. A. d'Héricourt a publié sur cette période. Il est seulement à regretter que ce travail soit resté incomplet. On doit faire des vœux pour que l'auteur se décide à mettre prochainement sous les yeux du public toutes les pièces de cette affaire.

Digitized by Google

Nicolas Gosson naquit à Arras en 1506. On est peu d'accord sur son origine. Un de ses contemporains [1] affirme *qu'il venait de fort petit lieu;* un auteur qui passe pour exact [2] dit, au contraire, qu'il était fils de Jean Gosson, seigneur de Coury, et de Catherine de Labie. Dans cette diversité d'opinions il est difficile de se prononcer. Au reste, ces détails sont peu importants pour nous qui ne faisons aucune différence entre le gentilhomme et le roturier, pourvu qu'ils soient gens de mérite. A cet égard nous ne saurions refuser notre estime à Gosson. En effet, il appartient à cette forte génération du XVI[e] siècle qui a produit les Montaigne, les de Thou et les Erasme. Comme eux il dut à la science ce que d'autres doivent à l'inspiration. Il fut complétement de son époque. Sous ce rapport, il ne peut y avoir de doute : ses ennemis même, et il en eut beaucoup, s'accordent tous pour rendre hommage à son talent. On sait ce que la connaissance du droit demandait de patience, alors que les lois ne formaient point, comme aujourd'hui, un *corps* complet et homogène, mais étaient disséminées dans une infinité de *coutumes* dissem-

[1] Pontus Payen.

[2] Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas.

Digitized by Google

blables et souvent contradictoires. Dire que Gosson devint un des plus habiles jurisconsultes de son époque, c'est indiquer assez tout ce qu'il y avait d'érudition dans son esprit. A la science du droit, il joignait au plus haut degré le don de la parole. L'impression que produisaient ses discours se retrouve dans tous les récits de ses contemporains. On peut donc affirmer que rien ne lui manqua de ce qui fait l'avocat accompli.

On aime à se représenter cet homme distingué s'appliquant pendant toute sa vie à consulter les lois et la jurisprudence, à éclairer de ses conseils ceux qui en avaient besoin, à défendre, devant les tribunaux, les causes qu'il avait étudiées, avec la rectitude de ses vastes connaissances. Au fond d'un de ces vieux logis que le goût de la renaissance embellit de ses charmes, il nous semble apercevoir Gosson entouré d'une famille dont il faisait le bonheur et la gloire, partageant ses moments entre les relations intimes et les affaires judiciaires. Après avoir joui de la conversation de quelques hommes instruits, comme il s'en trouvait alors beaucoup dans la capitale d'une province importante, il se rendait au conseil d'Artois, où ses paroles étaient écoutées comme des oracles; quelquefois il était appelé devant l'échevinage pour donner son avis dans

Digitized by Google

les matières difficiles qui intéressaient la cité. Partout où il y avait à traiter quelque question d'administration publique, son expérience était invoquée comme un guide indispensable. Cette haute position est la plus belle récompense qu'on puisse recevoir de la reconnaissance de ses concitoyens; elle serait, encore aujourd'hui, le but envié d'une carrière honorable.

Au milieu de ces occupations, Gosson trouva le temps d'attacher son nom à une œuvre importante de jurisprudence qui est parvenue jusqu'à nous. Cette œuvre c'est le commentaire de la coutume d'Artois. La fin du xv^e^ siècle et la première moitié du xvi^e^, avaient été marquées par un travail général de refonte dans les coutumes. De tous côtés on sentait le besoin de mettre la législation en harmonie avec les progrès de la civilisation et surtout de lui donner des formes de rédaction plus claires et plus précises. La dernière publication de la coutume d'Artois est de 1544; on peut croire que Gosson, qui était alors dans toute la maturité de son talent et de sa réputation, a été consulté sur un sujet qu'il connaissait si bien. Mais il ne s'en tint pas là. Comme en Droit la règle ne peut jamais se passer d'explications il voulut établir de quelle manière on devait entendre les nouvelles cou-

Digitized by Google

tumes : c'est à cette tâche utile qu'il consacra ses dernières années.

Il serait superflu d'analyser ici le travail de Gosson ; il suffira d'en indiquer l'esprit, pour en faire connaître la haute portée. Le commentaire qui nous occupe est écrit en latin. C'était, comme on sait, la langue savante du XVI^e^ siècle. A cette époque, un livre qui avait quelque prétention à la durée, aurait cru se manquer à lui-même en parlant comme tout le monde. C'est à peine si on permettait à Marot et à Rabelais, l'usage de l'idiome vulgaire. Gosson a suivi en cela l'exemple général, et il faut reconnaître qu'il n'eut pas tout-à-fait tort. Chez lui la langue de Cicéron a une clarté et une élégance qu'on ne retrouve pas toujours dans les écrits de son temps. Peut-être, s'il se fût exprimé en français, eût-il été moins compris alors, et ne le serait-il plus du tout aujourd'hui.

Ses explications procèdent par voie d'analyse : c'est la méthode la plus sûre, lorsqu'il s'agit de l'interprétation des lois, c'est celle qui a prévalu chez tous les jurisconsultes de l'école moderne. Mais du temps de Gosson, alors que Bacon n'était pas encore né, et que *l'on jurait sur la parole du maître,* il y avait quelque hardiesse à rompre avec la scolastique du moyen âge et à s'abstenir

Digitized by Google

du dogmatisme synthétique. C'est déjà la grande réaction de Cujas qui fait son chemin dans le monde et qui prépare l'œuvre de la régénération du Droit. Un autre mérite du travail de Gosson, c'est sa tendance bien marquée vers l'équité. Toutes les fois qu'un passage est obscur ou qu'une solution se débat contre la rigueur des principes, Gosson incline du côté de *l'esprit* contre *la lettre*. C'est lui qui a écrit ces lignes remarquables : « Dans cette contestation et autres » semblables, le plus sûr et le plus facile est de » donner le premier rang à la raison d'équité, » de régler suivant elle toutes les matières, parce » qu'elle est la source du Droit véritable et de la » bonne justice. Par ce moyen on aura ce qu'on » demande, c'est-à-dire un jugement juste et » sage.[1] » Cette théorie semble toute naturelle aujourd'hui ; mais il a fallu longtemps pour la faire prévaloir sur le culte irréfléchi et invétéré des textes.

Les considérations de Gosson, sur la nature des gouvernemens, empruntées d'Aristote, sont justes et élevées. Suivant lui, « il y a trois sortes de » Républiques, l'une, qui est gouvernée par l'au- » torité d'un seul, comme la République des Fran- » çais, des Anglais, des Siciliens. Les Grecs la

[1] Gosson, sur la Rubrique. § 8.

Digitized by Google

» nommaient *Basileia*, les Latins *Regnum*. On
» tient que c'est la meilleure, pourvu que l'on
» trouve un Prince, un Roi ou un Empereur,
» digne d'une telle Principauté, d'un tel Royau-
» me, ou d'un tel Empire; c'est-à-dire, qui excelle
» par dessus les autres en sagesse et en vertu; le-
» quel, à l'exemple d'un pilote très-expérimenté,
» puisse bien gouverner la République, comme
» un vaisseau, et le conduire heureusement
» au port. Qu'il se souvienne qu'il est homme,
» qu'il a été donné au Peuple; et que le Peuple
» ne lui a pas été donné; que les lois et le droit,
» la dignité, l'honnenr et la conservation du pu-
» blic lui ont été confiés: qu'il comprenne que
» personne ne peut, ni par force ni par industrie,
» réussir en des affaires si importantes, sans le
» secours des hommes; et que c'est peu de chose
» d'avoir des armées au dehors, si l'on n'est
» muni d'un bon conseil chez soi. L'autre espèce
» de République, est celle qui est gouvernée par
» l'avis et par la prudence des nobles, comme
» est celle des Vénitiens et des Génois. On
» l'appelle en grec, *Aristocratia*, et en latin,
» *Optimatum potestas*. Cette administration pa-
» raît, à quelques uns, la meilleure et la plus
» heureuse, parce qu'à peine, entre plusieurs
» milliers de personnes, peut-on en trouver une

Digitized by Google

» d'un génie si sublime, d'une sagesse et d'une » vertu si accomplies, qu'elle puisse seule par- » faitement gouverner toutes choses. Ce qui » serait mieux fait, et plus facilement par la » sagesse et le discernement de plusieurs qui » soutiendraient courageusement le public, et » qui en défendraient l'utilité et la dignité ; si » bien que sans avoir égard à leur intérêt par- » ticulier, ils rapporteraient toutes leurs actions » à la République. La troisième espèce de Répu- » blique, est celle qui est gouvernée par une » assemblée de plusieurs hommes égaux : Elle est » nommée par les Grecs *Timocratia*, et *Censûs*, » *potestas* par les Latins; telle est celle des » Suisses et des Lucquois. Elle n'est point à » mépriser, pourvu qu'elle soit exercée confor- » mément aux lois, aux coutumes et aux maxi- » mes. » [1] Ces idées sont remarquables, Montesquieu ne les désavouerait pas.

L'opinion de Gosson sur les fiefs est neuve et hardie. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Encore que nos fiefs semblent tirer leur origine » des clientèles des anciens, dont ont parlé César » dans ses commentaires et Denis d'Halicarnases, » en ses antiquités, depuis ce temps-là, cependant, » nos fiefs ont tiré toute leur nature, de nos

[1] Gosson, notes sur la Rubrique.

Digitized by Google

» mœurs et de nos coutumes, quant au droit de » succéder, de vendre, d'échanger, de donner, » de céder, et à l'égard de tout autre droit. De » là vient qu'on peut dire généralement que les » fiefs, parmi nous, aussi bien qu'en France, sont » réduits à l'exemple des autres biens patrimo- » niaux [1]. » Cette solution, peut être un peu radicale dans un temps de privilége et d'aristocratie, se termine par ces mots remarquables : « Du reste, je crois que les coutumes de chaque » province y ont été introduites et reçues du » consentement des peuples. » Cette opinion est digne assurément de fixer l'attention : elle contient en germe l'idée du *contrat social*, plus de deux cents ans avant J.-J. Rousseau.

Gosson explique d'une manière au moins originale les querelles du sacerdoce et de l'empire. Voici comment il touche cette corde délicate : « Quelques-uns ont douté, autrefois, si la recon- » naissance de l'empire était due au Pape. Car » l'Empereur Frédéric Barberousse reçut trois » couronnes, savoir : à Milan, celle de fer, ce » qui marque l'empire; à Aix-la-Chapelle, celle » d'argent, parce que l'empire d'Allemagne est » au-dessous de la dignité d'Auguste; et à Rome,

[1] Gosson. *Notes sur l'Article XIV de la Coutume.*

Digitized by Google

» celle d'or, parce que les figures des empereurs » sont gravées sur une petite médaille d'or. Et, » attendu que le Pape Adrien avait donné cette » couronne d'or à l'Empereur Frédéric, il crut » si bien lui avoir conféré l'empire par une » grâce spéciale qu'il ne fit point difficulté de » s'en dire le maître. Il faut pourtant bien avoir » d'autres sentiments. Car, pour assurer l'ordre » de tout l'Univers, le ciel a fait deux présents à » la terre : l'Empire et le Sacerdoce, celui-ci » pour gouverner les choses spirituelles, et celui-» là pour conduire les affaires temporelles. Ces » deux Etats règlent et soutiennent le monde » entier ; ce sont comme les deux colonnes de » toute l'Eglise, qui s'affermissent par un secours » mutuel, et qui sont fondés pour toujours sur » la pierre angulaire [1]. » Si les intérêts divisés pouvaient se payer de paroles, cette solution devrait mettre tout le monde d'accord : elle tend évidemment *à rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu.*

Le travail de Gosson s'arrête à l'article XXVI de la Coutume. Dans la préface du commentaire de Gosson publié à Anvers en 1582, voici ce qu'on lit : « Au lecteur, salut. Nicolas Gosson, qui vivait

[1] Gosson. *Notes sur l'Article XVII de la Coutume.*

Digitized by Google

» de notre temps, homme habile et de bonnes » mœurs, s'était appliqué en sa vieillesse à l'étude » et à la rédaction. Afin de laisser à la postérité » le fruit de son travail et d'une longue expé- » rience, il avait entrepris d'éclaircir le droit et » les coutumes de son pays par des commen- » taires conformes à la raison et à l'équité. Mais » la guerre civile survint, et, comme dans ces » sortes de changements l'on fait plusieurs rè- » glements pour la sûreté des villes, il fut malgré » lui, du commun accord des chefs et de tout le » peuple, choisi pour remplir une des charges » publiques. Il s'acquittait exactement de son » emploi lorsqu'il succomba sous la puissance et » les intrigues de ses ennemis, ainsi qu'il est ar- » rivé autrefois à plusieurs grands et considéra- » bles personnages de la République. C'est pour- » quoi il laissa son ouvrage inachevé. » En effet, à la suite du commentaire sur l'article XXVI, nous lisons ces lugubres paroles : « Ici l'auteur s'est » arrêté parce que la mort est venu l'atteindre. » On ne peut se défendre d'un sentiment de res- pect et de tristesse, en pensant que Gosson n'a cessé d'écrire qu'en cessant de vivre, et que cette vie si utile et si remplie s'est terminée sur un échafaud.

C'est cette fin tragique que nous allons essayer

Digitized by Google

de raconter. Gosson était plus que septuagénaire lors que se manifesta le grand mouvement de séparation qui souleva les Pays-Bas contre la Maison d'Espagne. Les tendances réactionnaires des Espagnols, les cruautés du duc d'Albe, le désir d'affranchissement et de nouveauté qui agitait alors les riches provinces de la Flandre et de la Hollande avaient fait naître les complications les plus graves. Le contre-coup de cette crise politique et religieuse ne pouvait manquer de s'étendre jusqu'en Artois. Arras, une des villes les plus considérables des Pays-Bas, fut vivement sollicité par les émissaires du prince d'Orange de s'unir aux tentatives de résistance qui s'organisaient de toutes parts : ces sollicitations produisirent bientôt leur effet. Les concessions, peu sincères il est vrai, faites par le gouverneur et les Etats d'Artois amenèrent de nouvelles exigences. On ne se contenta plus de l'armement des habitants et de leur organisation en quinze compagnies, espèce de garde civique qu'on retrouve à l'origine de tous les troubles. L'élection des échevins dans un sens plus populaire, n'ayant pas répondu à l'attente des mécontents, on jugea à propos de frapper un grand coup et, sans la permission des magistrats, la bourgeoisie fut convoquée publiquement dans la

Digitized by Google

grande salle des Pélerins de Saint-Jacques, près de l'église de Sainte-Croix. Là, on résolut d'élire quinze tribuns du peuple, à l'exemple de ce qui s'était fait à Bruxelles. Mais cette première tentative échoua sous les efforts adroits des *Joannistes*, c'est-à-dire des partisans de Don Juan d'Autriche. C'est à cette occasion que Gosson paraît pour la première fois comme homme politique. Dans une assemblée de la haute bourgeoisie, tenue à l'Hôtel-de-Ville, pour aviser aux moyens d'empêcher l'établissement du tribunal, Gosson osa prendre la défense de la nouvelle institution. On comprend l'effet que produisit cette défection sur ceux qui regardaient Gosson comme un de leurs plus fermes champions. Un témoin de cette scène rapporte, en ces termes, l'étonnement qu'elle causa dans les rangs de l'aristocratie artésienne : « Me Nicolas Gosson, » advocat, personnaige de grand scavoir et éru- » dution, fait un long discours touchant l'insti- » tution des quinze tribuns, disputant la chose » *in utramque partem*. Enfin, conclud qu'il estoit » convenable, veu la nécessité du temps, de con- » firmer ce quy avoit été fait et arresté en l'as- » semblée de Saint-Jacques. Nous fusmes estran- » gement estonnez d'ouïr ung tel langaige sortir » de sa bouche, car nous pensions assurément

Digitized by Google

» qu'il tiendroit nostre partie pour abollir et » renverser ce nouveau tribunal, de sorte que » depuis ce jour, commanchasmes avoir mau- » vaise opinion de lui. » On peut, en effet, se demander comment Gosson, qui appartenait par son talent et sa fortune aux classes les plus élevées de la société, se décida à faire cause commune avec le peuple. Quelques-uns ont attribué cette résolution au ressentiment qu'il éprouvait contre le conseil d'Artois pour la perte d'un procès, au sujet d'un retrait lignager [1]. Ce serait aller chercher un bien grand effet à une petite cause. L'affaire dont il s'agit était finie depuis un grand nombre d'années et Gosson *avait eu tout le temps de maudire* ou d'oublier *ses juges*. Il semble plus exact d'attribuer l'intervention de Gosson dans les divisions intestines de son pays à des convictions bien arrêtées ou à cet entraînement qui ne permet pas aux esprits supérieurs de se reposer quand l'agitation règne autour d'eux. Sans doute, il est plus prudent, dans les orages politiques, de se tenir à l'écart, d'éviter de se compromettre avec aucun parti ; mais cette abstention n'est pas toujours facile. Il y a certaines positions qui obligent. L'égoïsme est alors

[1] *Manuscrits de Père Ignace*. Tome 2. Page 204.

Digitized by Google

plus qu'une faute, il est une impossibilité. Une république de la Grèce avait porté une loi qui punissait de mort tout citoyen qui resterait neutre dans les discordes civiles. Les événements font le plus souvent ce que cette loi voulait faire.

L'échec éprouvé par ceux qui demandaient l'établissement du tribunal ne fit qu'irriter leurs désirs. D'après les conseils de Marnix de Sainte-Aldegonde[1], le confident et l'ami du prince d'Orange, les mécontents envoyèrent à Bruxelles Pierre Crugeot, pour solliciter du gouvernement ce qu'ils désespéraient d'obtenir de l'autorité locale. Cet homme, d'un esprit vif et délié, était le bras du parti avancé à Arras, comme Gosson allait en devenir la tête. Il fut parfaitement accueilli par le prince d'Orange, qui l'admit même plusieurs fois à sa table, et, après quelques semaines de séjour à Bruxelles, il rapporta l'ordre formel de l'archiduc Mathias au gouverneur et aux Etats d'Artois de procéder sans délai à l'installation des quinze tribuns. On voulut encore tergiverser, mais, dit un narrateur

[1] Un savant professeur, M. Edgard Quinet, a récemment publié une biographie intéressante de ce personnage, dont le nom se trouve accidentellement mêlé à l'*Histoire d'Artois*.

Digitized by Google

de ces événements, « le dit gouverneur fut telle-
» ment importuné de ces factieux et bons pa-
» triotz, dont ils usurpaient le titre, que force
» lui fut de procéder à l'installation de ces beaux
» quinze. [1] »

Cette espèce de comité de salut public fonctionna d'abord mieux qu'on n'aurait pu l'espérer d'hommes nouveaux pour la plupart, portés au pouvoir sans préparation et qui avaient à lutter contre l'opposition occulte ou patente d'une portion notable de leurs concitoyens. S'ils se livrèrent à quelques excès blâmables, au moins ils ne versèrent point le sang. C'était un grand mérite, cinq années après la saint Barthélémy. On le doit certainement à Gosson, qui représente, dans la commission, l'élément modérateur et qui usa toujours de l'influence dont il jouissait sur ses collègues, pour sauver les têtes désignées à l'animadversion populaire.

Il ne faudrait pas croire que cette grande réaction contre les antiques institutions de la ville d'Arras ne fût qu'un de ces bouleversemens capricieux qui élèvent, pour quelques jours, la lie à la surface. Il eut un but plus large et plus pratique. Ce but, c'était la formation d'un puis-

[1] Vallerand Obert. Manuscrits de la Bibliothèque d'Arras. Page 59.

Digitized by Google

sant Etat, s'étendant du Zuyderzée à la Somme, et ayant pour base le principe de la fédération et de l'indépendance communale. Ce vaste projet, mûri silencieusement dans la tête du prince d'Orange, aurait peut-être plus profité à l'Artois que les vicissitudes qui devaient bientôt l'éprouver. Cela aurait mieux valu que de passer tour à tour de l'Espagne à la France, pour finir par voir absorber ses franchises municipales dans la centralisation du XIX^e^ siècle. Mais, le grand obstacle qui s'est toujours opposé à la réunion de la Belgique à la Hollande, la question religieuse s'opposa aussi à la réalisation de ce projet. Le peuple de l'Artois était trop sincérement catholique pour faire longtemps cause commune avec le protestantisme. Il aima mieux sacrifier ses intérêts à ses croyances. On ne peut le lui reprocher. Il y a dans la foi religieuse, même quand elle s'égare, quelque chose de respectable qu'il faut savoir plaindre et pardonner.

Les quinze tribuns étaient les instruments, peut-être aveugles, de la profonde combinaison du prince d'Orange. Mais ils ne jouissaient pas, à Arras, d'une influence assez considérable pour la faire réussir. Ils commirent des fautes qui compromirent leur autorité. Parmi ces fautes, la plus grave fut l'appel d'une compagnie d'aven-

Digitized by Google

turiers, qui prirent le nom de *verts-vêtus*. Cette compagnie était commandée par un certain Ambroise Leducq, véritable officier de fortune, dont le type est particulier aux guerres de Flandre. Habitué à vendre ses services au plus offrant, cet homme n'avait ni foi ni loi. Il fit régner à Arras le despotisme du sabre et y devint la terreur des honnêtes gens. On peut croire que les tribuns subissaient ces excès plutôt qu'ils ne les encourageaient, mais ils s'étaient mis dans cette alternative de vivre sous une protection mauvaise, ou de mourir faute d'appui.

Cette situation leur aliéna peu à peu les esprits, et leur autorité commença à crouler par la base. Pour la relever, ils crurent, comme tous les pouvoirs aux expédients, qu'il fallait se faire craindre pour être respecté, et ils eurent recours à une mesure révolutionnaire qui ne saurait être trop blâmée. Ce fut l'arrestation des échevins. Cet attentat contre une magistrature, jusqu'alors vénérée, fut décidé dans la maison même de Gosson, et l'exécution en fut fixée au 6 octobre 1578. Elle réussit complètement. Les factieux, aidés par les *verts-vêtus*, forcèrent l'Hôtel-de-Ville et se saisirent des échevins, du procureur-syndic, du greffier et du lieutenant du gouverneur. De là, ils se rendirent à Saint - Vaast et

Digitized by Google

arrêtèrent don Jean Sarrazin, abbé, et don de Haussi, son religieux. Gosson joignit le rigorisme des principes à la hardiesse de l'entreprise. A toutes les sollicitations qui lui furent faites en faveur des prisonniers, il répondit par ces paroles qui pouvaient être fort prudentes, mais qui étaient fort dures : « Mes amis, pour-» voions à notre seureté, la chose nous touche » de plus près que peut être ne pensez... Ils ont » le cœur rempli d'orgueil et l'esprit bruslant » d'un désir de vengeance qu'ils dégorgeront » infailliblement sur nous, sy tôt qu'ils seront » en liberté. » On a dit que la politique ne doit pas avoir d'entrailles, mais il est fâcheux que la raison d'état puisse s'étendre jusque sur des concitoyens. Au reste, Gosson ne voulut jamais aller jusqu'au bout de cette carrière que d'autres ont parcourue avec une logique si désespérante. Un de ses ennemis les plus passionnés le reconnaît en ces termes : « Aulcuns furent d'opinion de » les précipiter (les magistrats) des fenestres de » la maison de ville, massacrer quant et quant » les gens d'église et de relligion avecq bon » nombre des plus riches bourgeois mal affec-» tionnez, et donner le pillaige au menu peuple » pour curée, afin de l'obliger tant plus à suivre » leur party. Nonobstant, Gosson, que j'ay tou-

Digitized by Google

» jours cogneu d'ung naturel abhorrant l'effusion » du sang humain, détesta ung si cruel conseil » et feit de si belles remonstrances à ses com- » paignons que l'exécution du massacre fust mis » en surséance[1]. » Cette conduite est digne de louanges : elle rachète bien des fautes.

L'emprisonnement des magistrats produisit un effet opposé à celui que les tribuns en attendaient. Il donna du courage aux plus timides et désillusionna complètement ceux qui étaient de bonne foi. De toutes parts il se forma une espèce de ligue contre l'arbitraire. Pour le renverser, il suffisait d'acheter Ambroise Leducq : la chose n'était pas difficile. « Il vous plaira noter, dit » l'auteur à qui nous empruntons ces détails, » que le capitaine Ambroise et son lieutenant » Mordacq avoient esté gaigniez le lundy par la » bonne industrie des capitaines Saint-Vaast, Le » Maire, et aultres capitaines et bourgeois no- » tables de la ville, soubz promesse que l'on ne » toucheroit à leurs personnes et biens, de ma- » nière qu'ils offrirent volontairement leur ser- » vice tant pour la délivrance du magistrat que » en touttes aultres choses où on les voudroit em- » ployer[2]. » Les tribuns ignoraient ce pacte :

[1] Pontus Payen.
[2] Pontus Payen.

Digitized by Google

leur aveuglement croissait même avec le danger, à ce point que Gosson, le plus modéré d'entre eux, força les membres du conseil d'Artois à venir conférer chez lui de l'élargissement des magistrats. Cette conférence amena les récriminations les plus amères. Gosson la termina par ces mots : « Et bien, Messieurs, que pensez-vous » faire? nous sommes six contre ung. » Ce manque de convenances a lieu d'étonner de sa part; il aurait dû, par état et par habitude, mieux connaître le respect qu'on doit à l'autorité, même désarmée.

Mais le moment approchait où cette autorité allait réagir de toute sa puissance contre ceux qui l'avaient méconnue. Le mardi 21 octobre 1578, pendant que les tribuns trônaient à l'Hôtel-de-Ville, leurs adversaires rassemblaient au Marché - au - Poisson toutes les forces dont ils pouvaient disposer. Quand on vint avertir les tribuns du mouvement qui se préparait, ils refusèrent d'abord d'y croire. Ensuite ils s'adressèrent à leur soutien ordinaire, Ambroise Leducq, pour en obtenir aide et protection. Mais celui-ci envoya Mordacq son lieutenant « dire et déclai- » rer auxdits Gosson et consors qu'ils ne se » apuiassent sur luy ni ses gens. » Ce coup de foudre ruinait complètement la puissance des

Digitized by Google

quinze. Gosson le comprit parfaitement ; aussi chercha-t-il de suite à tirer parti de la dernière ressource qui lui restait. Dans ce but, il essaya de faire signer aux magistrats prisonniers un acte, par lequel « ils promecteroient par serment » de n'attenter aulcune chose contre messieurs les » députez, et bailleroient caution de mille escus » pour seureté et asseurance de leur promesse[1]. » Mais ceux-ci avaient été avertis sous main que leur délivrance était proche ; « ils respondirent » par escript quilz endureroient plustôt la mort » que d'accepter et approuver des conditions » tant préjudiciables à leur honneur. » Après cette tentative infructueuse, il n'y avait plus d'espoir de salut. Les compagnies bourgeoises avançaient vers l'Hôtel-de-Ville *au son des tambourins* : les hommes de garde n'essayèrent même pas de faire résistance, et les tribuns furent obligés de quitter en fugitifs ces lieux qu'ils avaient envahis en conquérants. « Le lendemain, qui » estoit le mercredi vingt - deuxième jour dudit » mois d'octobre, messieurs du magistrat et » autres officiers de la ville, s'assemblèrent de » grand matin avecq messieurs du conseil d'Ar- » tois, tenantz encore cependant les bourgeois

[1] Manuscrits de la Bibliothèque d'Arras.

Digitized by Google

» en armes soulz leurs enseignes en leurs quar-
» tiers, et procédèrent à la destitution des quinze
» tribuns et puis à l'emprisonnement des dits
» Gosson, Crugeot, Bertoul, Morand Camp, Mor-
» dacq et de neuf à dix autres des plus séditieux,
» qui furent tous pris et resserrés en la prison
» ordinaire, sauf Gosson, auquel fut donné une
» chambre honneste de la maison de ville [1].»

Ce drame intéressant devait finir d'une manière terrible. Les vainqueurs furent impitoyables. En vain, quelques voix généreuses s'élevèrent en faveur des malheureux égarés par les passions politiques, on leur répondit par les arguments ordinaires en pareille circonstance. On alla même jusqu'à invoquer, dans le débat, cette maxime d'une casuistique plus que suspecte : *fidem frangenti, fides frangatur eidem.* Le gouverneur insista fortement pour que prompte et sévère justice fut faite. Etant entré dans la chambre où les échevins tenaient conseil, il se fit rendre compte du sujet de la délibération et emporta la décision par un coup d'autorité. Sans même attendre le résultat de l'instruction criminelle, il fit dresser immédiatement une potence au milieu de la place, défiant ainsi les

[1] Nicolas Ledé. Manuscrits de la Bibliothèque d'Arras.

Digitized by Google

juges et les accusés. On comprend ce que devait être un pareil procès ; c'est à peine s'il eut lieu pour la forme. Pierre Bertoul, Allart Crugeot et Valentin Mordacq furent condamnés à être pendus, et le jeudi 23 octobre ils subirent leur peine avec beaucoup de courage. Ces monstruosités judiciaires paraissent à peine croyables de nos jours, où l'adoucissement des mœurs a conduit à l'abolition de l'échafaud politique.

Quant à Gosson, sa haute position, ses relations puissantes exigeaient plus de ménagemens. Les échevins le firent comparaître devant eux et lui demandèrent s'il avait quelque chose à dire pour sa défense. Gosson ne parut pas comprendre le sens de la situation qui lui était faite : il resta avocat jusqu'au bout, lorsqu'il fallait être chef de parti. Au lieu de se draper en victime, il disputa misérablement sa vie par des arguties de procédure. Peut-être espérait-il gagner du temps, et permettre ainsi au prince d'Orange de tenter quelque chose pour le sauver. Mais ce calcul fut facilement déjoué par ses ennemis. L'affaire marcha avec une rapidité exclusive de toute justice En quelques heures les échevins condamnèrent Gosson à avoir la tête tranchée, et le conseil d'Artois, qui s'était réuni dans une chambre de la maison de ville, nommée l'Argenterie, ayant

Digitized by Google

confirmé la sentence, les préparatifs du supplice eurent lieu sans désemparer.

Le lundi 24 octobre 1578, à minuit, quelques heures seulement après la sentence, Gosson sortit de l'Hôtel-de-Ville, assisté du gardien et d'un autre religieux de l'ordre de Saint - François. C'était un lugubre spectacle de voir la Petite-Place éclairée de torches et de flambeaux, et *la Maison Rouge* remplie de troupes prêtes à marcher au premier signal, et l'échafaud dressé, attendant la pâture que le sort des révolutions allait lui jeter. Toutes les fenêtres étaient garnies de monde. Le gouverneur lui - même s'était donné le triste plaisir d'assister au supplice de Gosson, tout comme Henri II et Diane de Poitiers assistaient au supplice des réformés. Le peuple, pressé en rangs immobiles, était attentivement surveillé et n'osait même faire entendre un regret en faveur de celui qu'il avait coutume d'appeler son père. Lorsque le greffier criminel donna lecture de la sentence, du haut de la bretesque, on aurait pu l'entendre distinctement à l'autre bout de la place. Gosson, apercevant les échevins et le gouverneur appuyés aux fenêtres ne put s'empêcher de s'écrier: « Les voilà les petits » gallandiaux, à la male heure, ai-je empesché » l'exécution qui s'en debvait faire, ils seroient

Digitized by Google

» maintenant en ma place, et vous aussi, mon-
» sieur le gardien, avec vos semblables. » Puis, par un reste d'illusion qui n'abandonne jamais les hommes politiques, il se mit à haranguer la foule, espérant peut-être qu'un mouvement aurait lieu pour le délivrer: « Qu'est-cecy messieurs
» les bourgeois, disait-il, n'aurez-vous pas pitié
» de moy, avez-vous déjà mis en oubly les belles
» harangues que j'ai faictes si souvent en vos as-
» semblées, n'aurez-vous pas mémoire des ser-
» vices que j'ay rendus à vous tous en général et
» à chascun de vous en particulier? Messieurs
» d'Arras, le labourier, quy a ung bon arbre dans
» son jardin, se gardera bien de le coupper. L'on
» va maintenant coupper le meilleur arbre de
» votre jardin. Soyez asseurez que pour l'advenir
» n'en tirerez le bon fruict comme soliez faire
» du passé. » Mais ces paroles demeurèrent sans effet. Le peuple abattu ne se redresse pas facilement. Gosson comprit qu'il n'y avait rien à attendre de ce côté : Il monta sur l'échafaud en proie au plus violent désespoir. Au moment suprême il poussa des plaintes entremêlées de sanglots et protesta de toutes ses forces de son innocence. Pour terminer cette scène lamentable on le fit mettre à genoux devant un escabeau et le bourreau lui trancha la tête d'un coup d'épée.

Digitized by Google

Cette mort n'est peut-être pas celle d'un héros; mais il est probable que les récits qui nous en ont été conservés ne sont pas d'une scrupuleuse exactitude. En effet, ils émanent principalement de Pontus Payen et de Valerand Obert, catholiques fervents, qui ne voyaient en Gosson qu'un hérétique et qui l'ont trop souvent traité avec une partialité manifeste. Pourtant, il n'est pas bien établi que Gosson ait jamais fait profession de protestantisme ; il paraît plutôt certain qu'il se borna à partager les opinions éclectiques et rationalistes de cette époque, où le grand Lhôpital était soupçonné d'incliner vers les idées nouvelles, et où Catherine de Médicis elle - même prenait assez facilement son parti *d'entendre la messe en français.*

Un autre reproche a été fait à Gosson, c'est son alliance avec la démagogie. Sous ce rapport, il n'est pas facile de le justifier complètement. Mais si l'ambition ou la faiblesse l'entraînèrent plus loin qu'il n'aurait voulu, les mérites de sa vie doivent faire oublier les erreurs de sa fin. Comme Marino Faliero, avec qui il offre plus d'un point de ressemblance, il a cru être le réparateur d'une grande injustice, il fut l'instrument d'une grande destruction. Sans doute, il a regretté plus d'une fois tout le chemin qu'il fit

Digitized by Google

à la suite ou à la tête d'une multitude désordonnée. En effet, il ne pouvait pas être le partisan aveugle de l'anarchie, lui qui a écrit ces lignes : « A la république est opposée la puissance populaire qui, en négligeant les lois et les » statuts, dirige les affaires publiques par ignorance ou par violence, et dans la seule vue de » l'intérêt particulier. »

Digitized by Google

RAPPORT

SUR L'OUVRAGE DE M. FILON,

Doyen de la Faculté des Lettres de Douai,

INTITULÉ :

HISTOIRE DE LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE,

Par M. E. BROY, membre résidant.

Lu en Séance particulière de l'Académie le 20 Juin 1856.

Messieurs,

Vous m'avez chargé de vous rendre compte de l'ouvrage de M. Filon, intitulé : *Histoire de la Démocratie Athénienne*. Je vais essayer de répondre à votre désir. Toutefois, comme pour apprécier dignement les grands écrivains, il faudrait avoir fait une étude longue et approfondie des matières qu'ils traitent, vous comprendrez la réserve que j'ai dû m'imposer en cette circonstance. Je n'ai pas oublié la circonspection

Digitized by Google

que Quintilien recommande à ceux qui veulent juger les écrits des hommes distingués :

« Modestè et circumspecto judicio pronuntiandum est, ne » (quod plerisque accidit) damnent quod non intelligunt. » Ac si necesse est in alterutram errare partem, omnia » eorum legentibus placere, quam multa displicere malue- » rim. »

Je tâcherai de mettre ce précepte en pratique, et je me bornerai à vous présenter une courte analyse de cet ouvrage ; heureux si, à l'aide des citations qu'il me fournira, je puis vous en faire connaître le plan et vous donner une idée de son mérite.

De nos jours, Messieurs, la meilleure histoire ancienne n'est plus un livre qui intéresse beaucoup de monde ; les lecteurs de cette sorte d'ouvrages ne se recrutent guère que parmi les hommes voués eux-mêmes à la science, ou tout au plus, parmi les jeunes élèves de nos écoles, obligés d'en faire leur étude, sous peine de manquer le but qu'ils se proposent d'atteindre.

Il fallait donc un grand courage, je dirai plus, il fallait avoir la conscience de ses forces, et la conviction de l'utilité d'un pareil travail, pour oser l'entreprendre. Cependant, M. Filon l'a fait, et il n'a point failli à sa tâche. On lui saura gré

Digitized by Google

d'avoir écrit un livre qui offre plaisir et instruction à tout lecteur sérieux et de bonne foi.

C'est sous un nouveau point de vue que l'auteur a envisagé la république d'Athènes. Il retrace les diverses phases que la démocratie y a subies, et montre tour-à-tour cette forme de gouvernement grande et humiliée, puissante et avilie, abattue et restaurée, enfin tombant de nouveau pour ne plus se relever.

M. Filon n'a rien négligé pour donner une histoire véridique et impartiale. Il a consulté la plupart des auteurs anciens. Les historiens et les philosophes, les orateurs et les poètes ont été mis successivement à contribution, et, au moyen de leurs opinions souvent différentes ou opposées, mais qu'il a eu la patience de comparer et de discuter avec soin, il est parvenu à répandre la lumière sur les points les plus obscurs de l'époque qu'il décrit.

Prenant Athènes à l'origine de la démocratie, l'auteur entre dans de curieux détails qui nous font connaître l'organisation intérieure de la ville, sa division en *tribus* et en *phrairies*. Il nous explique les attributions des *Archontes* et des *Prytanes*, ainsi que les fonctions de l'Aréopage.

« Mais ce serait se tromper gravement, dit-il,

Digitized by Google

» que de croire qu'il y eût une égalité parfaite » entre les habitants de l'ancienne Attique. Les » guerriers et les laboureurs marchaient avant » les pasteurs et les artisans. Une caste domi- » nante, sous le nom d'*Eupatrides*, était déposi- » taire de l'autorité.» Le pouvoir suprême fut bien modifié dans sa forme après Codrus, mais pourtant sans sortir de la maison régnante. Les *Eupatrides*, une fois en possession de la souveraineté, formèrent le conseil de l'Aréopage, dont les membres se recrutaient parmi les chefs des puissantes familles qui venaient y siéger par droit de naissance.

M. Filon démontre ainsi que la liberté, à cette époque, était le privilége exclusif de quelques familles; et on voit dans Aristote, qu'avant Solon, Athènes était la proie d'une oligarchie qui ne connaissait aucun frein.

Dracon lui-même, en rédigeant son code, n'avait pas trahi les intérêts de la classe puissante à laquelle il appartenait. On peut supposer que « la rigueur excessive de ses lois, était » destinée à contenir l'opposition du peuple. »

Ce fut Solon qui constitua la démocratie, et cette démocratie avait une certaine analogie avec les gouvernements tempérés. Car, « il la régla » de telle sorte, qu'on croyait y retrouver l'oli-

Digitized by Google

» garchie dans le corps de l'Aréopage, l'aristo-
» cratie dans la manière d'élire les magistrats,
» et la démocratie pure dans la liberté accordée
» aux moindres citoyens de siéger dans les
» tribunaux. »

L'Aréopage ne paraissait pas suffire à Solon pour réprimer les écarts du peuple et le contenir dans de justes limites. Le législateur institua un Sénat, composé de 400 membres. Ce Sénat discutait d'avance toutes les lois qui devaient être portées à l'Assemblée générale.

On voit par là que la constitution de Solon n'était autre chose qu'une transaction offerte à tous les partis. Elle fut pourtant impuissante à mettre un terme à leurs prétentions rivales. La lutte recommença bientôt et favorisa l'ambition de Pisistrate. Tous les actes de ce chef sont marqués au coin de l'intérêt populaire. Il poursuit la civilisation athénienne, et ses fils imitent son exemple ; « mais dans un pays accoutumé
» à la liberté, le bien même que produit le des-
» potisme ne suffit pas pour le faire absoudre,
» et après dix-huit ans, les Pisistratides sont
» renversés. »

Le plus difficile, dit Aristote, ce n'est pas de fonder un gouvernement démocratique, mais de le faire durer. « Tout état n'est pas fait pour

Digitized by Google

» supporter cette forme extrême de la démo-
» cratie où l'universalité des citoyens prend part
» au gouvernement; » aussi l'ostracisme fut-il inventé afin de se débarrasser des personnages réputés menaçans pour la république. Mais l'ostracisme était-il toujours exercé dans l'intérêt véritable de l'Etat? Il est bien permis d'en douter, lorsqu'on voit les citoyens les plus recommandables par leurs talents et leurs vertus, tour-à-tour chassés de la ville ou dépouillés de leurs biens. Il est donc certain que trop souvent ce n'était qu'une affaire de parti et de vengeance.

Cependant les progrès de la démocratie continuent. On récompense dignement le courage que les Athéniens ont déployé dans les batailles de *Platée* et de *Mycale:* on les admet à l'archontat, *Thémistocle* et *Aristide* sont à la tête des partis de l'Agora, et malgré la rivalité de ces génies supérieurs, Athènes conserve sa suprématie. Elle est devenue puissance essentiellement maritime.

L'auteur, qui n'admet pas avec certains historiens modernes que les Sénateurs aient été de tout temps désignés par le sort, place l'origine de cet usage à l'époque où nous sommes, c'est-à-dire après l'institution de l'*isonomie* qui fut proposée par Aristide. Le peuple pouvant désormais arriver aux charges, paraît satisfait. C'est

Digitized by Google

ici la période la plus pure et la plus brillante de l'histoire d'Athènes : « Au-dedans, point de luttes » ardentes entre les partis; au dehors, l'activité » des citoyens est occupée par de glorieuses » entreprises. Athènes peut menacer à son tour » le roi des Perses et le faire trembler: » Nous sommes au siècle de Périclès.

Ce serait ici le lieu de dire un mot de ce beau siècle dont le nom seul rappelle tant de chefs-d'œuvre dans les arts et dans les lettres, et d'évoquer le brillant cortège avec lequel Périclès se présente aux regards de la postérité; mais il nous suffira d'avoir indiqué le magnifique tableau que nous trouvons à ce sujet, dans l'ouvrage qui nous occupe.

M. Filon fait remarquer une chose qui paraît en effet surprenante : Périclès qui sortait d'une illustre famille de la race des *Alcmæonides*, était, selon Plutarque, d'un caractère fort peu démocratique. Pourquoi donc ne se mit-il pas à la tête des nobles et des riches? « c'est que la place » était prise, et que Cimon l'occupait depuis » longtemps. » Dans le brillant parallèle que l'auteur fait de ces deux chefs de parti, il nous les montre, malgré leur opposition, avec des vues nobles et hautes qu'on pourrait avouer des deux côtés.

Digitized by Google

Il nous peint Cimon rêvant une aristocratie active et modérée, méritant ses privilèges par ses services et son désintéressement, se posant chez ses concitoyens comme « un de ces grands » seigneurs des états modernes qui savent faire, » de leur immense fortune, un emploi vraiment » populaire. »

Il nous représente Périclès « voulant une dé- » mocratie glorieuse et bien ordonnée, délibérant » et agissant comme un seul homme, sous l'im- » pulsion de l'éloquence et de la raison, et visant » à la prépondérance exclusive d'Athènes. »

Si la magnificence de Cimon ne pouvait être égalée par son rival, celui-ci accordait au peuple des prérogatives qui le grandissaient en popularité : c'est l'établissement du salaire des juges, c'est le droit d'entrée au théâtre, et enfin l'aréopage dépouillé de ses attributions politiques ; toutes mesures qui sont autant de coups portés à l'aristocratie. Le bannissement de Cimon en devenait la conséquence naturelle.

Délivré de son rival, Périclès règne dans Athènes. Peu importe à quel titre. Toutes ses propositions sont des lois. Il représente seul la République. On ne peut donc s'empêcher de reconnaître que si la démocratie subsiste encore, c'est en réalité la domination du premier citoyen.

Digitized by Google

Le double but de Périclès n'était pas douteux : il voulait se perpétuer au pouvoir et attirer les Grecs dans l'alliance d'Athènes. Pour cela, il s'attache ses concitoyens en les flattant, en leur montrant que la « République Athénienne est » l'école de la Grèce, que la vie y est plus douce » que partout ailleurs, » et chaque compliment adressé à Athènes, est en même temps une épigramme contre Sparte.

Mais la faveur populaire n'a qu'un temps : Périclès n'atteint ni l'un ni l'autre but. Ses ennemis l'accablent, il est dépossédé du commandement et disgrâcié, tandis que les alliés de Sparte restent fidèles à cette ville.

Tant que la démocratie fut dirigée par une main habile, elle sut se contenir dans les bornes de la modération. Mais après Périclès, tout changea de face. Des hommes vils et incapables arrivèrent au pouvoir, et le gouvernement tomba bientôt dans une corruption qui devait précipiter sa chûte.

En effet, dès ce moment, Athènes devient une arène d'intérêts personnels et de passions indomptables. L'esprit de démagogie a pénétré jusque dans le sanctuaire; les institutions religieuses elles-mêmes sont frappées d'impuissance; il faudrait de nouvelles lois, de nouveaux

Digitized by Google

dieux, et les jugements de l'ostracisme ne sont plus dictés que par la haine et la vengeance.

Au reste, tel est le caractère des réactions politiques. Toutes les époques, tous les pays se ressemblent sous ce rapport; et quand M. Filon nous retrace les confiscations et les massacres des citoyens dans Athènes, nous croirions qu'il fait l'histoire de ces tristes jours que les temps modernes ont eu aussi à enregistrer. Et chose inconcevable pourtant ! au milieu de tant d'excès et de misères, les Athéniens conservaient encore le goût des expéditions militaires : ils étaient toujours prêts à prendre les armes à la moindre lueur de succès : « C'est, dit M. Filon, que » les aventures plaisent au parti démocratique, » parce qu'elles donnent, au plus grand nombre, » l'espoir d'une condition meilleure. »

Cependant, le désastre de la Sicile avait rendu l'avenir d'Athènes plus sombre encore. Tandis qu'Alcibiade, retiré à Sparte, triomphait des malheurs de sa patrie, le « gouvernement exci- » tait de plus en plus des haines ardentes » contre lui, et tous les jours ses ennemis re- » crutaient de nouveaux adhérents. » Une révolution était imminente ; elle s'accomplit sous Pisandre, en faveur de l'oligarchie.

Mais ce pouvoir nouveau sera-t-il durable et

Digitized by Google

pourra-t-il consolider ce qu'il aura établi ? Nous ne saurions l'espérer, lorsque nous voyons les soldats ne l'accepter qu'à regret et après une certaine résistance. Que peut-on, en effet, attendre d'un gouvernement qui condamne les généraux vainqueurs, pour le crime imaginaire de n'avoir pas fait enlever les morts après la bataille? « Ce fait, dit M. Filon, prouve bien que » le respect des lois était éteint dans la plupart » des cœurs et que la population athénienne, » esclave de ses passions et de ses caprices, » n'était plus digne d'exercer le droit de justice » dont le législateur l'avait investie. »

Que le principe aristocratique triomphe avec Lysandre à Ægos-Potamos ; que les Trente publient des lois destinées à effacer jusqu'aux dernières traces de la démocratie ; cette tyrannie ne tardera pas à se briser. Le gouvernement mixte de Thrasybule n'empêchera pas l'esprit de discorde et d'exclusion de se réveiller, lorsqu'il s'agira de restreindre les droits politiques.

Nous arrivons au procès de Socrate. Comment se fait-il que celui qui n'avait été que suspect sous les Trente, ait été condamné lorsqu'Athènes eut recouvré la liberté ?

Ecoutons M. Filon : « Socrate condamnait l'u- » sage de désigner par la voie du sort les magis-

Digitized by Google

» trats et les juges. En outre, aucune des fac-
» tions qui combattaient dans l'Agora, n'avait pu
» l'enrôler sous sa bannière. Il était seul de son
» parti. Il rêvait un gouvernement que les Athé-
» niens ne se pressaient pas de réaliser : le gou-
» vernement de la justice et de la raison : »

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails de ce douloureux épisode de l'histoire ancienne: Il prouve d'une manière évidente qu'Anytus avait des griefs personnels contre le philosophe. Mais ce n'est pas tout : Socrate qui se posait en véritable réformateur de la philosophie, avait heurté les intérêts, les passions et les préjugés de son temps : il avait confondu l'ignorance des faux savants ; en fallait-il davantage pour soulever contre lui des haines implacables ?

Désormais les beaux jours d'Athènes étaient passés sans retour. La démocratie avait dévié de sa route et conduisait le peuple à sa ruine. Dans cette arène de *haines impitoyables* et de *convoitises effrénées*, on rêvait pourtant encore l'égalité absolue entre les personnes: on ne pensait pas aux conséquences du traité d'Antalcidas qui venait de livrer aux Perses la Grèce désarmée. Aussi en était-on réduit à souffrir patiemment les railleries bouffonnes des poètes comiques, dont la satire faisait justice par le ridicule de ces fausses idées de réforme sociale.

Digitized by Google

L'auteur est naturellement amené à parler des systèmes émis sur les diverses formes de gouvernement. Il fait connaître la République idéale de Platon, si différente de la société terrestre qui existait en réalité, puis, il expose à nos regards le second monument que ce philosophe a élevé à la science politique.

Dans les *Lois*, le génie de Platon s'était un peu dégagé de l'idéal. Ce traité est, selon l'expression d'Aristote, un amendement à la *République*. Le philosophe y fait le sacrifice de ces institutions singulières qu'il avait d'abord présentées comme le type de la perfection. Mais ses doctrines n'étaient pas plus populaires que celles de son maître, et elles n'eurent pas d'action sur ses concitoyens.

Nous trouvons ensuite quelques belles pages consacrées au discours d'Isocrate, intitulé: l'*Aréopagitique*. M. Filon détermine à quelle époque se rapporte ce discours, et dans quelles circonstances il a été écrit. Il incline à penser qu'il a été composé à loisir pour exprimer les idées politiques de l'orateur, et qu'il n'a jamais été prononcé. Isocrate se déclare nettement partisan de la démocratie. Il voudrait que l'on revînt au gouvernement de Solon et de Clistène, mais il oublie trop, dit l'auteur, que « les lois anciennes

Digitized by Google

» ne peuvent pas toujours se concilier avec les » circonstances nouvelles, et que si l'amour des » nouveautés est un danger, l'immobilité et le » retour en arrière ont aussi leurs inconvénients » et leurs périls. »

Qu'aurait-il donc fallu pour retarder la chûte de l'Etat? Il aurait fallu réformer les mœurs, rendre au peuple l'idée morale qu'il avait perdue, et fixer son humeur légère.

Mais la Société Athénienne, c'était la lutte perpétuelle des intérêts et des passions, « c'était » *l'individualisme* poussé jusqu'à ses dernières » limites » Aussi Philippe put-il bientôt grandir impunément, et, sans trop d'obstacles, constituer l'unité Grecque au profit de la Macédoine.

En vain Athènes possède encore deux hommes d'un patriotisme et d'un talent éprouvés. *Démosthène* et *Phocion* tenteront les derniers efforts pour la sauver ; mais ni les paroles des orateurs, ni les conseils des hommes d'Etat ne pourront rendre les citoyens plus sages ; « ils voyaient l'abîme ouvert devant eux, et ils y couraient, » Et Démosthène et Phocion auront le sort que tant de grands hommes avaient éprouvé précédemment.

La démocratie reparaîtra bien encore une fois ; mais ce ne sera plus qu'un nom : Athènes

Digitized by Google

« *a désappris la liberté;* » elle doit subir la domination étrangère. Bientôt Sylla paraîtra pour combler la mesure de ses maux : Athènes sera pillée, saccagée, presque détruite, et il ne lui restera plus de son antique gloire que la consolation de voir ses vainqueurs venir puiser chez elle, comme à leur source, l'éloquence et la philosophie.

M. Filon, avant de terminer, jette un regard sur Athènes devenue ville romaine. Il rappelle ce que firent les premiers empereurs pour maintenir sa suprématie littéraire, et retrace l'impression profonde que produisit Saint - Paul lorsqu'il vint faire entendre ces sublimes dissertations auxquelles l'Agora n'était point accoutumé.

Une chose qui nous frappe à chaque instant et qu'on ne saurait trop admirer dans le livre de la *Démocratie Athénienne*, c'est le soin de l'auteur à n'admettre les faits comme certains que quand ils reposent sur une autorité incontestable.

Ainsi, veut-il arriver à la connaissance de la vraie cause de l'accusation portée contre Socrate? Ce n'est qu'après avoir comparé et pesé les diverses opinions émises à cet égard, qu'il tire cette conclusion : *que c'était, au fond, une affaire*

Digitized by Google

politique. Veut-il répondre à notre désir de savoir si les Athéniens pleurèrent, en effet, la victime après l'avoir immolée ? Il discute les assertions différentes de *Diodore de Sicile*, de *Diogène de Laërte* et de *Plutarque;* il leur oppose celles de *Platon* et de *Xénophon*, et conclut, du silence de ces deux auteurs : *que l'opinion générale avait absous les juges.* Enfin, veut-il fixer nos doutes sur la condamnation, *méritée ou non*, de Démosthène dans l'affaire d'Harpalus? Il prouve que la culpabilité de l'orateur a été admise sans examen, et, sur l'autorité de *Quintilien* et de *Pausanias*, il le déclare pur de la tâche honteuse dont on a voulu le flétrir.

Voilà, Messieurs, l'analyse, bien imparfaite sans doute, du livre de M. Filon. J'ai tâché d'en suivre le plan et la marche afin de placer sous vos yeux l'ensemble des causes et des résultats, dans l'ordre où ils sont présentés.—J'en ai dit assez, je pense, pour vous convaincre que malgré la modestie de l'auteur qui déclare, dans sa préface, n'avoir pas eu l'intention de refaire l'histoire d'Athènes, il n'en a pas moins donné une très-bonne histoire, dans laquelle il a constamment mêlé l'utile à l'agréable.

M. Filon a parfaitement démontré comment le peuple Athénien, en prétendant rendre son

Digitized by Google

pouvoir indépendant des lois fondamentales, et gouvernant d'après sa passion et son caprice, a détruit son propre pouvoir. Il a décrit les progrès de la corruption de la démocratie, et peint à grands traits le déplacement général des principes, les luttes incessantes, les troubles et les agitations qui devaient amener la ruine d'Athènes, et il a tout présenté avec l'impartialité d'une conscience honnête et pure.

Un livre qui joint à ces précieux avantages le mérite d'un style toujours élégant et d'une irréprochable pureté, et où les qualités de l'érudit brillent comme celles du philosophe, ne saurait, selon nous, manquer d'atteindre le but que son auteur s'est proposé. Grâce au savant doyen de la Faculté des Lettres de Douai, nous pourrons maintenant apprécier à leur juste valeur ces fameuses institutions pour lesquelles on est trop porté à s'éprendre d'un bel enthousiasme; et nous nous croyons suffisamment autorisé à proclamer « que l'*Histoire de la Démocratie Athé-* » *nienne* contient plus d'une leçon utile aux » États modernes. »

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

PAR

M. L'ABBÉ ROBITAILLE,

Membre résidant,

SUR UN OUVRAGE DE M. DE CAUMONT,

OFFERT PAR L'HABILE ARCHÉOLOGUE

A l'Académie d'Arras.

MESSIEURS,

Tout ce qui sort de la plume de M. de Caumont, sur les matières archéologiques, a le double caractère du savoir et de l'autorité.

Le livre, dont l'illustre fondateur des congrès scientifiques de France vient de faire hommage à l'Académie d'Arras, est un simple *Rapport verbal fait au conseil administratif de la Société Française pour la conservation des monuments*, et, néanmoins, il excite au plus haut point l'intérêt du lecteur, en lui rappelant avec une grâce parfaite ce qu'il sait déjà, en complétant ses premiers aperçus par la découverte de nouveaux documents, et surtout en étendant la

Digitized by Google

sphère de ses connaissances par les investigations faites dans des terres inconnues jusque-là.

Un pareil travail échappe à l'analyse. Ce n'est pas une de ces promenades paisibles, où les objets divers, disséminés sur la route, se groupent et se laissent saisir par une vue d'ensemble dans un vaste et délicieux panorama; mais une course rapide, un coup d'œil à vol d'oiseau à travers la France, la Hollande et l'Allemagne. Les monuments surgissent et se succèdent avec la vîtesse de l'éclair. Un hameau, une ville, une province même, sont parcourus en un instant par l'infatigable voyageur. Ici il cueille quelques fleurs fraîchement écloses, là il relève quelques épis laissés par mégarde sur le champ dont lui-même ou ses collègues dans la science ont enlevé la moisson, donnant ainsi le droit de lui appliquer ces deux vers si connus :

> Et ne prenant que la fleur d'un sujet,
> Vole bientôt sur un nouvel objet.

Quel moyen, Messieurs, de saisir les traits de son habile et fugitif pinceau, ou d'en réunir les riches productions pour les mettre sous les yeux du spectateur, quand, plus heureux que votre rapporteur, on aurait souvent exploré les contrées diverses, qui sont le théâtre de ses savantes

Digitized by Google

excursions ! Un compte rendu analytique est donc ici impossible.

La tâche de la critique est plus facile, grâce au talent d'écrivain et à la sûreté des études de M. de Caumont. Sa manière de narrer est simple, mais brillante, comme celle du touriste le plus exercé. Il court, il saute, il vole et toujours son style est coulant, sa phrase lucide, ses liaisons naturelles. Le besoin d'être théoricien, artiste et précepteur à la fois, ne nuit pas à la pureté de sa diction. La langue assouplie sous la pression des termes techniques, conserve partout sa douceur, son élégance et sa richesse.

Aussi vous voyagez sans le savoir porté par le moëlleux véhicule de sa narration. Vous passez d'une ville à une autre ville, d'une région à une autre région sans fatigue et sans ennui, tant est grande l'aptitude de votre cicerone; tant la route vous intéresse et vous captive ! Si vous avez vu, vous aimez à vous ressouvenir; si vous êtes au début de vos recherches, vous en élargissez le cercle, et quand vous posez le pied sur une terre étrangère, vous en admirez les étonnantes merveilles. Des dessins nombreux dus au crayon d'artistes distingués, se joignent au texte pour faciliter vos études, et en augmenter le charme, donnant ainsi un corps à vos pensées et subs-

Digitized by Google

tituant la réalité à l'imagination. Parfois peut-être vous vous surprenez demandant à l'auteur de vous faire entrer plus avant dans l'intelligence des précieux trésors qu'il vous découvre. Rappelez-vous alors que vous lisez un compte-rendu, dans lequel il vous renvoie à ses précédents ouvrages, vous promet de combler par lui-même certaines lacunes et vous indique d'autres sources où vous pourrez abondamment puiser.

Au milieu de ses révélations archéologiques, M. de Caumont a consigné des remarques importantes sous le rapport de l'histoire de l'art. Ainsi, page 23, il signale à Jublains, sous la domination Romaine, le système encore en usage aujourd'hui d'extraire l'eau des puits à l'aide d'un rouet sur lequel s'enroule la corde destinée à remonter les sceaux; page 28, il trouve dans un magnifique tissu, découvert au fond du tombeau de Mgr de Beaumont, fondateur de la cathédrale d'Angers, une nouvelle preuve de l'introduction du tissage en France au XIIIme siècle; page 26 il constate la supériorité artistique des églises, qui dépendaient des abbayes sur celles dont le patronage était laïc. Les architectes des ordres religieux néanmoins n'avaient pas, au XIIme et au XIIIme siècle, le monopole de l'art de bâtir. « Depuis

Digitized by Google

» longtemps, en effet, dit M. l'abbé Godart » St-Jean, dans son cours d'archéologie sacrée, » les écoles établies au siége des évêchés pou- » vaient former des architectes séculiers ou » laïques, libres des règles et des traditions des » moines, et donnant naissance à des écoles » provinciales, parce qu'ils étaient guidés non » seulement par leur goût et leur inspiration » propre, mais par les exigences du climat, la » nature des matériaux qu'ils avaient sous la » main et aussi par les monuments anciens dignes » de servir de modèles. »

A l'occasion de la chasuble confectionnée par Ste-Aldegonde au VII^me^ siècle, si l'on en croit une tradition accréditée en Belgique, il montre, page 105, la nature et la richesse des produits de l'antique industrie textrine. Selon lui, pourtant, l'archéologie ne sait pas encore distinguer au moyen d'analogies décisives, les diverses fabrications et leurs différentes époques, parce qu'il n'y a pas un assez grand nombre d'étoffes publiées avec leur origine et leur date certaine. Parlant plus loin des chasubles de St-Thomas de Cantorbéry et de St-Dominique, il en révèle le symbolisme, en décrit la forme primitive et raconte les diverses modifications qu'elle a subies dans le cours des âges. Il regrette l'abandon de ces formes an-

Digitized by Google

ciennes dont la noblesse et la grâce contrastent, il faut l'avouer, avec la roideur et l'amaigrissement des chasubles actuelles. Toutefois, en appelant le retour à l'antiquité, il est bon de n'être pas absolu. L'ornement le plus grandiose est rarement le plus commode, et plus rarement encore en rapport avec la médiocrité des revenus de nos églises.

L'auteur arrive en Allemagne et nous apprend (page 122) que le congrès archéologique de ce pays a été institué en 1852 seulement, sur les mêmes bases que le congrès archéologique de France, dont l'origine remonte à 1834. D'où il suit que notre patrie peut, à juste titre, revendiquer la gloire de l'initiative de ces solennelles assemblées, dont les travaux intéressent si vivement la science. Celle de Nuremberg, à laquelle assista M. de Caumont pour représenter le bureau du congrès de France en 1853, était présidée par le frère du roi de Saxe, le prince Jean, appelé depuis au trône, qui en dirigeait les opérations avec un talent, un dévouement et une bonté remarquables. Les efforts des congrès ne seront pas inutiles en Allemagne pour arrêter le vandalisme de certains architectes. Car là, comme dans nos contrées, la fureur des alignements, selon le mot heureux de M. de

Digitized by Google

Montalembert, l'amour du badigeon et le goût du grattage, ont fait leur œuvre de destruction.

Je quitte l'éminent voyageur au milieu des richesses archéologiques des villes d'Allemagne, pour dire que son excellente brochure me laisse un regret, dont je le prie de me pardonner l'expression. Ce regret regarde notre pays.

M. de Caumont a touché à peine notre sol. Il dit peu de choses de notre ville, moins encore du reste de notre département. Trente-quatre pages il est vrai, sont consacrées à son excursion à Arras; mais ne vous fiez pas à la pagination. Dans ce chapitre, une si large part est donnée aux communications étrangères, que, le compte fait, il y a tout au plus six pages pour le Pas-de-Calais. Vraiment c'est peu, lorsqu'on se rappelle qu'au moment où le livre parut, la onzième session du congrès scientifique venait de se tenir à Arras.

Ce département, dit l'auteur, n'est pas aussi riche en archéologie que beaucoup d'autres. N'était-ce pas un motif de plus de mettre en lumière les rares monuments qu'il renferme, afin de ne pas le faire passer pour plus deshérité qu'il ne l'est réellement? Or, à l'exception du beffroi d'Arras, d'une maison de la grande place, et d'une inscription Gallo-

Digitized by Google

Romaine, du beffroi de Béthune et de l'église de Lillers, on ne trouve aucune de nos œuvres artistiques. Pas un mot des églises de Calais, de Béthune et d'Aire; ni de cette cathédrale de St-Omer, à laquelle tant de siècles ont payé leur tribut et dont ils ont fait une œuvre magnifique, malgré la variété de style : oubli d'autant plus regrettable qu'une note de sa part eût peut-être déterminé le gouvernement à s'occuper de cet intéressant édifice, dont le dépérissement s'opère chaque jour. Pas un mot non plus des églises moins considérables, mais très précieuses au point de vue archéologique, et conservées en assez grand nombre sur le sol artésien. Son silence, sur quelques monuments d'Arras, est plus étonnant encore. Pourquoi ne pas mentionner notre hôtel de ville, qui mérite bien un regard, malgré ses mutilations; l'église de St-Jean-Baptiste, dont certaines parties ne sont pas sans quelque valeur; mais surtout cette élégante chapelle des Bénédictines du Saint-Sacrement, admirable bijou d'architecture fleurie, que nous a légué notre habile compatriote, M. Alexandre Grigny, dont le nom devrait naturellement figurer sur des tablettes destinées à conserver le souvenir des gloires artistiques du pays. Sa récente construction n'explique pas suffisamment l'oubli du célèbre archéologue.

Digitized by Google

Si son court séjour parmi nous ne lui a pas permis de se livrer à une étude plus approfondie de nos monuments, il était utile de le dire pour l'honneur de la contrée et l'instruction du lecteur. Il aurait pu d'ailleurs, être renseigné à cet égard, par des hommes compétents dont plusieurs siègent dans cette savante assemblée, et par le bulletin de la statistique monumentale du Pas-de-Calais.

A propos de cette statistique, je dois une explication au célèbre archéologue, en ma qualité de membre de la commission des antiquités départementales. « Cette commission, dit M. de » Caumont, décrit quelques monuments, mais » elle laisse de côté les autres. Son travail n'est » donc pas une véritable statistique monumen- » tale. Il eût mieux valu explorer et décrire tous » les édifices, commune par commune et canton » par canton, comme je l'ai fait moi-même dans » le Calvados. »

Je demande d'abord si, pour mériter le nom de statistique, le travail de la commission devait nécessairement signaler tous les monuments, quelle qu'en fût la valeur? D'un autre côté, n'était-ce pas le surcharger, sans avantages pour la science, au risque d'ennuyer par une nomenclature fatigante et des détails dépourvus

Digitized by Google

d'intérêt ? N'était-ce pas s'exposer à le laisser inachevé par suite d'incidents imprévus, comme il est arrivé à plusieurs sociétés savantes dont les travaux furent arrêtés presque à leur début? M. de Caumont a suivi le plan qu'il regrette n'avoir pas été adopté par la commission du Pas-de-Calais, et il a réussi. Mais il est un de ces hommes qui ont le pouvoir de tout oser, et il y aurait de la témérité à prétendre au même succès en marchant dans la même voie.

La commission, du reste, est loin de rejeter la pensée de reproduire tous les monuments qui lui paraîtront mériter une attention sérieuse. Elle a pris au contraire, les moyens d'atteindre ce but, en ne mettant pas de pagination générale à ses bulletins, se ménageant par là la facilité d'y faire entrer plus tard toute espèce d'objets d'art, par ordre de date, ou de mérite, ou d'identité de style, ou enfin en les groupant par commune et par canton.

En commençant par faire un choix parmi les œuvres archéologiques du département, elle a cru intéresser plus vivement à son apparition dans le monde savant et faire ressortir davantage ses laborieuses recherches, se réservant de les compléter si l'avenir ne lui fait pas défaut.

Je désire que ces observations soient accueillies

Digitized by Google

avec bienveillance par l'illustre auteur du rapport que je viens d'examiner; car on ne saurait être indifférent à l'approbation de celui dont les jugements en archéologie sont de véritables arrêts. Je désire aussi, Messieurs, que ces observations vous paraissent, à vous-mêmes, justifier la marche suivie par la commission des antiquités départementales dans la composition de son bulletin.

Digitized by Google

Digitized by Google

Philosophie Biblique

MISE EN REGARD

DE LA PHILOSOPHIE RATIONALISTE,

Par M. l'abbé ROBITAILLE,

Membre résidant.

Le désir de la science est naturel à l'homme. Ce sentiment, comme tout ce qui dépend du caractère et du génie des peuples, exerce sur eux un empire différent ; mais en se repliant sur eux-mêmes, tous l'aperçoivent gravé au fond de leur cœur. On le trouve à des degrès différents chez le laboureur, qui s'efforce de perfectionner la culture de son champ, comme dans le chimiste qui sonde les secrets de la nature ; dans le père de famille qui s'appliqne à la diriger dans la voie du bien, comme dans le savant qui étudie les mœurs des nations ; dans le citoyen paisible qui aspire au progrès de son art, comme

Digitized by Google

dans l'observateur avide qui vole à la découverte d'une terre inconnue.

Ce noble instinct ne doit pas être abondonné aux caprices de l'imagination, moins encore à l'ardeur inquiète d'un esprit aventureux, qui ne connaît ni règle, ni frein. Les connaissances profanes, quelque estimables qu'elles soient, quelques douces jouissances qu'elles procurent, ne peuvent pas être le premier objet des études de l'homme. Les payens eux-mêmes l'avaient compris. De là cet adage si connu : *Ab Jove principium.* Il est une science, en effet, sans laquelle toutes les autres sont insuffisantes et souvent funestes ; c'est celle de la religion, dont l'origine est céleste et que contiennent ces antiques et précieux monuments, appelés livres divins, parce qu'ils sont l'ouvrage de Dieu. C'est à la lecture de ces pages sacrées que se réalise le vœu d'un sage (saint Augustin) venu des ténèbres de l'infidélité à la lumière de l'Évangile. Là l'homme connaît son auteur ; il apprend ce qu'il est lui-même et quels devoirs lui impose sa haute destinée.

L'Écriture Sainte, dit Bossuet, est un trésor immense de vérités ; mais par une erreur d'autant plus imperceptible et plus commune, qu'elle prend sa source dans l'amour de soi, on s'attribue des connaissances qu'on lui doit à elle seule.

Digitized by Google

Fort de sa raison, on croit trouver en elle le principe des idées pures que l'on a sur la divinité et ses attributs, sur l'homme, sur sa nature et sur sa fin. Mais rappelons-nous l'époque où la sagesse éternelle voulut instruire la terre : consultons les livres regardés comme le dépôt sacré de la science de l'ancien monde, et nous verrons que, malgré leur vaste savoir, les sages de l'antiquité étaient étrangers aux notions devenues pour nous si familières.

En effet, ces philosophes tant renommés attribuent la formation de l'univers au hasard, à la nécessité, aux diverses combinaisons de la matière. Si dans la marche du monde, ils reconnaissent l'action d'un être suprême, ils en font un composé bizarre, un assemblage monstrueux, auquel une raison éclairée ne saurait donner un nom. C'est un Dieu impuissant, qui succombe sous le poids de son œuvre, laissant à des divinités subalternes des soins auxquels il ne peut se livrer ; un Dieu indifférent à ce qui se passe sur la terre, ou trop grand pour s'en occuper ; tel qu'un monarque, retiré au fond de son palais, demeure étranger au gouvernement de ses Etats, dont il abandonne les rênes aux mains de ceux qui l'entourent, pour couler ses jours dans un honteux repos ; un dieu-monstre, se multipliant

Digitized by Google

au gré d'une imagination en délire, peuplant les champs, les forêts, la mer, les fleuves, les fontaines, le foyer domestique, se reproduisant dans les créatures les plus abjectes et se traduisant en passions infâmes et cruelles à la fois. Cette croyance était générale ; car si quelques esprits supérieurs ont soupçonné l'unité de l'essence divine, ils ont cru devoir en dérober la connaissance à la multitude.

Les livres saints nous peignent l'auteur de la nature sous des traits bien différents ; toutes les idées qu'ils nous en donnent sont nobles et magnifiques. Il est celui qui est ; parce que seul il est Dieu et ne communique sa gloire à personne. Vérité suprême, toute vérité en découle comme de sa source. Son être précède les temps. A l'heure marquée il crée le monde en se jouant ; car sa voix s'est fait entendre au néant, et sa parole féconde a donné le mouvement et la vie à toute créature. Il parle et l'univers lui répond : me voici ; il veut et tous les êtres sont présents pour exécuter ses ordres. Son immensité, du reste, remplit tous les lieux ; en lui, tout se meut, tout vit, tout respire. De plus, rien n'échappe à ses regards ; il perce les ténèbres les plus épaisses ; et pénètre ce qu'il y a de plus caché dans les profondeurs de l'abîme comme dans

Digitized by Google

les hauteurs des cieux. Il possède tous les trésors de la science et ses ouvrages sont marqués au coin d'une sagesse infinie, à laquelle sont jointes l'innocence et la sainteté, dont il fait ses vêtements et qui forment cette beauté sans tâche, dont les beautés de la terre ne sont qu'un faible reflet.

A ce tableau des sublimes perfections de Dieu, l'Écriture ajoute ces attributs non moins admirables qui le montrent comme le père de tous les hommes. Sa Providence veille sur les ouvrages que sa main a formés et leur prodigue les soins les plus touchants. Il donne à l'insecte sa nourriture de chaque jour, à la plante sa sève vivifiante, au lis de la vallée l'éclat du trône de Salomon. Mais il réserve son amour pour l'être qu'il a daigné former à son image. Ses yeux sont fixés sur l'enfant au berceau, en même temps qu'il soutient les pas chancelants du vieillard. Il les garde comme la prunelle de son œil et ne permet pas qu'un seul de leurs cheveux tombe sans sa permission ; car, il fait de l'homme le roi de la nature et lui donne pour domaine l'univers entier.

En possession d'une vérité qui lui révèle l'auteur de son être et des merveilles du monde, l'homme est appelé à des conquêtes nouvelles. Un coin du voile qui couvre les mystérieuses

Digitized by Google

profondeurs de l'essence divine se lève devant lui ; il voit l'éternelle, l'ineffable génération du verbe divin, Dieu de Dieu, lumière de lumière, et consubstantiel à son père : car il lit ces paroles dans le début majestueux de l'évangile de Saint-Jean : « Au commencement était le verbe, » le verbe était en Dieu et le verbe était Dieu. »

Ces deux personnes divines s'unissent dans l'éternité par les liens d'un substantiel amour, d'où découle, par voie de procession, le Saint-Esprit, éternel comme le père, éternel comme le fils, avec lesquels il vit dans une inaltérable unité de nature, de puissance et de gloire.

La raison humaine ne sait pas, il est vrai, quel invisible anneau unit à une nature unique trois personnes distinctes, également adorables ; mais elle comprend que le flambeau de la foi est le guide à suivre dans l'étude des vérités de la révélation dont elle a reconnu l'authenticité, et s'abaissant devant les hauteurs de la science de Dieu, elle emprunte dans un élan d'admiration le langage inspiré de saint Paul et s'écrie : « O profondeur de la sagesse de Dieu ! Vos per- » fections, Seigneur, comme vos voies sont in- » connues à l'homme : je les adore à travers le » nuage qui les dérobe à ma vue. Mais en les » contemplant en énigme, un doux sentiment

Digitized by Google

» occupe mon âme. Un jour les ténèbres se dis-
» siperont ; les vérités, aujourd'hui l'objet de
» ma croyance, apparaîtront à découvert, et je
» verrai la lumière dans sa source même. »

Cette grande pensée, les livres saints la déposent dans le cœur de l'homme, en lui donnant les titres de sa noblesse. Ce n'est plus un aveugle destin qui le jette sur la terre, en lui cachant la raison de son être et la fin de sa création. Son origine est céleste, et il est dans ce monde la plus belle expression de la sagesse de son auteur, comme il est l'image la plus parfaite de sa substance. Loin de lui, ces faux-sages et leurs théories flétrissantes de l'humanité, qui ne voient en elle que les propriétés et les instincts de la brute! Loin ces doctrines dissolvantes, qui ne considèrant en nous que l'être qui passe, se brisent contre l'écueil de la mort, où elles n'offrent plus à l'âme alarmée que le spectre affreux du néant! Instruit à l'école des divines écritures, il a appris qu'outre cette substance passagère, cette forme extérieure, qui le met visiblement en contact avec les choses du temps, il possède une substance plus excellente, côté immortel de lui-même par lequel il touche à l'éternité.

Il faut le dire, toutefois, ces sublimes priviléges sont accompagnés d'imperfections qui

Digitized by Google

déparent une si belle œuvre, et on se demande pourquoi ce contraste frappant de tant de grandeur et de tant de bassesse. Ce problème dont les siècles de l'antiquité païenne ont vainement tenté de donner la solution s'explique ici comme un enseignement de l'enfance.

L'homme, dans l'ivresse d'un orgueil insensé, aspire à la science infinie et veut placer son trône à côté de celui de l'éternel. La punition suit de près son crime. La terre, frappée par la main qui l'a formée, devient une vallée de larmes ; la mort s'assied au berceau de l'humanité, dépouillée désormais des plus beaux dons de sa primitive origine ; et par un jugement incompréhensible, mais juste et incontestable, le premier coupable communique à ses descendans le mal qu'il recèle dans son sein, tel qu'un fleuve dont la source est empoisonnée, porte partout avec ses eaux impures la désolation et la mort

Au milieu de ces tristes révélations apparaît, comme l'aurore d'un bonheur nouveau et inconnu, la promesse d'un réparateur. Les prophètes l'annoncent ; ils en tracent le portrait fidèle, ils vont jusqu'à fixer d'une manière certaine l'époque où naîtra l'attente des nations, celui auquel les destinées du monde sont si étroitement liées. Bientôt les siècles d'épreuve

Digitized by Google

s'écoulent, soutenus par l'espérance d'un Rédempteur, et enfin le monde a donné naissance au Dieu de son salut

Oui, les échos de Juda ont répété cette étonnante parole : « Dieu a été vu sur la terre. » La nature a senti sa présence et subi ses volontés. A sa voix les vents ont fui, la mer a calmé ses flots, le soleil s'est voilé, la mort, perdant ses imprescriptibles droits, a vu ravir ses victimes à la nuit des tombeaux. L'histoire a enregistré ces faits éclatants, témoignages irrécusables de sa divinité, mais elle a aussi conservé le souvenir de ses vertus si nobles et si touchantes à la fois. Sa douceur inaltérable, sa tendre compassion pour les malheureux, son dévouement pour l'humanité, son invincible patience au milieu des privations et des tourments, et ce courage héroïque qui lui fait souffrir la mort non avec le dédain de l'orgueil, mais avec le calme de l'innocence.

Ainsi, l'homme n'est plus à lui-même une énigme ; il connaît le principe de son être et ses hautes destinées. Mais comment atteindra-t-il ce but vers lequel il s'élance de toute l'intensité de ses désirs? Qui lui tracera le chemin du bonheur véritable ? Qui dirigera ses pas incertains et placera sur son passage des jalons protecteurs,

Digitized by Google

pour le préserver des égarements funestes de l'ignorance et des passions? C'est encore la Sainte Écriture.

Les sages avaient bien tracé à leurs disciples des règles de conduite : mais que sont ces enseignements auprès de ce code divin, où règne une morale si pure et si parfaite ? Que sont les ouvrages de Lycurgue, de Solon, de Platon et de Socrate, si on les compare aux livres de l'ancien et surtout du nouveau testament? Au milieu de préceptes vraiment dignes de la raison, que de concessions qui alarment la pudeur, que de lois opposées à l'équité naturelle, que de honteux mystères dans les joies publiques et jusque dans le culte de la divinité! Que tout cela est éloigné de cette législation évangélique si sage, si en harmonie avec la dignité et les besoins des nations comme des individus ; de ces hommages si majestueux, rendus au vrai Dieu ; de ces rapports touchants établis entre le créateur et sa créature, de ces relations diverses qui unissent l'homme à l'homme, à la famille et à la société! Ici surtout qu'elle est admirable la doctrine des vrais disciples de l'Evangile! Voyez la à l'œuvre dans un de ces hommes qu'elle a formés : ses biens, il s'en dépouille, pour les verser dans le sein du pauvre ; ses joies, il les partage avec

Digitized by Google

ceux dont le cœur est flétri par la douleur ; ses consolations, il les donne à la veuve et à l'orphelin. Il sait au besoin sacrifier sa dignité, son repos, sa vie même. Ainsi, il se dérobera aux jouissances de la famille, quittera sa patrie et franchira les mers pour porter aux peuples barbares le bienfait de la vérité et de la civilisation.

Il a de plus des devoirs à remplir à l'égard de lui-même : combattre les prétentions exagérées de la raison, calmer les orages intérieurs d'un cœur passionné, éteindre, ou du moins ralentir le foyer du mal, allumé par la dégradation de son origine, opposer à l'orgueil l'humilité, à la soif des honneurs la modestie, aux saillies de son caractère la modération, aux revers la patience, aux épreuves de toutes sorte l'énergie et la constance.

Telle est la philosophie des livres saints, seule digne de l'homme, parce que seule elle explique parfaitement les mystères de son origine et le conduit sûrement à la fin pour laquelle il est créé.

A l'apparition des enseignements du christianisme, la science humaine s'émut. Depuis long-temps, maîtresse du monde intellectuel, et en possession de tracer aux hommes les règles de la sagesse, elle vit avec un étonnement mêlé

Digitized by Google

de stupeur, cet ensemble de doctrines, inconnues aux écoles de l'Egypte, de la Grèce et de l'Italie, qui expliquaient les plus hautes questions philosophiques et les difficiles problèmes devant lesquels s'étaient arrêtés les sages des âges précédents. Les idées contenues dans les livres saints, concernant l'auteur et le mode de la création, l'origine, la nature et la destinée de l'homme, les principes de la morale et leurs déductions relatives à l'individu, à la famille et à la société, étaient si nettes, si précises, si positives; elles jetaient une si vive lumière sur le terrain de la philosophie, où tant d'esprits éminents s'étaient livrés, pendant des siècles, à des recherches infructueuses, qu'elles produisirent un effet immense sur les savants et la multitude elle-même. Un petit nombre de ceux, qu'on voyait à la tête du mouvement scientifique, en subirent immédiatement la puissance, et, comprenant, à la vue d'un symbole si simple et si complet à la fois, la vanité de leurs études, ils embrassèrent la nouvelle doctrine, où ils trouvaient les véritables bases des connaissances humaines. Bientôt les masses s'ébranlèrent sous l'empire de la parole ardente des apôtres, et le premier siècle de l'ère vulgaire n'était pas encore écoulé, que déjà l'Évangile illuminait toutes les contrées connues et s'imposait à l'Univers entier.

Digitized by Google

En général, cependant, les écoles opposèrent une grande résistance aux envahissements d'un enseignement qui brisait avec tout le passé philosophique, et dès ce moment commença cette lutte de la raison humaine, que l'on retrouve dans presque toutes les pages de l'histoire, et qui, après dix-huit siècles, se montre encore aussi animée qu'à son origine.

Montrer les phases diverses et les péripéties de cette lutte, mettre en lumière les nombreux systèmes qui se sont partagé les esprits et ont encore une influence quelconque sur la marche de l'humanité toute entière, ce serait un travail trop long, et, d'ailleurs, inutile, au point de vue de la question qui nous occupe. Pour apprécier convenablement les efforts de la science et les résultats de ses investigations, il suffira de tracer quelques grandes lignes qui indiquent le terrain exploré par elle et les routes diverses qu'elle y a suivies à travers les siècles. Ainsi, s'arrêter aux écoles les plus célèbres de l'antiquité, faire voir leur affinité, leur liaison intime avec les opinions modernes les plus accréditées, ce sera mettre en regard de la philosophie chrétienne ce que la raison de l'homme, abandonnée à elle-même et marchant en dehors des vraies traditions sociales, a trouvé de plus propre à éclairer l'intelligence

Digitized by Google

et à la diriger dans l'étude et la solution des problèmes qu'elle rencontre.

Peut-on dire, d'abord, que la philosophie épicurienne ait tracé dans les champs de la science un sillon assez profond pour être signalée comme une école sérieuse, ayant son point de départ et son symbole déterminé? Si, dans la pratique elle a compté et compte encore aujourd'hui de nombreux adeptes, a-t-elle été soutenue comme une théorie et formulée comme système? Lucrèce l'a tenté sans succès; car si son livre a réuni des suffrages, même dans notre siècle, c'est plutôt au point de vue du mérite littéraire que comme production philosophique. Néanmoins, les diverses sectes du gnosticisme, du manichéisme et du dualisme des premiers siècles de l'ère vulgaire ont avec elle des points de contact frappants. Et le mahométisme, de son côté, est fortement imprégné des doctrines qui font consister le vrai bonheur dans la jouissance des plaisirs des sens.

Quoiqu'il en soit, cette philosophie, pure, à son début, dans les idées d'Epicure, qui mettait la fin de l'homme dans l'étude de la vérité, dégénéra bientôt en une véritable débauche d'esprit, source d'une profonde dégradation morale; en sorte que, depuis longtemps, dans notre

Digitized by Google

langue, les mots voluptueux et épicurien sont synonimes. Elle était, du reste, fortement empreinte d'athéïsme, comme le prouvent les ouvrages de Lucrèce; caractère par lequel elle se rapproche d'une école dont nous allons parler.

L'athéïsme a-t-il jamais existé comme doctrine dont quelques hommes se seraient démontré la vérité ? On peut assurément en douter; car où sont les preuves de la non-existence de Dieu? Toutefois, l'école athée offre des noms connus : Protagore, Démocrite, Épicure, Lucrèce, Pline le Jeune, parmi les anciens; et parmi les modernes, Cardan, Viviani, Thomas Hobbe, Spinosa, et une partie des philosophes du dix-huitième siècle. Non qu'ils eussent foi dans leurs idées, comme on peut le voir dans les lettres d'Helvétius, de d'Alembert, de Diderot et autres de la même école; mais ils rejetaient tout dogmatisme à cet égard et semblaient flotter incertains, ou plutôt, selon l'expression de La Bruyère, « indolents» devant cette vérité si fondamentale.

L'école matérialiste remonte bien haut dans les annales de la science. On trouve cette doctrine chez la plupart des philosophes de l'antiquité, à l'exception de Platon et de ses disciples. On sait qu'elle consiste à regarder les phéno-

Digitized by Google

mènes intellectuels, la pensée, le sentiment et la volonté, comme les attributs, le produit de la matière; qu'elle a été reprise en sous-œuvre et systématisée par Épicure et ses adeptes, et que de nos jours elle compte un grand nombre de partisans, principalement dans certaines écoles de médecine. Locke n'ose dire si la pensée est incompatible avec l'essence de la matière et croirait donner des bornes à la puissance divine, s'il affirmait le contraire. L'école écossaise paraît ajourner la question de la nature de l'âme. Kant lui-même et toutes les écoles allemandes représentées par Fichte, Schelling et Hégel ont des principes opposés au véritable spiritualisme.

Le scepticisme, comme système est attribué à Pyrrhon, d'où il est souvent appelé Pyrrhonisme. Son principe fondamental est de ne rien affirmer, mais de tenir l'esprit en suspens sur sur chaque chose. On a souvent demandé s'il était possible d'arriver à un doute universel et absolu et on a toujours répondu négativement à cette question; parce que ce doute conduirait à la ruine totale de l'intelligence.

Cependant le scepticisme, en fait de vérités métaphysiques et morales a été érigé en théorie par les anciens philosophes et dans les siècles suivants. Une nombreuse école, datant de David

Digitized by Google

Hume, au XVIIIme siècle, à laquelle Bayle a donné son nom, soutient que tout ce qu'on regarde comme vérité sur Dieu, sur l'homme et sur l'Univers peut être combattu par des raisons aussi puissantes que celles dont on se sert pour l'établir, d'où suit la nécessité de douter de tout.

Avant de passer en revue les opinions anciennes qui ont jeté de plus profondes racines dans le sol et se reproduisent sous de nouvelles formules, au sein de la société actuelle avec une énergie et une puissance qu'on ne saurait méconnaître, il est bon de se demander quelles données vraiment philosophiques ressortent des doctrines dont nous venons de donner l'analyse, quelles en sont les bases, les conditions et les résultats? Que nous apprennent-elles sur les vérités les plus fondamentales? Quel est l'auteur de la nature? Qu'est-ce que l'homme? D'où vient-il? Où va-t-il? Y a-t-il une autre vie au-delà du tombeau? L'être intelligent diffère-t-il de la brute? Aura-t-il une autre destinée? La vertu et le vice sont-ils choses indifférentes, et l'idée de la morale est-elle distincte de celle de l'utile? Questions sur lesquelles tous ces systèmes gardent le silence, ou contiennent des solutions inacceptables et vraiment désespérantes.

Digitized by Google

Mais à côté de ces écoles si évidemment impuissantes à établir les principes les plus élémentaires, on en vit paraître une à Alexandrie dans les premiers siècles du christianisme, dont Potamon et Plotin furent les chefs, et qui eut pour objet de composer d'éléments pris dans toutes les philosophies connues, sans excepter celles des livres saints, une philosophie nouvelle à laquelle on donna le nom d'Eclectisme. Dans ce choix de doctrines recueillies chez tous les peuples, on reconnaissait de nombreuses traces du panthéisme, formulé dans l'Inde aux siècles antérieurs, avec une forte aspiration vers un progrès indéfini, conséquence immédiate de l'éclectisme, dont le principe est l'agglomération de toutes les idées vraies qui se font jour dans le monde savant, pour former une magnifique synthèse de toutes les conceptions humaines. Cet enseignement avait quelque chose de séduisant et même un côté très-utile, si on l'avait renfermé dans de justes limites. Mais on lui donna uniquement pour bases les données rationalistes et on l'étendit aux vérités religieuses les plus fondamentales ; en sorte qu'au lieu d'un bel édifice, harmonisé dans ses parties diverses, on fit un assemblage monstrueux de notions contradictoires, qu'une intelligence éclairée ne pou-

Digitized by Google

vait admettre. Ce système, néanmoins, fut adopté par la célèbre école d'Athènes et propagé avec ardeur par tous les philosophes, jusqu'au règne de Justinien, dont les édits sévères prohibèrent tout enseignement opposé aux traditions bibliques. Les incursions des barbares et la prépondérance des doctrines catholiques laissèrent peu de place aux spéculations purement philosophiques pendant les diverses époques du moyen-âge. Mais aux siècles derniers, la raison sortit de l'état de contrainte, où elle avait été réduite et recommença la lutte avec plus de vivacité que jamais. Elle produisit hardiment son programme et le donna comme inconnu à toute l'antiquité, afin de lui concilier plus d'intérêt. C'était un mensonge. Ces brillantes théories n'avaient de de nouveau que les formules, quant au fond elles venaient des Indes et des écoles de l'ancienne Grèce. Les nouveaux philosophes s'appelèrent rationalistes ; c'est-à-dire, qu'ils faisaient profession de marcher au seul flambeau de la raison humaine, ou de n'admettre que ce qu'elle conçoit clairement par ses seules forces naturelles.

Sous ce nom commun toutefois, l'armée philosophique fut loin de se trouver compacte et de se grouper autour d'un même symbole. Il y avait au contraire, parmi eux, des nuances pro-

Digitized by Google

fondes; car s'ils se réunissaient sur le point fondamental du rationalisme, ils ne tardaient pas à se diviser dans ses applications les plus immédiates; de là les dénominations principales d'éclectiques, de panthéïstes et de progressistes, qui subsistent encore aujourd'hui, où ces trois grandes divisions se partagent le monde philosophique, bien que la doctrine du progrès paraisse être pour le moment la dernière formule de la science et celle qui compte le plus de défenseurs actifs.

Les éclectiques actuels, différant par le langage et par les formes de ceux d'Alexandrie et d'Athènes, adoptent le même point de départ que leurs devanciers. Leur philosophie est la réunion de tous les principes épars dans les divers systèmes connus, et comme le résumé de toutes les opinions qu'ils croient conformes à la vérité; ce qui leur permet de puiser à pleines mains dans l'enseignement chrétien, tout en faisant une large part aux découvertes de l'esprit humain, auquel ils attribuent faussement une foule de connaissances dues aux seules lumières de la révélation.

Le panthéïsme fait du monde le développement de la substance de Dieu, comme il faut le conclure de l'étymologie du mot lui-même. Si Dieu,

Digitized by Google

en effet, est l'unique substance, tous les autres êtres n'en étant que des modifications, il suit que Dieu n'est pas réellement distinct du monde, qu'il est tout dans le monde, ou que tout y est Dieu.

Quoiqu'en disent les philosophes français, après leurs confrères d'outre-Rhin, ce système était vieux déjà à la naissance du christianisme. La forme la plus ancienne du panthéïsme, ou la théorie de l'émanation, qui fait de l'Univers une génération, une germination, ou une évolution de la substance divine, est le fond de toutes les cosmogonies orientales, et on la retrouve dans l'Inde, la Perse et l'Egypte, d'où elle passa, diversement modifiée par le mélange des doctrines grecques et des idées chrétiennes, dans l'école néoplatonicienne et dans la plupart des sectes gnostiques. Spinosa, et plus tard l'école Kantiste, dont plusieurs philosophes français subirent l'influence, l'ont revêtue d'une forme plus scientifique et plus rationnelle; mais ils n'en ont pas changé les principes constitutifs.

Le progrès, auquel depuis quelque temps surtout on donne le nom d'*indéfini*, est le terrain sur lequel on rencontre la science actuelle. On ne parle plus que de l'indéfini; indéfini dans le passé du monde, indéfini dans l'état présent de

Digitized by Google

l'humanité, indéfini dans son avenir. Cette doctrine se formule dans les livres, fait l'objet de thèses publiques, se reproduit dans les entretiens familiers et semble être comme un drapeau sous lequel veut marcher le monde savant tout entier.

Néanmoins, ce mot progrès indéfini, ou le sens qu'on y attache généralement, peut-il constituer un système sérieux ? L'indéfini, ou les indéfinis divers, qu'on nous révèle chaque jour avec tant de confiance, contiennent-ils des notions véritables ? Est-il possible d'en faire sortir des idées propres à former un corps de doctrine? N'est-ce pas au contraire l'absence complète de toute idée certaine, l'indéfini étant opposé à toute définition, sans laquelle il ne saurait y avoir de vérités pour l'intelligence? D'où il suit rigoureusement que dans le système du progrès indéfini il n'y a pas sur la terre de vérités absolues, ni par conséquent de bien et de mal absolu.

Mettons maintenant en présence ces conceptions diverses de la philosophie rationaliste et les données bibliques, c'est-à-dire la philosophie des livres saints que nous avons exposée sommairement en commençant.

Toute philosophie sérieuse doit nécessairement faire connaître l'origine de l'humanité, le dernier terme de son existence, sa destinée défini-

Digitized by Google

tive, les lois de son développement historique, métaphysique et moral, ou, autrement, les moyens d'atteindre le but vers lequel elle doit tendre. Or, que nous dit la science actuelle sur ces hautes questions ?

Pour les uns, l'homme est le produit des forces de la nature : avant d'arriver à la forme que nous lui voyons, il a dû passer par tous les degrés inférieurs de la série des êtres. A l'origine, il vivait dans un état voisin de celui des animaux ; mais, à la vue des phénomènes extérieurs, il s'éveilla à la vie de la pensée, et la pensée, dans son développement graduel et progressif, se révéla successivement sous des formes de plus en plus parfaites.

Dans cette cosmogonie, qui nous ramène aux plus mauvais jours du moderne et de l'ancien matérialisme, la nature apparaît seule comme agent primitif, donnant l'être à l'Univers. L'homme sort de son action, d'abord informe et inerte, puis doué d'un mouvement semblable à celui de la végétation des plantes, pour passer de là au règne animal et arriver enfin, après une longue série de transformations, à l'état de créature intelligente.

Pour les autres, le monde n'est pas une substance véritable, mais la simple modification

Digitized by Google

de la substance de Dieu. C'est un reflet, un rayon échappé de son sein, sans cesser de lui appartenir, comme la branche sortie du tronc par l'effet de la sève naturelle ne cesse pas de faire un seul tout avec lui. L'Univers est un jet du ciel, une émanation de l'être immense hors duquel rien n'a l'être, un produit nécessaire de sa puissance d'expansion. Mais qu'entend-on par-là ? Est-ce quelque chose de semblable à la germination d'une semence, à l'éclosion d'un germe, à l'épanouissement d'une fleur ? Ces images sont-elles vraies ou ne sont-elles que des symboles ? Ne s'agit-il, dans cette opinion, que d'une création intellectuelle sans réalité extérieure ou physique ? Dans la première hypothèse, tout est divin dans le monde, le monde lui-même étant une partie de la divinité, ou la modification nécessaire de l'être divin. Dans la seconde, l'Univers n'est plus qu'un fantôme dépourvu de toute réalité objective, et n'ayant d'être que dans la puissance du moi humain ou dans les régions spéculatives de sa subjectivité.

Enfin si on interroge les défenseurs du progrès indéfini sur le point de départ de l'humanité, on ne rencontre également que des mystères profonds. L'indéfini dans la série des siècles antérieurs à son existence, l'indéfini dans les attri-

Digitized by Google

buts de sa nature, l'indéfini dans les conditions de son perfectionnement, l'indéfini dans les évolutions diverses par lesquelles elle est arrivée à la vie intellectuelle et morale. L'indéfini ou le vague partout, voilà le nouveau programme de la science humaine sur la création en général et sur celle de l'homme en particulier.

Ce programme n'est ni plus positif, ni plus net, ni plus saisissable en ce qui regarde la destinée ou la fin dernière de l'humanité, qu'en ce qui concerne son origine ? Le progrès, en effet, ne se conçoit que comme un acheminement vers un terme définitif, comme un mouvement partant d'un point donné pour atteindre un but déterminé à l'avance, autrement ce serait une marche sans commencement et sans fin, des aspirations sans limite ni dans le passé, ni dans l'avenir, des efforts sans motifs et sans résultats, véritable travail de Sisyphe dans la durée de siècles indéfinis. Cependant ce sont là les formules adoptées par les panthéïstes et les progressistes pour exposer leur système. Selon eux, l'humanité, partie d'un point inconnu, s'avance progressivement vers un terme qui fuit toujours devant elle. Les individus disparaissent, les générations s'évanouissent, les formes passagères de la substance absolue sont successivement

Digitized by Google

remplacées par des formes nouvelles, sans que rien puisse arrêter ce roulement perpétuel des individus et des peuples. La société se perfectionne, mais les auteurs de ce perfectionnement ne sont pas destinés à recueillir le fruit de leurs labeurs, car les individus, les nations et les États ne sont que les moments déterminés de l'évolution éternelle de la substance divine, et chaque moment est un passage et une préparation, à un moment postérieur, auquel succéderont des moments indéfinis. Tel est le symbole de nos modernes philosophes sur l'avenir de l'humanitè, symbole nouveau dans la manière de se formuler, mais dont il est facile d'apercevoir les points de contact avec celui des défenseurs de l'ancienne métempsychose.

Dans une pareille philosophie il n'y a pas de place pour la morale; car, à l'exception du principe de l'identité universelle, tout est sujet au changement. Ce qui est vrai et bon aujourd'hui peut ne l'être plus demain, les systèmes qui se contredisent n'étant que des formes transitoires du vrai, du bon et du beau. Ainsi, la morale, la vérité, le droit, le bonheur, le bien et le mal, sont des phénomènes passagers, restreints aux temps et aux lieux, dépendants des circonstances et soumis à la loi fondamentale du progrès.

Digitized by Google

L'individu, la famille, la société civile, la société religieuse, ne sont que des particularités fugitives, des formes idéales, dont il ne reste plus rien après leur disparition de ce monde, par l'effet des évolutions successives et nécessaires de tous les êtres qui composent l'Univers.

Trois conditions, du reste, sont indispensables à l'existence d'une loi morale, un principe supérieur imposant l'obligation, la liberté dans la créature à qui elle est imposée et une sanction suffisante. Or, aucune de ces choses n'existe dans la doctrine du progrès. Il n'y a pas de principe supérieur, imposant une obligation permanente, puisque la base du système est la mobilité incessante et l'évolution successive des êtres; il n'y a pas de liberté dans l'individu entraîné nécessairement par le flux et le reflux du mouvement imprimé au monde; il n'y a pas non plus de sanction dans cette absence d'état permanent de punition et de récompense. Ainsi on n'a qu'une morale illusoire, une liberté nominale, un Dieu sans pouvoir législatif, et par conséquent on manque de notions certaines sur les conditions du perfectionnement de l'humanité et les voies qu'elle doit parcourir pour remplir sa destinée suprême.

La plupart des partisans de ces théories nébu-

Digitized by Google

leuses avouent sans détour qu'elles ne sauraient être le partage de tous les hommes; et par suite de cette conviction, ils scindent le monde en deux catégories inégales en nombre; mettant d'un côté les intelligences d'élite, à qui ils adjugent pour règle de croyance et d'action les inspirations de la raison pure, ou les enseignements du progrès; et de l'autre, le reste du genre humain, condamné à demeurer dans les degrés inférieurs de la science, ou dans les régions du sentiment religieux au-delà duquel il ne saurait s'élever; admettant ainsi des directions opposées, des vérités en désaccord entre elles et effaçant par là-même la différence radicale des contradictoires.

Nous venons de tracer le tableau analytique des doctrines que la philosophie rationaliste nous offre comme le dernier mot de la science humaine et le résultat de ses investigations depuis des siècles. Il y a loin de là à cet enseignement si simple et si digne à la fois qui naît des traditions de la philosophie biblique. Ici, comme on l'a vu, tout se suit, tout s'enchaîne, tout s'explique sans effort, tout repose sur les conditions d'existence de l'humanité et sur les données historiques de tous les peuples.

1° Au sommet de l'édifice, un être souverai-

Digitized by Google

nement parfait, sans commencement comme sans fin, se détermine, il y a six mille ans, à agir en dehors de lui-même; et de son action toute puissante sur le néant sort le monde avec tout ce qu'il contient. Chaque créature, nécessairement dépendante de son auteur, et unie à lui par des liens étroits, a néanmoins son être propre, sa substance distincte, sa réalité subjective et objective, par où se comprend le monde des esprits et des corps. L'homme n'arrive pas à la vie de la pensée par des transformations successives et des évolutions indéfinies; il est créé dans la plénitude de l'âge et doué des attributs qui le mettent immédiatement en rapport avec le Dieu dont il reçoit l'existence et les êtres divers qui l'environnent.

2° La fin de la création est connue au berceau du monde. L'humanité ne marchera pas un seul instant au hasard, ni vers un but indéfini, dont elle ignore la nature : nécessairement active et intelligente, elle aspire à la contemplation de la vérité sans nuage et à la jouissance d'un bonheur sans terme.

3° Les moyens d'atteindre ce noble but lui sont préparés dans un ensemble de dons divins et de lois diverses, qui lui indiquent la route à suivre et lui aident à la parcourir, lui laissant à

Digitized by Google

côté de la connaissance du devoir, la liberté entière de l'accomplir, ou de s'en éloigner. Notions précieuses, qui expliquent l'histoire de sa chute et de sa réparation par le verbe divin, et par suite celle de ses erreurs, de ses maux et de ses espérances.

Ainsi les conditions du développement de l'humanité apparaissent clairement établies et contiennent la véritable idée du progrès, qui ne peut être qu'une marche en avant d'un point de départ connu vers un état de perfection définitive. Donc l'homme cultivera ses aptitudes pour le bien et pour le beau, il perfectionnera chaque jour son esprit et son cœur, au prix de ses travaux et de ses sacrifices, et il arrivera enfin à l'état permanent de la récompense.

Digitized by Google

LECTURES

Faites en Séance Publique

Le 27 Août 1856.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS D'OUVERTURE

PRONONCÉ

par M. le Colonel **RÉPÉCAUD**,

Président de l'Académie,

DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 29 AOUT 1856.

MESSIEURS,

Si les Académies provinciales ne peuvent prétendre à l'honneur de produire des chefs-d'œuvre d'art ou de littérature, de faire de ces découvertes scientifiques qui font époque dans l'histoire des progrès de la société, elles ont une mission qui, pour être plus modeste, n'est pas sans utilité : elles poursuivent le but de leur institution, en encourageant, par divers moyens, les personnes studieuses, et stimulant leur zèle par l'appât des palmes qu'elles distribuent, en recueillant dans les bulletins ou mémoires qu'elles publient, les faits et les observations qui peuvent être des éléments de progrès, en échangeant,

Digitized by Google

entr'elles, ces mémoires, pour que ce qu'ils renferment d'utile soit profitable à tous, et que l'erreur, si elle y pénètre, soit combattue, l'inexactitude rectifiée.

Les séances publiques des Académies ont particulièrement pour objet la diffusion des connaissances récemment acquises; elles offrent une occasion naturelle de récapituler les nouvelles découvertes scientifiques, de décrire les travaux importants récemment exécutés ou qui sont en cours d'exécution, de discuter les projets d'une utilité générale dont la réalisation paraît prochaine.

C'est ainsi que (en 1847), dans le discours d'ouverture d'une de ces séances publiques, je parlais de la découverte d'une nouvelle planète, par un astronome, qui est un membre honoraire de cette Académie : je disais qu'avant M. Leverrier, une seule grande planète avait été ajoutée à celles connues dans les temps les plus anciens, celle aperçue, en 1781, par le célèbre sir Williams Herschel, et qui, annoncée par lui, comme étant une comète, avait été mise au rang qui lui appartient par un astronome français, De Saron.

Je disais aussi qu'en outre des huit grandes planètes il en existait d'autres qui, à cause de leur petitesse, ne sont visibles qu'au moyen de

Digitized by Google

puissants instruments ; que, le premier jour du siècle actuel, la prémière de ces planètes minuscules avait été vue par l'astronome Piazzi de Palerme, que huit autres avaient été successivement découvertes dans la même zône, et que l'on avait supposé assez naturellement que le groupe de ces petits astres se compose des débris d'une grande planète, dont l'illustre Képler avait soupçonné l'existence. Si je répète aujourd'hui, en quelques mots, ce que j'ai dit avec bien plus de développements, il y a neuf ans, c'est que j'ai à ajouter que le nombre de ces petites planètes connues augmente incessamment, et qu'il est maintenant de trente-sept.

Mais, dira-t-on, si une planète a été brisée par le choc d'une comète ou par l'effet d'une explosion, n'est-il pas à craindre que le globe que nous habitons ne subisse le même sort ? Que l'on se rassure à ce sujet : le choc d'une comète ne doit plus être redouté depuis que le savant Herschel a reconnu que la matière qui compose un de ces astres errants est si tenue, si subtile, qu'il n'a pas craint d'évaluer à quelques kilogrammes, et même à moins d'un kilogramme, le poids de sa masse entière mise en contact avec la terre. Mais le danger d'une explosion n'est-il pas plus sérieux ?

Digitized by Google

La cause d'une explosion existe, on ne peut en disconvenir, elle est manifestée par les tremblements de terre et par les volcans, et elle serait plus redoutable si elle rencontrait plus de résistance, parce que la force expansive s'accumulerait et agirait finalement avec plus de violence ; mais la croûte terrestre qui enveloppe le foyer de cette force, a fort peu d'épaisseur comparativement au rayon du globe, elle n'oppose pas partout une égale résistance, et là où elle est moins résistante, s'ouvre un cratère, lorsque les cratères anciens, plus ou moins obstrués, ne donnent plus une issue suffisante aux matières incandescentes qui tendent à s'échapper du sein de la terre. Ces cratères de volcans sont des soupapes de sûreté qui préservent le globe d'une explosion, et l'on peut dire que si la planète imaginée par Képler a jamais existé et si elle a été détruite par l'action d'une force expansive agissant dans son intérieur, c'est que la croûte solide qui l'enveloppait avait plus d'épaisseur et opposait, dans tous les sens, à cette force, une résistance plus égale que ne le fait la croûte terrestre à une force semblable.

Au reste, la supposition du morcellement violent de cette planète hypothétique n'est qu'une sorte d'explication d'un fait observé qui semblait

Digitized by Google

en désaccord avec la loi qui régit notre système planétaire, et quand on considère la prodigieuse variété qui existe dans les œuvres de la création, on peut bien croire qu'il a plu au divin Créateur de placer au centre des huit grandes planètes, au lieu d'une neuvième planète, grande aussi, et qui semblait y avoir sa place marquée par les lois de la gravitation, un groupe nombreux de petites planètes qui, par leur nombre, suppléent à leur exiguité relative.

Si les découvertes des astronomes nous font connaître et admirer la grandeur et la magnificence des œuvres de l'Être par excellence, de l'Être éternel qui a créé les corps célestes et qui régit leurs mouvements par des lois invariables, elles nous donnent aussi une haute idée de la dignité de l'homme, de cette créature privilégiée que Dieu a doué d'un degré d'intelligence qui lui permet de déchiffrer peu à peu les secrets de la nature.

Les mêmes sentiments ne doivent-ils pas nous animer quand nous arrêtons notre pensée sur les objets qui nous entourent, sur les merveilles que les physiciens y découvrent et nous révèlent, sur les forces naturelles que l'observation des phénomènes nous manifeste, enfin sur l'intelligent et utile emploi de ces forces qui viennent suppléer à notre faiblesse.

Digitized by Google

Ainsi la force expansive de la vapeur, maintenant soumise à la volonté de l'homme, sert de véhicule à des machines dont la puissance est irrésistible, la régularité d'action parfaite, et l'on sait quels prodigieux résultats sont dus à l'usage qu'on en fait dans les usines, comment cette force entraîne ces machines elles-mêmes et nous avec elles, sur les mers comme sur la terre, avec une rapidité qui n'est pas sans danger, mais qui procure de grands avantages à la société humaine.

A l'eau vaporisée, on a essayé de substituer différents gaz ; mais, jusqu'à présent, cette vapeur a conservé sa supériorité, comme agent moteur, et il en a été de même lorsqu'on a voulu remplacer, sur les chemins à rails, sa force expansive par la pression d'une colonne d'air : ce n'est pas la force résultant du poids de cette colonne atmosphérique qui a fait défaut, c'est l'appareil imaginé pour appliquer cette force qui était défectueux.

Un mécanicien qui avait été membre de nôtre Société académique et qui avait fondé, en cette ville, un grand atelier de construction de machines, a bien cherché à perfectionner cet appareil, et le moyen imaginé par lui, à cet effet, était ingénieux ; mais le succès n'a pas répondu à son attente.

Digitized by Google

De même que les inventeurs du premier appareil qui, exécuté en Irlande, a été imité près de Paris, à Saint-Germain, M. Hallette rejetait l'emploi des machines mobiles, sur les routes de niveau, comme sur les rampes les plus rapides et croyait qu'une seule voie suffirait même sur les routes les plus fréquentées. Il y a là une double erreur, et je l'ai signalée : ainsi je pense que les machines fixes ne doivent être employées que sur les rampes trop rapides pour les machines mobiles, comme auxiliaires de celle-ci, pour éviter soit de longs détours, soit la construction de ponts, pour franchir des vallées profondes ou le percement de montagnes, par des tunnels d'une grande longueur. Dans tout autre cas, rien ne peut remplacer ce qu'on appelle improprement une locomotive.

Mais, qu'ai-je dit, en attribuant à l'air, à l'eau, aux gaz, la vertu génératrice des forces que nous utilisons ! L'air, l'eau, toutes les substances matérielles ne seraient que des êtres inactifs, inertes, s'ils n'étaient eux-mêmes animés par des forces à jamais mystérieuses que nous ne connaissons que par leurs effets, et que la science est cependant parvenue à mesurer. C'est la force attractive appelée gravité qui donne à l'air et à l'eau, ~~en les dilatant~~, la faculté de produire le mouve-

Digitized by Google

ment ; c'est une force qu'on ne sait désigner que par le nom de chaleur et dont on ne comprend l'action qu'en imaginant l'existence d'une substance, dirai-je immatérielle? qu'on appelle calorique. C'est le calorique qui produit la vapeur de l'eau et les différents gaz, et leur communique sa force d'expansion. Mais le calorique n'est pas la seule substance éthérée imaginée par les physiciens pour expliquer les phénomènes qu'ils observent, ils ont eu besoin de supposer qu'il existe un fluide lumineux, un fluide galvanique, des fluides magnétiques et électriques.

Considérant que la nature n'est pas moins simple dans les moyens qu'elle emploie, que grande et magnifique dans les effets qu'elle produit, j'ai toujours été disposé à croire qu'il n'existe qu'un seul agent de cette espèce, un seul fluide éthéré, dont le Créateur a bien su diversifier l'action et dont il se serait passé, si telle eût été sa volonté toute puissante. Si ces fluides agissent diversement, si leur action se manifeste ordinairement par des effets différents, souvent aussi ils produisent des effets de même nature. Ne peut-on pas penser que le fluide lumineux n'est peut-être que le calorique en mouvement? Et cependant il n'est pas, comme le

Digitized by Google

calorique, un agent moteur soumis, par la science, à la volonté de l'homme. N'y a-t-il pas d'intimes rapports entre le fluide électrique et celui de la lumière? Tous deux éclairent et tous deux se meuvent avec une rapidité qui étonne l'imagination la plus hardie.

Le fluide électrique peut, comme le calorique, fournir une force à l'industrie, une force bien moins intense, il est vrai, que, cependant, on a cherché à utiliser pour imprimer le mouvement aux navires, essai infructueux, mais qu'on renouvelle avec quelqu'apparence de succès.

A l'Exposition universelle de Paris, on a pu voir une sorte de mouvement perpétuel, produit par l'action électrique, mais autant vaudrait une simple pendule, jusqu'à ce qu'on ait trouvé une application utile, un usage spécial de ce faible appareil.

Ce qui donne du prix à une force, mise à la disposition de l'homme, ce n'est pas toujours l'intensité de cette force, c'est souvent, c'est surtout sa nature, sa cause productrice, le mode de son action, la faculté d'interrompre cette action.

Ainsi, grâce à de récentes découvertes, que j'indiquerai succinctement, la force électrique ou électro-magnétique, malgré sa faiblesse relative, est devenue l'agent mystérieux d'un ap-

Digitized by Google

pareil réellement merveilleux : on comprend que je veux parler de la télégraphie électrique.

Le fer s'aimante lèntement et conserve longtemps ses propriétés attractives et répulsives; un physicien allemand ayant reconnu qu'au moyen de l'électricité un cylindre de fer doux pouvait instantanément être aimanté et aussi rapidement être dépouillé de sa vertu magnétique, et le savant Arago, ayant imaginé un moyen de donner plus de force à cet aimant transitoire, la télégraphie électrique a bientôt atteint un degré de perfection qui, à juste titre, a excité l'étonnement universel. Qui aurait jamais pu prévoir la transmission instantanée de la pensée aux plus grandes distances? Je dis *instantanée*... jugez si cette expression est exagérée. Si un fil conducteur d'électricité entourait le globe, la pensée, ou, si l'on veut, le signe de la pensée, parcourerait ce fil dans tout son développement, plus de dix fois dans la durée d'une seconde.

Et la mer n'arrête pas ce rapide messager, ne ralentit pas sa course; déjà il a rapproché la France de l'Angleterre, bientôt il mettra en contact la France européenne et la France africaine; et n'a-t-on pas vu, pendant la généreuse et glorieuse expédition de Crimée, immerger dans

Digitized by Google

la mer Noire, un cable électrique ayant près de 600 kilomètres de longueur, et compléter ainsi, très-avantageusement, la communication immédiate des gouvernements alliés et de leurs armées? Bientôt enfin on devra à la télégraphie électrique la détermination plus précise des longitudes et latitudes terrestres.

Je pourrais mentionner encore d'autres découvertes et inventions récentes, la photographie, la galvanoplastie, mais j'en ai dit assez sur ce sujet pour donner une haute idée des progrès de la science et de l'industrie, de cette noble industrie que la science dirige; progrès qui se succèdent avec une rapidité toujours croissante, parce qu'une invention ainsi qu'une découverte en prépare une autre, et qu'un succès encourage à poursuivre un succès nouveau. Il me reste, pour remplir le cadre que je me suis tracé, à parler de ces œuvres grandioses où se déploie la puissance de l'homme civilisé, où son intelligence, ce don de Dieu, se montre avec éclat; de ces créations qui excitent un intérêt général parce qu'elles tendent à augmenter le bien-être de la société humaine.

Ces caractères de grandeur et d'utilité appartiennent bien au projet de percement de l'isthme de Suez. La jonction de deux mers, la séparation

Digitized by Google

de deux vastes continents, de deux parties du monde, constituerait assurément le plus grand changement qu'il soit donné à l'homme d'opérer sur la surface du globe.

L'utilité de cette œuvre a été contestée, et pour y faire renoncer, on n'a pas craint de divulguer un projet absurde, rassuré qu'on était contre son adoption, par les difficultés ou plutôt par l'impossibilité de son exécution; projet impossible parce qu'on aurait eu à percer un appendice du Liban; absurde en ce que son exécution aurait transformé tout le bassin du Jourdain en une mer profonde. Maintenant le projet du canal égyptien a l'assentiment universel, et le concours de tous les gouvernements, à son exécution, est assuré. Voyons donc à quel besoin il doit pourvoir et sur quelle base il doit être établi pour remplir son objet. Les mers qui semblaient devoir séparer pour toujours diverses parties de la terre, sont devenues, au contraire, grâce à l'audace de l'homme et à son génie; la grande voie de communication entre les contrées les plus éloignées, la route la plus courte, depuis qu'à la voile enflée par le vent et qui, depuis longtemps avait remplacé la rame si faiblement maniée par l'homme, on a substitué la roue à aubes et l'hélice; ces rames d'une espèce nou-

Digitized by Google

velle auxquelles la vapeur imprime un mouvement qui, par réaction, est transmis au plus grand vaisseau comme au plus petit navire, et l'entraine rapidement contre vent et marée, dans la direction qu'il convient au navigateur de choisir.

Mais ce choix, s'il n'est plus gêné, comme autrefois par les vents contraires et par les courants, s'il est libre en pleine mer, est loin de l'être quant à la direction générale du parcours, le vaisseau qui serait dirigé suivant la ligne la plus courte entre le lieu de son départ et celui de sa destination, serait arrêté, le plus souvent, par un continent qui se dresserait devant lui.

Jusqu'à la fin du xv^e^ siècle, un vaisseau sortant d'un port européen ne pouvait être conduit dans les mers Asiatiques; les navigateurs avaient bien atteint l'extrêmité méridionale de l'Afrique, mais ils n'avaient pas encore doublé le cap des Tempêtes, et c'est pour frayer un chemin vers ces mers, celles de la Chine et de l'Inde, que Christophe Colomb, ne doutant pas de la rotondité de la terre, conçut le projet de s'acheminer vers la côte orientale de l'Asie, en se dirigeant vers l'Occident; mais ce qu'il n'avait pu prévoir, après d'héroïques efforts pour atteindre son but, il se trouva arrêté par une barrière in-

Digitized by Google

franchissable; un vaste continent s'élevait devant son navire, et ce n'était pas l'Asie ! Colomb échouait donc dans son entreprise ; mais il était dignement dédommagée de cet échec, il avait découvert un nouveau monde. La route qu'il cherchait, existait cependant, mais il aurait eu à faire un bien grand détour pour la suivre jusqu'au bout, et ce n'est que vingt-huit ans plus tard, en 1520, que le détroit de Magellan a été découvert; alors la route orientale de l'Inde était ouverte aux navigateurs. Deux ans après la découverte de l'Amérique, le cap des Tempêtes avait été doublé, et l'espoir qui lui avait fait donner le nom de cap de Bonne-Espérance se trouvait réalisé.

Ainsi, depuis plus de trois siècles, un vaisseau peut faire le tour du monde, en passant au sud de l'Afrique ou au sud de l'Amérique ; mais s'il part d'un port européen pour se rendre dans le Grand-Océan, ou de la Méditerranée pour aller dans la mer Indienne, quel immense détour il a à faire et combien son parcours ne serait-il pas raccourci s'il pouvait marcher plus directement vers son but, s'il n'était arrêté là par l'isthme qui réunit les deux Amériques, ici par l'isthme qui rattache l'Afrique à l'Asie, si ces deux isthmes étaient coupés, disons mieux, s'ils étaient rem-

Digitized by Google

placés par des détroits. L'isthme Américain est, vers Panama, plus étroit que celui de Suez; mais il est traversé, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes, où il serait difficile, sinon impossible d'ouvrir une tranchée assez profonde pour donner passage aux vaisseaux; on n'a pas renoncé, cependant, à entreprendre ce percement, en partant du golfe de Darien; en attendant, on a essayé d'établir, entre les deux mers, une communication *fluviale*, en canalisant le Rio de San-Juan, de son embouchure jusqu'au lac Nicaragua; mais il est douteux que cette ligne navigable puisse être prolongée jusqu'au Grand-Océan.

Je ne parle de l'isthme de Panama que pour comparer les difficultés de son percement avec celles que peut présenter l'isthme de Suez, où il n'y a pas de montagnes à percer; j'ajouterai un mot, cependant, au sujet des projets de communication entre les deux Océans, et je pourrais saisir l'à-propos pour faire l'éloge du Prince, à qui la France est redevable du rétablissement de l'ordre, je le pourrais, sans craindre d'être mis au rang des flatteurs du pouvoir; car ce que j'aurais à dire ne serait qu'une répétition de ce que j'ai écrit à une époque où ce Prince, réfugié sur une terre étrangère, était à l'abri des flatteries.

Digitized by Google

Ce que je pensais du captif, qui venait de briser sa chaîne, ce que je disais de lui, à l'occasion d'un de ses écrits, a été publié alors dans un journal de cette ville et reproduit plus tard dans un autre journal (on comprendra dans quelle intention), au moment où on allait procéder à la seconde élection présidentielle. Je me bornerai à citer un fait : Le Prince proscrit n'utilisait pas ses loisirs forcés seulement en achevant son grand ouvrage sur l'artillerie et en résumant ses opinions sur les grandes questions qui s'agitent de nos jours, il étudiait les projets de communication de l'un à l'autre Océan, publiait un mémoire sur le canal de Nicaragua, était en relation avec les hommes capables de lui donner d'utiles renseignements sur cette grande question, négociait avec les gouvernements des territoires que le canal de son choix devait traverser, enfin il était sur le point de passer en Amérique pour y arrêter définitivement les bases de son projet et en diriger l'exécution lorsque, retenu par les événements survenus en France, il s'est vu appelé à de plus hautes destinées.

Après cette digression je ne m'occuperai plus que de l'isthme Egyptien :

Le général Buonaparte, après avoir visité les environs de Suez, non sans avoir été exposé à

Digitized by Google

subir le sort du Pharaon poursuivant les Hébreux, chargeait les ingénieurs attachés à l'expédition dont il était le chef, d'étudier le projet d'un canal de communication entre la Méditerranée et la mer Rouge. Il ne se proposait pas de percer l'isthme, d'opérer, par le moyen d'un canal réellement maritime, par la création d'un détroit, la jonction absolue des deux mers; l'homme éminent dont les vues étaient toujours grandioses, les restreignait ici, et cela peut étonner, mais s'explique par la situation du général de l'armée française vis-à-vis de l'ennemi qu'il avait à combattre.

L'Angleterre dominait les mers, et toute communication à travers l'isthme n'aurait pu profiter qu'à cette puissance qui s'en serait réservé la jouissance exclusive, ou l'aurait annulée; tandis qu'un canal partant d'Alexandrie et aboutissant à Suez aurait pu être protégé contre toute attaque par mer. Cette explication se déduit du rapport dans lequel M. Lepère, ingénieur en chef, rédacteur du projet de ce canal, interprétant sans doute l'opinion du général, reconnaissait que cette communication intérieure ne serait utile qu'à l'Égypte, tandis que le percement de l'isthme pourrait être d'une utilité universelle. Le projet de ce percement, ébauché, et

Digitized by Google

à regret écarté par cet ingénieur, n'était pas celui d'une jonction réelle des deux mers ; le canal tracé de Péluse à Suez, et compris entre deux sas éclusés, n'aurait pas été à l'usage des grands navires, et M. Lepère entrevoyait même quelque difficulté à entretenir le chenal de Suez à la profondeur nécessaire aux frégates et aux corvettes.

Les deux projets rédigés sous les inspirations du futur Empereur, ont servi de types aux nombreux projets conçus depuis un demi-siècle pour relier la Méditerranée et le golfe arabique, ils se partagent donc en deux classes distinctes : Suivant les uns, un canal ouvert entre Alexandrie, le Caire et Suez, remplacerait l'antique voie navigable qui se composait de la branche occidentale du Nil et du canal des Pharaons, de Darius, des rois grecs de l'Egypte, des empereurs romains et des califs ; mais cette voie ne pouvait servir qu'à des bateaux, à des trirèmes tout au plus, et l'on prétend donner au nouveau canal la profondeur exigée par les grands navires.

Mais comment lui conserver cette profondeur dans la traversée du Nil ou de ses branches ? Pour donner une idée des difficultés que présenterait une telle entreprise, à cause des va-

Digitized by Google

riations de niveau de ce fleuve et des attérissements qui en exhaussent le fond, il me suffira de dire quel moyen a été proposé par un ingénieur distingué ; pour éluder ces difficultés qu'il regardait sans doute comme insurmontables.

Monsieur Talabot, ingénieur, a imaginé de construire sur le Nil, au dessus de sa bifurcation, un pont-canal qui n'aurait pas moins d'un kilomètre de longueur et de vingt-cinq mètres de largeur ; le niveau de l'eau y serait à douze mètres au-dessus de celui des hautes eaux du fleuve, et à plus de trente mètres au-dessus des basses eaux des deux mers.

Pour faire monter un vaisseau à une telle hauteur, il ne faudrait pas moins de dix sas de part et d'autre de ce pont colossal, et, pour alimenter ce bief de partage d'une espèce nouvelle, on aurait à élever les eaux du Nil à la hauteur de 12 mètres 1/2 à l'époque des crues, et à 16 mètres 1/2 pendant l'étiage. L'auteur du projet ne portait qu'à 600 ou à 800 chevaux de vapeur la force nécessaire pour opérer cette ascension de l'eau alimentaire du canal; mais on a calculé que cette force ne devait pas être inférieure à celle de 4,800 chevaux, dans la saison des eaux basses et des grandes chaleurs, soit à cause de la plus grande hauteur ascensionnelle, soit parce

Digitized by Google

qu'alors le volume d'eau à fournir au canal devrait être augmenté, être de près de deux millions de mètres cubes, chaque jour, pour compenser les pertes résultant d'évaporation et d'infiltrations plus abondantes.

Ai-je besoin de dire que ce projet, qui semble n'avoir été conçu que pour étonner par sa hardiesse, a donné lieu à bien des critiques que je crois superflu de reproduire.

Les auteurs d'un autre projet, MM. Barrault, d'accord avec M. Talabot sur ce point, que le canal doit avoir son origine dans le port d'Alexandrie, écartent l'idée de lui faire traverser le Nil au sommet du Delta, sur un pont gigantesque, et, quant à son tracé direct au travers du Delta, où il aurait à traverser successivement les diverses branches du Nil, ils disent que « jamais personne ne s'est avisé ni ne s'avisera » de cette conception bâtarde. »

Il ne leur reste donc qu'une ressource: à partir du golfe de Suez, ils adoptent le tracé de l'antique canal jusqu'au lac Temsah, là, continuant à s'avancer vers le Nord, ils tranchent le col del Ferdaun, traversent le lac Bellah, et, s'écartant de la direction de Péluse, ils traversent le grand lac Menzaleh dans toute sa longueur, et en sortent près de Damiette pour traverser la

Digitized by Google

branche orientale du Nil et suivent le bord de la Méditerranée, en traversant encore le lac de Bourlos et la branche occidentale du Nil, celle de Rosette, pour aboutir enfin au port d'Alexandrie.

Ce canal aurait 400 kilomètres de développement, ainsi que le précédent, et diverses rigoles navigables et nécessaires à son alimentation auraient un égal développemeut, et cependant le Caire, la capitale du pays, et la moitié du Delta, seraient encore sans communication, par eau, avec Alexandrie.

Ils pensent avoir, par ce moyen, annulé les difficultés de la traversée de ce fleuve, mais ils les ont atténuées, tout au plus; car le canal s'envaserait bientôt, ainsi que les deux branches du Nil, si chacune de celles-ci ne débouchait pas dans un chenal d'une profondeur invariable, et MM. Barrault ont eux-mêmes déclaré que le creusement et l'entretien d'un tel chenal sont impossibles.

Ce canal, où les eaux seraient tenues au niveau des hautes eaux de la mer Rouge, à deux mètres au-dessus des basses mers, serait nécessairement terminé par deux sas et serait alimenté principalement par les eaux du Nil, sur-élevées au moyen de barrages, ce qui occa-

Digitized by Google

sionnerait des envasements et peut-être des débordements.

Les auteurs des deux projets que je viens d'esquisser, et de ceux de la même catégorie, se fondent sur ce que la ville d'Alexandrie doit conserver le privilége d'être le port principal de l'Égypte, ou plutôt son unique port sur la Méditerranée; suivant eux, ce serait dépouiller cette ville d'un droit acquis par une longue jouissance, que d'ouvrir entre Suez et Tineh (qui a remplacé l'antique Péluse) un canal sur lequel serait créé, disent-ils, un port rival de celui d'Alexandrie; ils ont prétendu d'ailleurs que l'ouverture du chenal de ce canal, dans la Méditerranée, serait très difficile, et sa conservation impossible. Pour trouver quelque chose de sérieux dans la première de ces allégations, il faut confondre deux questions assurément bien distinctes : celle d'un système de navigation dans le Delta du Nil et celle d'une communication nouvelle à établir entre les mers d'Europe et les mers qui baignent les côtes d'Asie, au sud et à l'est.

Mais, que sur le canal de l'isthme il soit établi un simple port de relâche, et que ce port soit sans communication commerciale avec les canaux du Delta, celui d'Alexandrie sera encore, pour l'Égypte, l'unique port d'importation et d'expor-

Digitized by Google

tation. Alexandrie n'aura rien perdu, son importance sera plus grande qu'elle n'a jamais été.

Et quel obstacle s'opposerait donc, comme on l'a prétendu, au creusement, à la viabilité de tout chenal qui déboucherait dans le golfe de Péluse ou sur tout autre point de la Méditerranée, situé à l'est d'Alexandrie ? — C'est, a-t-on dit, la permanence d'un courant qui entraîne les vases charriées par le Nil et les dépose à l'est des embouchures de ce fleuve, de sorte que le fond de la mer aurait si peu de consistance dans ces parages, que l'on essayerait vainement d'y creuser un chenal, par la raison que tout déblai opéré par la drague serait immédiatement comblé, et cependant, ajoutait-on, ce chenal devrait avoir 8 mètres de profondeur au-dessous du niveau de basse mer et être prolongé jusqu'à 8 kilomètres du rivage.

Cette objection serait grave si elle était fondée, mais il a été constaté que le chenal de la Méditerranée serait à creuser dans un fond de sable et de graviers, consolidé depuis plusieurs siècles, dont la hauteur et la pente ne varient plus, et que cette pente étant plus forte qu'on ne l'avait supposé, la longueur du chenal et de ses jetées pourrait se réduire à 6 kilomètres ; il est à croire d'ailleurs qu'une seule jetée suffirait, celle de

Digitized by Google

gauche, destinée à arrêter les galets amenés du nord-ouest, par les lames du fond.

Les détracteurs de tout projet de communication entre les deux mers, qui prétendaient que le cap de Bonne-Espérance est un des jalons de la voie la plus sûre, la plus économique (ils disaient même la plus courte), pour aller de l'Europe dans l'Inde, représentaient la mer Rouge comme impraticable et la rade de Suez comme intenable; mais ils ont été réduits au silence par les navigateurs anglais, leurs compatriotes.

Ces objections contre tout projet de communication directe entre les deux mers étant écartées, voyons si ces projets ne présentent pas de trop grandes difficultés d'exécution et si leur réalisation aurait un résultat complétement satisfaisant. Celui indiqué par M. Lepère et que cet ingénieur regrettait de ne pouvoir proposer, ne pourrait être adopté sans modification, parce qu'il était entaché d'une erreur de nivellement : cette opération délicate avait été faite au milieu d'une population hostile, et interrompue, à plusieurs reprises, par les attaques des Bédouins, et d'après son résultat, M. Lepère, qui ne pouvait plus en vérifier l'exactitude, avait admis que le niveau moyen de la mer Rouge est supérieur à

Digitized by Google

celui de la Méditerranée de 9m 90 au maximum et en moyenne de 8m 50. Le savant Laplace ne croyait pas à une telle différence de niveau entre deux mers aussi rapprochées et son doute a été justifié, en 1847, par un nouveau nivellement fait avec les meilleurs instruments et les soins les plus minutieux. Cette nouvelle opération a prouvé que le niveau de basse mer ne diffère pas sensiblement d'un côté à l'autre de l'isthme, celui de la mer Rouge est même inférieur, dans les grandes marées, au moment de la basse mer, à celui de la Méditerranée ; cependant l'amplitude de la marée étant, en moyenne, de 2m 00 au sud et seulement de 0m 40 au nord de cet isthme, il en résulte que la mer Rouge s'élève au-dessus de la Méditerranée, de 1m 60 au moment de la haute-mer.

Je ne sais si M. Lepère doutait de l'efficacité du déversement des eaux de l'une dans l'autre mer (avec une pente qu'il devait évaluer à 8c par mètre) pour approfondir son canal et le maintenir à sa profondeur ; mais il jugeait sans doute nécessaire de faire des chasses dans l'un et l'autre chenal : et pour cela, il aurait tenu les eaux, dans le canal, au niveau des hautes eaux de la mer Rouge, au moyen de deux sas éclusés établis l'un à Suez, l'autre à Péluse. Les auteurs

Digitized by Google

du projet adopté par le vice-roi et approuvé par une savante commission *internationale*, ne pouvaient pas penser à des chasses dans le canal où la pente de l'eau ne serait que de 1 millimètre 1/4 par mètre, et en haute mer seulement; mais voulant en opérer dans les deux chenals, quelque faibles qu'elles pussent être, ils ont aussi enfermé leur chenal entre deux sas, auxquels ils ont accolé deux bassins ou réservoirs des eaux destinées aux chasses.

Ce projet, présenté par M. Lesseps au vice-roi qui lui a accordé la concession de l'entreprise, n'est donc pas un projet de jonction absolue des deux mers; mais seulement celui d'un canal éclusé qui établirait une communication entre ces deux mers. Une conception plus hardie, la création d'un détroit, l'ouverture d'une voie réellement maritime, n'est-ce donc qu'un rêve irréalisable? Je ne le pense pas. Suivant l'avant-projet rédigé par MM. Linant-Bey et Mougel-Bey conformément aux vues de M. de Lesseps, le canal serait creusé à la profondeur de 6 mètres au-dessous du niveau des basses eaux de la Méditerranée, et ces ingénieurs du vice-roi n'hésitent pas à dire que « si la com-» pagnie concessionnaire, dans le but d'aug-» menter le tirant d'eau du canal, voulait avoir

Digitized by Google

» une profondeur de 6m 50c ou même de 7m » au-dessous du même niveau, il serait facile de » l'obtenir, au moyen de dragues, sans in- » terrompre la navigation. » Serait-il donc moins facile d'opérer ce creusement jusqu'à 8m de profondeur? Assurément, cela n'est pas impossible, et quand l'on considère qu'avec ce tirant d'eau, le canal n'aurait plus besoin d'être éclusé, que ce serait un véritable détroit qui réunirait les deux mers, on a sujet de s'étonner, dirai-je, de la timidité des deux ingénieurs qui n'ont pas proposé cet approfondissement. On ne peut pas dire qu'ils aient méconnu les avantages de cette jonction, car M. Linant-Bey proposait, il y a quelques années déjà, le percement de l'isthme par un canal non éclusé. Il est vrai qu'alors il pouvait croire encore, avec M. Lepère, que la mer Rouge, par suite de l'élévation relative de son niveau, déverserait ses eaux dans la Méditerranée, ce qui aiderait au creusement du canal et empêcherait son envasement.

Maintenant qu'il ne peut plus compter sur l'effet d'une chasse d'eau naturelle, a-t-il jugé nécessaire, comme je l'ai dit, d'en créer une artificielle, pour chaque chenal, en sacrifiant la simplicité de son ancien projet, ou bien a-t-il cédé à des exigences, à mon avis, fâcheuses? Je ne sais.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, il me paraît regrettable que M. de Lesseps et ses deux collaborateurs n'aient pas débarrassé le canal de l'isthme de ses écluses, de ses bassins et de tout leurs accessoires, s'ils n'ont pas eu, pour cela, des motifs plus puissants que celui que je viens d'indiquer.

Des chasses d'eau avec des retenues de moins de deux mètres de hauteur, au maximum, des réservoirs d'une étendue restreinte, dont l'enveloppe pourra bien être rendue *étanche*, à grands frais, mais dont le fond sera très perméable, cela ne promet pas des chasses bien efficaces dans un large chenal dont la longueur sera de plusieurs kilomètres.

Que l'on ait recours à ces chasses d'eau dont l'effet incertain serait sans doute insuffisant, cela ne se concevrait que si l'on n'avait pas un autre moyen de conserver aux deux chenals, comme au canal, la profondeur requise pour la navigation; mais ce moyen existe, c'est le dragage, le dragage opéré à l'aide de machines à vapeur. « Dans les dépenses d'établissement du canal, » disent MM. Linant et Mougel, dans leur avant-projet, « la partie relative aux chasses excéde- » rait certainement le capital correspondant à la » dépense annuelle des dragages. » Oui, l'emploi du dragage suppléerait économiquement aux

Digitized by Google

sas éclusés, aux réservoirs, tandis que ces travaux d'art ne dispenseraient pas d'avoir recours au dragage, pour conserver au canal et aux chenals leur profondeur.

Puisque le percement de l'isthme peut s'opérer au moyen d'un simple déblaiement, de quelques digues à opposer aux affouillements et de jetées destinées à arrêter les alluvions marines, puisque cette opération facile et économique aurait un résultat plus complet que l'ouverture d'un canal éclusé où la navigation serait entravée par la manœuvre des écluses, par les chasses d'eau, et interrompue par les réparations à faire aux portes des sas et des bassins, pourquoi ne pas s'en tenir à ce moyen naturel?

Tout canal ou détroit, doit, au sud, aboutir nécessairement au golfe de Suez; mais, au nord, il n'est pas indispensable qu'il aboutisse au golfe de Péluse, où les uns prétendent que l'on rencontrerait des difficultés insurmontables, où les autres conviennent que rien de favorable à l'entreprise ne se présenterait.

On pourrait donc conserver le tracé de M. de Lesseps, dans la vallée des Lacs-Amers et du lac Temsah, puis s'écartant de la direction de Péluse, coupant le col del Ferdaun, traverser le lac Manzaleh dans toute sa longueur et débou-

Digitized by Google

cher dans la mer à l'est du cap de Damiette. Une jetée appuyée à ce cap, couvrirait un plus grand espace que partout ailleurs et créerait une sorte de rade à l'abri des alluvions marines; et, dans le lac on établirait facilement une station de relâche.

Un projet de détroit s'exécuterait avec plus de facilité et de célérité que celui d'un canal éclusé; on ne pourrait cependant mettre la main à l'œuvre qu'après avoir creusé une rigole qui amènerait les eaux du Nil sur la ligne des terrassiers à employer entre le golfe de Suez et le lac Manzaleh, en même temps que l'on réunirait les bateaux dragueurs et les outils de terrassement. On pourrait cependant, sans attendre que la rigole-aqueduc fût creusée, percer le seuil de Suez et le col del Ferdaun, si l'on pourvoyait au besoin des terrassiers employés sur ces deux points, d'une part, en transportant de l'eau du Nil, par le chemin de fer du Caire à Suez; de l'autre, en creusant quelques puits sur la ligne de l'ancien canal de Trajan, dans la partie où il suivait l'ouadi Boumilah.

On pourrait donc, en même temps que se creuserait la rigole-aqueduc et que l'on ferait extraire et transporter à pied-d'œuvre les matériaux à employer aux jetées et digues, ouvrir

Digitized by Google

aussi, entre le golfe de Suez et le lac Manzaleh, une rigole que l'on élargirait et approfondirait graduellement, draguer dans ce lac et faire une coupure dans la digue naturelle qui le sépare de la Méditerranée. L'eau de la mer Rouge ne tarderait pas à se déverser dans l'autre mer, en haute mer du moins, et quand la rigole aurait assez de profondeur pour recevoir des bateaux dragueurs, on l'approfondirait graduellement par le dragage et on l'élargirait.

En même temps on pourrait ébaucher (à la drague) les deux chenals et les digues ou jetées destinées à empêcher leur comblement par les alluvions marines.

Le rélargissement et l'approfondissement graduel de cette coupure rendrait possible la traversée de l'isthme, d'abord par des bateaux, puis par des navires de plus en plus grands, et l'on continuerait ce travail jusqu'à ce que le canal fût praticable par les plus grands vaisseaux employés jusqu'à présent, sauf à l'approfondir de nouveau, par le même moyen, si l'industrie réussit dans l'essai qu'elle fait de construire des bâtiments de commerce de dimensions colossales.

En suivant cette marche, on ne serait arrêté que par l'impossible, on ne ferait rien qui ne soit utile, rien qu'on soit exposé à faire de

Digitized by Google

nouveau pour le modifier, et il n'en serait pas de même, dans l'exécution d'un canal éclusé : les dimensions données à ces sas, ou du moins la largeur de leurs portes et la hauteur de l'eau au-dessus de leurs radiers, seraient insuffisantes pour les grands bâtiments dont je viens de parler, et dont l'usage peut devenir général ; il faudrait donc, alors, démolir ces sas et les bassins y-accolés, pour les reconstruire sur de plus grandes dimensions; on devrait d'ailleurs opérer cet approfondissement devant lequel on recule maintenant ; mais l'abaissement des radiers, le rélargissement des portes serait-il possible? Qui oserait l'assurer? Ne faudrait-il pas s'en tenir à l'approfondissement, et alors que de temps perdu, que de millions inutilement dépensés!

Ma conclusion est donc, et on a dû le pressentir, que c'est par un détroit creusé entre Suez et Damiette, qu'il convient de mettre en communication la mer Rouge et la Méditerranée. Je crois que cela est possible ; mais ma conviction ne fût-elle pas partagée, ce serait encore ce qu'il faudrait entreprendre, parce que dans le cas où l'on ne réussirait pas, si l'on reconnaissait l'impossibilité de compléter le creusement, on n'aurait rien fait d'inutile et l'on pourrait revenir au canal éclusé, en lui donnant plus de profondeur

Digitized by Google

que ne lui en accorde le projet adopté, en renonçant aux chasses d'eau dans les chenals, chasses d'un effet douteux et certainement insuffisant, auxquelles le dragage, dont elles ne dispenseraient pas, suppléerait avantageusement.

Digitized by Google

Digitized by Google

Discours de Réception

DE

M. AUGUSTE PARENTY.

Séance publique du 27 Août 1856.

MESSIEURS,

En prenant place dans votre savante compagnie, ma première pensée, comme mon premier devoir, est de vous offrir l'expression de ma gratitude pour les bienveillants suffrages dont vous m'avez honoré. Ces suffrages me sont d'autant plus précieux que j'avais moins de titres à la haute distinction qu'ils m'ont accordée. Si, pour les justifier, le désir d'apprendre et l'amour du travail peuvent suppléer au savoir, j'espère ne pas tromper complètement votre attente. Je n'oserais cependant me flatter de remplir le vide que laisse parmi vous la retraite de mon honorable prédécesseur. M. le docteur Dasson-

Digitized by Google

neville était votre collégue depuis vingt-cinq ans; ses qualités personnelles, ses connaissances médicales, ses études sur l'histoire naturelle et la Chimie lui avaient conquis un rang élevé dans votre estime. Vous lui en avez donné plus d'une preuve en l'appelant aux premières charges de votre société. Vous avez vu avec regret son éloignement; toutefois, en quittant Arras, il ne cesse pas de faire partie de l'Académie; il lui reste attaché avec le titre de membre honoraire. Je suis sûr, Messieurs, de partager vos sentiments en émettant le vœu, qu'en cette nouvelle qualité, il vienne encore parfois s'associer à vos travaux.

Quelques essais sur l'organisation administrative et la statistique de notre département, tels sont jusqu'ici mes seuls titres littéraires. Ce genre d'études n'est pas cependant dépourvu de tout intérêt. Le siècle dernier nous a légué une série de publications qui, sous le nom modeste d'Almanachs, contiennent de précieux documents sur l'ancienne province que nous habitons. Les Almanachs d'Artois nous donnent la description géographique de cette province, de ses subdivisions, de ses villes principales, et une notice chronologique des comtes et comtesses qui l'ont possédée en souveraineté. Ils nous rappellent

Digitized by Google

quelles étaient les conditions nécessaires pour faire partie de la noblesse et, dans un tableau fidèle, ils dessinent le caractère et les mœurs des Artésiens.

Depuis plus de soixante ans, de nouvelles institutions sont venues en remplacer d'autres qui avaient pour elles la consécration des siècles. Le souvenir de ces dernières tend à s'effacer ; c'est à peine si l'on sait encore ce qu'étaient les Etats d'Artois, le Conseil provincial, l'élection, la gouvernance, les bailliages, les échevinages, la maréchaussée, la maîtrise des eaux et forêts. Les Almanachs nous retracent leur origine, leur organisation et leurs attributions, en même temps qu'ils nous transmettent les noms des titulaires des fonctions qui s'y rattachaient. Pour prouver l'ancienneté des États d'Artois, l'auteur du premier Almanach (1755) s'exprime ainsi : « Les » Atrébates, comme tous les autres peuples des » Gaules, avaient leurs États dès avant la con- » quête de Jules-César. Les Romains, et après » eux les Rois et les Princes propriétaires de » cette province, y ont toujours conservé la » même forme de gouvernement, qu'ils avaient » trouvée, et les États ont subsisté jusqu'à pré- » sent. »

Depuis le retour de l'Artois à la Couronne, ses

Digitized by Google

États militaires se composaient de trois ordres : l'Etat-Major, l'Artillerie et le Génie. Les Almanachs en font connaître la constitution, de même qu'ils décrivent l'organisation religieuse de la province. Ils indiquent la circonscription de l'Évêché d'Arras et de celui de Thérouanne qui, plus tard, fut transféré à St-Omer. Nous y trouvons la liste des Prélats qui ont occupé le siége d'Arras, un tableau complet des charges et bénéfices ecclésiastiques, des Abbayes et des nombreux établissements religieux qui ont disparu à la révolution de 1789.

Par l'étude de ces publications, l'administrateur, le magistrat, l'économiste peuvent faire une utile comparaison des anciennes institutions avec celles qui nous régissent aujourd'hui. En parcourant la nomenclature des membres des diverses administrations, plus d'une famille peut s'honorer de la part importante que ses ancêtres ont prise à la direction des affaires publiques, à une époque déjà éloignée de la nôtre.

Au point de vue statistique, les Almanachs d'Artois contiennent quelques données sur le commerce et l'industrie ; mais leurs auteurs semblent s'être plus spécialement attachés à constater le mouvement intellectuel de la province. Après avoir fait connaître l'origine de nos principaux

Digitized by Google

établissements d'instruction, ils présentent la nomenclature des livres qui composaient la bibliothèque de la ville d'Arras, la liste des ouvrages publiés annuellement et les noms des auteurs nés et vivants en Artois, avec indication de leurs écrits. Votre Compagnie savante, Messieurs, a sa place marquée dans chacun d'eux. Autorisée d'abord sous le titre de Société littéraire et érigée plus tard en Académie royale des belles lettres, elle embrassait, dès sa création, tous les genres de littérature, mais l'objet principal de ses études était la langue française et l'histoire d'Artois. La liste de ses membres honoraires et de ses membres ordinaires nous fait connaître qu'elle renfermait dans son sein les hommes les plus distingués de la province. Les Etats d'Artois, le Conseil provincial, la noblesse, le Clergé, y étaient représentés par leurs membres les plus éminents. Par le résumé de ses séances publiques, nous apprenons que, suivant ses statuts, elle s'occupait avec le même soin de toutes les branches des connaissances humaines. La poésie, l'histoire, la météorologie, la minéralogie et l'économie politique venaient tour à tour rehausser l'éclat de ces séances littéraires. Sagement progressiste, à une époque où l'agriculture suivait encore pas à pas la routine des temps anciens,

Digitized by Google

l'Académie s'efforçait de lui ouvrir la voie des améliorations. Dès 1762, l'un de ses membres, dans un rapport savamment écrit, signalait la nécessité et la facilité de créer en Artois une société d'Agriculture. Vingt ans plus tard, quand les Etats mettaient à sa disposition une somme annuelle destinée a être décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur un sujet d'histoire, d'économie rurale ou de commerce, la première question qu'elle mettait au concours était celle-ci : « Toutes les terres de l'Artois sont-elles propres » à être ensemencées chaque année, et quelle se» rait la méthode à suivre pour faire produire » des récoltes tous les ans, avec avantage, à » celles que l'on jugerait utile de dessoler? »

Si les familles constatent avec un légitime orgueil le nombre et la valeur de leurs aïeux, nous savons par les Almanachs d'Artois que votre Compagnie, Messieurs, peut être fière aussi de compter parmi ses fondateurs, les illustrations de cette ancienne province. C'est pour elle un titre de gloire de pouvoir dire que depuis plus d'un siècle, elle consacre avec succès ses efforts aux études littéraires, historiques et scientifiques, sans négliger les questions d'économie publique de la plus haute importance. Fidèle aux traditions du passé, elle peut sans crainte mettre

Digitized by Google

en parallèle ses travaux actuels avec ceux de ses devanciers ; ses publications d'aujourd'hui n'ont pas moins d'intérêt pour l'histoire et pour la science, que celles du siècle dernier.

Lorsqu'après la révolution, l'organisation politique et administrative de la France fut assise sur des bases nouvelles, on comprit l'utilité de continuer les Almanachs d'Artois. De 1802 à 1849, dix-huit Annuaires statistiques du Pas-de-Calais furent publiés à des intervalles inégaux. Les plus intéressants de ces Annuaires sont sans contredit ceux de MM. Leducq et Alexandre, qui furent mes prédécesseurs dans l'administration et que l'Académie compta au nombre de ses membres résidants. Après avoir indiqué la constitution générale de la France, la composition des grands corps de l'Etat, ils consacrent une notice spéciale à chaque branche de l'administration départementale et rappellent avec soin le nom de tous les fonctionnaires. Ils ne se bornent point à de simples aperçus statistiques, mais ils présentent une monographie complète de notre beau département. Le sol est divisé, selon les natures de propriétés, par arrondissements et par cantons ; les rivières et les cours d'eau sont décrits avec indication des lieux où ils prennent leur source et des communes qu'ils traversent. Les anciennes

Digitized by Google

provinces qui composent le Pas-de-Calais, les villes et quelquefois même les simples bourgades ont leur histoire particulière. De savantes observations météorologiques sont consignées dans cette publication; les événements imprévus qui de loin en loin viennent jeter l'effroi parmi les populations y sont également enregistrés avec la mention des pertes qu'ils ont occasionnées. Les Annuaires indiquent quelles sont les ressources minéralogiques du pays, en même temps qu'ils procurent au botaniste la liste des plantes et des arbres qui croissent sur notre sol, et au naturaliste la nomenclature des oiseaux, des reptiles, des poissons, des insectes et des testacées.

Des notes fournies par les médecins les plus éclairés font connaître l'état sanitaire du département, les maladies dont il est infecté et les diverses circonstances locales qui sont favorables ou nuisibles à la santé publique. Une statistique des opérations du conseil de révision contient le tableau des cas de réforme des conscrits. La population est divisée d'après les âges et les sexes, par arrondissements et par cantons, et le tableau des naissances, des mariages et des décès constate le mouvement qu'elle subit incessamment.

Le mode d'exploitation des terres est indiqué pour chaque canton, et les auteurs des Annuaires

Digitized by Google

donnent la situation de l'agriculture et de l'industrie de même qu'ils signalent l'importance de leurs produits.

Il est bien regrettable, Messieurs, que cette publication n'ait pas eu lieu régulièrement chaque année. Interrompue fréquemment, elle avait depuis deux ans cessé de nouveau de paraître, lorsqu'en 1851 je fus chargé de la continuer. Je n'avais d'abord qu'un but, celui de faire connaître l'organisation des divers services publics ; mais de bienveillants suffrages m'engagèrent à donner plus de développements à mon travail; plusieurs de mes amis, que je suis heureux de voir figurer parmi vous, me prêtèrent un concours aussi utile qu'empressé, et peu à peu l'Annuaire prit une extension que je n'avais pas songé d'abord à lui donner, quoiqu'il soit encore fort incomplet. Aidé de vos conseils, Messieurs, je m'efforcerai d'en accroître l'intérêt en résumant sous les deux titres principaux : *Administration* et *Statistique*, des indications utiles à consulter pour le présent, et qui, peut-être, ne seront pas entièrement perdues pour l'histoire de notre département.

On peut dire avec vérité, Messieurs, qu'en France l'administration nous entoure comme l'air que nous respirons. La naissance, le mariage, les décès, le service militaire sont autant

Digitized by Google

de circonstances qui mettent le citoyen le plus obscur en contact avec elle. Protectrice des intérêts religieux, moraux et matériels, elle distribue l'enseignement à tous les degrès depuis la salle d'asile de l'enfance jusqu'aux facultés des sciences et des lettres. Elle offre un refuge à la misère pour tous les âges de la vie. Par ses soins ou sous sa puissante impulsion, s'organisent des institutions charitables et des associations de prévoyance. Chargée de veiller sur la santé publique, elle prend des mesures pour assainir les habitations et elle s'efforce de prévenir ou de combattre les maladies qui trop souvent affligent les populations. L'agriculture lui doit des encouragemens de diverses natures qu'elle distribue, tantôt dans des concours locaux au milieu des populations rurales, tantôt dans des fêtes régionales et quelquefois au centre de l'Empire, sous les yeux même du chef de l'État, dans des réunions plus solennelles où elle convie les nations étrangères. L'industrie et le commerce qui, avec l'agriculture, constituent les éléments de la richesse publique, trouvent aussi en elle une protection et des encouragements qui assurent leurs progrès. Par une sage réglementation, elle détermine les rapports qui doivent exister entre les patrons et les

Digitized by Google

ouvriers et elle prémunit la santé des enfants employés dans les usines contre l'abus d'un travail disproportionné avec leurs forces. Sous sa direction, s'effectuent les grands travaux qui, depuis un demi siècle, ont changé la face de notre pays. Les ports maritimes, les canaux, les rivières, les chemins de fer, en un mot, toutes les voies de communication auxquelles est si intimement liée notre prospérité matérielle, sont l'objet de sa constante sollicitude. Il est donc éminemment utile de populariser la connaissance du mécanisme administratif, en indiquant, non-seulement les attributions et les noms des personnes investies de fonctions publiques, mais encore les formalités à remplir pour traiter les affaires qui intéressent un grand nombre de citoyens. Mais à côté des règles fondamentales qu'il importe de mettre à la portée du plus grand nombre, il est des questions d'un ordre supérieur qui méritent de fixer au même degré l'attention de l'administrateur et de l'économiste. Telles sont celle de l'assistance des enfants trouvés ou abandonnés dont vous mettiez la solution au concours dès 1844, et celle de l'assistance médicale dans les campagnes, qui naguère donnait lieu parmi vous à d'intéressants débats. C'est répondre à un besoin sérieux que de tracer,

Digitized by Google

dans un résumé succinct, les formalités administratives, de passer en revue quelques questions qui offrent un intérêt général et de répandre la connaissance des décisions contentieuses sur des points de droit d'une application fréquente.

La statistique n'a pas pour objet de fournir à un petit nombre de savans, au moyen d'une série de tableaux plus ou moins exacts, les élémens de stériles discussions. Par l'inventaire scrupuleux et la classification méthodique des faits qui s'accomplissent, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel, elle tend à rendre l'homme meilleur et à augmenter son bien-être. En effet, que de faits s'accomplissent sous nos yeux et dont un observateur judicieux peut tirer les plus utiles inductions !

Le monde est sujet à des fluctuations continuelles ; à tout instant, la mort y fait des victimes et de nouveaux venus apparaissent pour remplacer ceux qu'elle a moissonnés. Est-il un sujet d'études plus intéressant que la constatation du mouvement de la population ? Elle nous apprend si la durée de la vie s'accroît ou diminue, si la population suit une marche progressive ou décroissante et, par d'ingénieux rapprochements, elle nous fait remonter aux causes de son augmentation ou de sa diminution. A des intervalles

Digitized by Google

plus ou moins rapprochés, des maladies de diverses natures viennent attaquer certaines contrées et y augmenter les chances de mortalité. Constater le caractère de ces maladies, les phénomènes atmosphériques qui les ont précédées ou accompagnées, leur degré d'intensité, les moyens curatifs employés et leurs résultats, ce n'est pas satisfaire une vaine curiosité, mais c'est éclairer la science et lui donner désormais des armes pour combattre les fléaux qui, parfois, déciment les populations. S'il est important d'observer les maladies physiques, il n'est pas moins utile pour la science d'enregistrer les maladies mentales, d'en rechercher les causes et d'indiquer les moyens de guérison.

L'enseignement élémentaire prend chaque jour de nouveaux développements. Il n'est pas sans intérêt d'observer sa marche et d'apprécier son influence sur les mœurs publiques, en comparant ses progrès avec l'accroissement ou la diminution de la criminalité.

Par l'examen comparatif des lois pénales, des institutions judiciaires et des systèmes de répression, la statistique constate les meilleurs moyens de contenir les mauvais penchants, de punir et d'amender les coupables et de donner ainsi à la société de nouveaux gages de sécurité. Elle re-

Digitized by Google

cherche quelles sont les lois qui contribuent le plus puissamment à calmer les passions et à moraliser les cœurs. Elle nous fait connaître dans quelles limites il est possible de prévenir la misère par des institutions de prévoyance ou de la soulager soit par la charité privée soit par l'assistance publique.

Depuis cinquante ans, l'agriculture a réalisé parmi nous d'incontestables progrès. Par la multiplication des engrais, par un meilleur assolement dû surtout à l'introduction des cultures industrielles, elle est parvenue à mettre la plupart des terres en état de produire une récolte chaque année. D'importants travaux de dessèchement étendent chaque jour ses conquêtes. Enfin, le perfectionnement des instruments aratoires lui procure les moyens de diminuer ses frais de main-d'œuvre, en même temps qu'elle accroît l'importance de ses produits. La statistique nous enseigne la marche qu'elle a suivie pour réaliser ces améliorations, et, à côté des progrès accomplis, elle en signale de nouveaux à effectuer. Elle nous dit quel est le régime qui convient le mieux à l'agriculture de chaque contrée, comment sont remplacés les produits insuffisants et sur quels points peuvent s'écouler ceux qu'avilirait une trop grande abondance.

Digitized by Google

L'industrie, de son côté, plus encore que l'agriculture, est dans une voie incessamment progressive; elle multiplie ses usines et augmente le nombre de ses ouvriers, malgré l'extension qu'elle donne de jour en jour à l'application de la vapeur. Ici elle demande à la terre de lui rendre de riches dépôts que la Providence lui a confiés; plus loin, par de merveilleux efforts du génie, elle transforme la matière brute en magnifiques produits manufacturés. La statistique constate également les résultats qu'elle a obtenus et lui prépare de nouveaux succès par la comparaison de ses produits dans les diverses contrées.

Enfin, le perfectionnement des voies de communication est devenu l'un des besoins les plus impérieux de notre époque ; il est aussi l'une des questions les plus dignes des recherches et des études de la statistique. Leur organisation administrative et financière, les conditions techniques de leur premier établissement et de leur entretien, les résultats de leur exploitation, l'influence qu'elles exercent sur l'agriculture, l'industrie et le commerce, tels sont les divers points de vue sous lesquels elles peuvent être utilement envisagées.

Je craindrais, Messieurs, d'abuser de votre

Digitized by Google

indulgence en insistant davantage sur la statistique. Ce n'est pas à vous, d'ailleurs, qu'il faut montrer l'utilité de cette science; il suffit de lire vos mémoires pour être convaincu que depuis longtemps vous l'avez suffisamment appréciée. Aussi, en venant aujourd'hui vous entretenir d'administration et de statistique, mon but est bien moins d'en faire ressortir l'importance que de vous faire connaître dans quelles limites je compte pouvoir concourir à vos travaux. Quand donc, Messieurs, plusieurs de vos honorables collègues vous auront fait d'intéressantes communications sur l'histoire locale, l'archéologie, la littérature, les sciences morales et physiques, quand d'autres auront charmé vos séances par les doux accents d'une poésie aussi pure que spirituelle, s'il vous reste quelques instants de loisir, je pourrai, avec votre autorisation, vous soumettre, à mon tour, des documens administratifs et statistiques, qui, je l'espère, ne seront pas dénués de tout intérêt. Ces matières prêtent peu à l'élégance du langage; mais je m'efforcerai de vous les présenter sous une forme aussi simple que précise et de manière à ne pas fatiguer votre attention. Heureux si je puis ainsi justifier à vos yeux les suffrages que vous m'avez accordés, et me rendre à moi-

Digitized by Google

même le témoignage que je n'avais pas trop présumé de mes forces, en acceptant l'honneur de siéger parmi vous!

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉPONSE

Par M. le Chancelier Wartelle-Deretz,

AU DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. Aug. PARENTY.

MONSIEUR,

Je suis heureux d'avoir exceptionnellement la mission de répondre au discours que vous venez de prononcer. S'il était besoin de justifier le choix de l'Académie, les vues que vous venez de développer avec tant de sagesse et de précision suffiraient pour prouver qu'elle ne s'est pas trompée; mais déjà vous vous étiez fait connaître par des travaux sérieux et des publications intéressantes qui annonçaient et la tournure de votre esprit et la portée de votre intelligence; le volume que vous publiez chaque année est une œuvre à la fois utile et instructive, remarquable par la facilité des recherches, par la méthode et

Digitized by Google

l'ordre qui y règnent, et aussi, par le mérite beaucoup plus rare d'intéresser toutes les classes de lecteurs, qualités qu'on ne saurait trop recommander pour ces sortes d'ouvrages.

Personne ne se trouvait mieux placé que vous, qui avez fait de la statistique l'objet de vos études spéciales, pour faire ressortir les avantages de cette science destinée à exercer une influence si heureuse pour le bonheur de l'humanité. On ne peut rien conclure contre l'avenir qui lui est réservé de son infériorité actuelle : cette infériorité n'est qu'un nouvel exemple d'une bizarre anomalie que présente l'histoire de l'esprit humain. Il semble que l'homme ait pris à tâche de s'attaquer d'abord aux choses qui sont le plus loin de sa portée. Il y a plusieurs milliers d'années qu'il a commencé à observer les astres ; ce n'est que depuis hier, pour ainsi dire, qu'il a songé à étudier ce qui est plus près de lui, et sous sa main.

L'expérience et le raisonnement sont la base du progrès des sociétés.

Si quelques sciences semblent exclusivement basées sur l'emploi du raisonnement, comme la philosophie, les mathématiques, le droit, l'expérience et l'observation n'y sont cependant pas étrangères ; et, s'il était possible de concevoir une

Digitized by Google

science toute de raisonnement et qui semble ne toucher en rien à l'expérience, on pourrait affirmer que cette indépendance n'est qu'apparente, puisque cette science serait une émanation de l'intelligence humaine qui ne peut se développer que sous cette double influence.

La statistique, ayant pour but le bonheur de l'homme et le bonheur des peuples, l'amélioration physique et morale de l'humanité, est une science essentiellement gouvernementale; elle doit varier avec l'esprit des nations et avec les diverses époques; c'est à la politique qu'il appartient de tracer le cadre que doit remplir la statistique, et il convient que celle-ci suive cette direction avec toute la déférence qui doit lier le corps à l'esprit.

Une condition essentielle est que la statistique sache grouper ses résultats dans l'ordre de leur importance, et mettre soigneusement en relief ceux qui se distinguent par leur utilité. L'une des grandes difficultés de cette science est la multiplicité des matières qu'elle embrasse. Il faut écarter tout ce qui n'a qu'un intérêt de curiosité et se garder d'envahir le domaine des autres sciences. Enregistrons les produits des basses-cours, mais ne faisons pas à cette occasion de l'histoire naturelle; publions le résultat

Digitized by Google

de nos récoltes, mais ne professons pas la botanique. Il est de principe encore qu'en statistique un fait vraiment important doit être nécessairement vulgaire.

A qui doit incomber la tâche de rédiger une statistique nationale? Evidemment aux agens du pouvoir, qui seuls peuvent grouper tous les les faits généraux, contrôler les renseignements qui lui parviennent et les livrer à la publicité avec une autorité que des particuliers et même des associations isolées ne peuvent lui donner. Un grand nombre de personnes s'en occupent par délassement; elles ne peuvent recueillir que des documents empruntés çà et là à diverses sources d'observation, et se livrer à des publications sans harmonie et sans but défini.

A l'état d'isolement et sous la forme volumineuse où ils paraissent aujourd'hui, les renseignemens statistiques ne contribuent que médiocrement à l'éducation publique. Dans un pareil état de choses, il n'y a que les hommes voués à l'étude des questions spéciales qui puissent se former une idée juste de l'utilité que l'on pourrait faire sortir de ce genre de recherches, et de la puissance des moyens de gouvernement qui s'y trouvent en germe.

La statistique ne peut trouver des données cer-

Digitized by Google

taines et produire des résultats utiles que lorsque des observations prolongées lui auront donné une autorité irrécusable. La difficulté de se procurer des renseignemens exacts, de les réunir, de les coordonner, d'enregistrer jour par jour les faits réguliers et aussi les perturbations aux lois ordinaires naturelles, tout cela demande un esprit droit, impartial, attentif, exempt de toutes préventions et de préjugés, supérieur aux entraînemens de l'imagination. L'impulsion est donnée aujourd'hui au monde savant, des matériaux, fruit de longues et sérieuses méditations, s'accumulent chaque jour dans le silence du cabinet, et nos successeurs auront des élémens précieux de comparaison qui nous ont manqué. Chacun peut apporter sa pierre à l'édifice, car le champ est vaste ; il s'agit d'une science qui comprend toutes les questions d'économie sociale, politique, financière, administrative, agricole, commerciale. En même temps qu'elle enregistre les faits, elle analyse les causes, elle embrasse l'ordre physique tout entier et aussi tout l'ordre moral ; ses enseignements n'ont rien d'hypothétique ni d'abstrait, mais reposent sur des observations matérielles et certaines ; son but est en général de signaler ce qui est avantageux ou nuisible à l'homme : aussi cette étude est-elle dans son ensemble d'un intérêt universel.

Digitized by Google

L'harmonie, dans les théories politiques, se rétablira par la force même des choses, lorsque l'observation du corps social aura été tellement perfectionné qu'il ne sera plus permis à des hommes instruits d'ignorer aucun fait important, ni à des hommes raisonnables de porter deux jugements différents sur le même fait. Telle est la haute mission réservée à la statistique, lorsque cette science sera définitivement constituée et qu'elle occupera, comme moyen d'éducation et de gouvernement, la place qui lui est due.

Vous êtes, Monsieur, dans une position singulièrement favorable pour concourir à ce grand travail national. Votre amour de l'étude, la manière dont vous avez rempli, depuis plusieurs années, la tâche difficile que vous vous étiez imposée, l'importance du département, l'accueil bienveillant et intéressé de tous les hommes vraiment dévoués au gouvernement qui nous régit, tout nous garantit que vous remplirez l'engagement que vous venez de contracter, et que l'Académie n'aura qu'à s'applaudir de vous compter parmi ses membres.

Digitized by Google

DISCOURS DE RÉCEPTION

PRONONCÉ

Dans la Séance publique du 27 Août 1850.

PAR

M. A. LAROCHE,

Ancien Magistrat, Propriétaire à Duisans,

Membre résidant.

MESSIEURS,

L'un des hommes les plus spirituels et les plus érudits de nos provinces, connu de plusieurs de vous par des relations agréables, de tous par ses œuvres, et notamment par son *Puy d'Arras* et par ses *Trouvères Artésiens*, rendait compte naguère, dans les *Archives du Nord*, de l'un des derniers volumes de vos Mémoires.

M. Arthur Dinaux se plaisait à constater que l'Académie était *l'une des plus anciennes sociétés*

Digitized by Google

littéraires du Nord de la France, et à reconnaître que *ce corps savant n'avait point dégénéré*... Il applaudissait, en outre, aux habitudes académiques de votre Société, « dans laquelle les ré-» cipiendaires font un discours de réception... et » où les membres décédés ont, en souvenir de » leurs travaux, une biographie. »

En venant aujourd'hui, Messieurs, nous acquitter de notre premier devoir, nous commencerons par nous féliciter de cette bonne fortune qui nous affranchit de l'obligation plus pénible de provoquer, de partager vos larmes.

Mon collègue [1], bien qu'en regrettant avec nous un éloignement sans esprit de retour, n'a pas eu la douleur de constater le décès du docteur Dassonneville.

Plus heureux encore à l'égard de mon prédécesseur [2], je le vois avec bonheur rester parmi nous et continuer de faire partie de la Compagnie avec le titre de membre honoraire.

C'est là, Messieurs, pour vous, une précieuse consolation ; elle ne l'est pas moins pour moi

[1] M. Parenty venait de prononcer son discours de réception à la même séance.

[2] M. Dudouit, ancien président du tribunal de commerce, ancien maire d'Arras, etc.

Digitized by Google

qui me sens impuissant à compenser une telle perte !

Quelle comparaison, en effet, pourrait-on établir entre quelques années de magistrature, et l'exercice prolongé de la difficile présidence de ce tribunal consulaire chargé de juger ses pairs ?

Entre l'administration d'une simple commune rurale et celle de l'ancienne capitale de l'Artois, restée forcément et à bon droit, en dépit des rivalités, chef-lieu du département ?

Entre quelques services rendus dans l'inspection d'orphelins dispersés dans les campagnes, ou à titre de secrétaire des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et cette haute surveillance des hospices et des prisons, cette prévoyante création d'une maison de refuge, ces puissants encouragements donnés aux bonnes œuvres et spécialement aux salles d'asile par la centralisation, au foyer domestique, des dons sollicités par les grâces unies à la charité ?

Entre ce long repos anticipé au sein de la famille enfin, et tant d'années consacrées à l'utilité publique, couronnées par l'estime et l'affection de tous les citoyens ?

En m'appelant, Messieurs, malgré tous ces désavantages, du fond de mon humble retraite, à

Digitized by Google

l'insigne honneur de partager vos travaux, d'apprendre de vous l'art de tirer meilleur parti des miens, vous semblez, par l'unanimité de vos suffrages, m'interdire jusqu'à la liberté de m'en reconnaître indigne, sous peine d'accuser, en quelque sorte, la rectitude de votre jugement.

Cette faveur inespérée me touche bien plus profondément encore, Messieurs, si, et l'on m'a autorisé à le penser, je dois la regarder, non-seulement comme une preuve de bienveillance personnelle, mais aussi comme un hommage indirect à la mémoire de deux membres de ma famille maternelle et de l'ancienne Académie, MM. de Duisans [1] et de Fosseux.

De là, Messieurs, un nouveau devoir pour moi; le désir exprimé antérieurement par quelques-uns d'entre vous de me voir rédiger une notice sur la carrière littéraire de mon aïeul, l'ancien secrétaire perpétuel, devient aujourd'hui un ordre; j'obéis.

M. F. Dubois de Fosseux, issu d'une famille dans laquelle on comptait un député des États à la Cour, un président à mortier au Parlement

[1] L'on trouve, dans le *Calendrier d'Artois* de 1789, un extrait de l'éloge de M. de Duisans, prononcé par M. d'Hauteville, à la séance publique de 1788.

Digitized by Google

de Tournai et plusieurs conseillers au conseil d'Artois, naquit à Arras, le 14 décembre 1742. En 1751, il perdait son père, mais l'orphelin avait pour mère une de ces femmes fortes qui se trouvent toujours à la hauteur de leurs devoirs. Petite nièce de Boileau, elle n'eut garde de négliger l'instruction de son fils. Tout en partageant la surveillance de son éducation avec ses propres parents, et nommément avec Gilbert Des Voisins, elle le fit entrer au célèbre collège de Clermont, dirigé par cette sainte Société, la digne et constante rivale de l'Université, dans l'art d'instruire la jeunesse. Ce cours d'études se termina d'une manière brillante par le premier prix de rhétorique, remporté avant l'âge de quinze ans, au concours de 1757.

L'on croyait alors que l'exercice de diverses charges à la Cour, même sous Louis XV, devait compléter l'éducation d'un jeune homme. M. de Fosseux passa donc quelques années dans les fonctions d'*Écuyer du Roi*; ce n'était pas là une honorable sinécure; il fallait même une constitution robuste pour résister à des courses journalières, de douze à quinze lieues, à franc-étrier, en changeant jusqu'à six fois de monture, pour accompagner S. M. aux grandes chasses royales et aux nombreuses stations dans ses maisons de plaisance.

Digitized by Google

Aussi, après une grave maladie due à un excès de fatigue, le jeune écuyer rentra-t-il dans sa ville natale.

Il y retrouvait les plaisirs de Paris, et même la *Comédie de Société*, dans laquelle il excellait, s'il faut en juger d'après les vers que lui adressait un académicien, M. le comte de Couturelle :

Formé par Melpomène ainsi que par Thalie,
Il règne dans ton jeu, dont notre âme est ravie,
Tant de noblesse et de simplicité,
Un si grand air de vérité,
Que, sous ton heureuse figure,
L'art, à nos yeux, semble être la nature.

Ces plaisirs délicats n'étaient pas les seuls : les dîners, les soupers chers à nos pères, les bals, les concerts de tout temps prisés à Arras, se succédaient dans la capitale de la province. Les chefs militaires de la garnison répondaient aux politesses de la société par des invitations à des *punchs*, à des *cafés*.

Les fêtes se multipliaient surtout pendant la tenue périodique des États, et, plus d'une fois, retraçant ces splendeurs du passé, les récits du vieillard nous représentèrent nos rues sillonnées, éclairées toute la nuit par la foule des équipages précédés de leurs coureurs armés de falots éblouissants.

Digitized by Google

Mais ces divertissements bruyants ne procurent qu'une distraction éphémère et bientôt à la fatigue du corps succède la lassitude, le vide de l'esprit.

M. de Fosseux l'éprouva, et c'est à l'un des membres de l'ancienne Académie qu'il faisait remonter le mérite de sa conversion à l'étude; non pas qu'il fût resté jusque-là dans une complète inertie : dès lors, une comédie, *les Fausses Apparences*, une tragédie même, *Lausus*, témoignaient de ses goûts littéraires.

Mais ses études manquaient de suite, de méthode.

M. de Grandval, littérateur distingué, voulut bien donner une direction à cette ardeur juvénile ; il obtint de plus, pour lui, la faveur d'assister aux séances de l'Académie et lui procura ainsi des guides et des modèles.

Enfin l'élève parut digne d'être admis parmi ses maîtres ; il fut nommé *membre ordinaire*, et, se montrant reconnaissant, il proclama, dans son discours de réception, *l'utilité de la littérature contre l'ennui, dans la solitude comme dans la société.*

J'ai été frappé, Messieurs, de la facilité avec laquelle j'aurais pu m'approprier les pensées et jusqu'aux expressions du début de son discours,

Digitized by Google

lorsqu'il exprime sa défiance de lui-même et ses craintes « en voyant à la tête de l'Académie, » un homme non moins éclairé que profond, » qu'un esprit juste, un discernement fin, un ju- » gement sûr ne laissent jamais balancer sur le » choix de ce qui mérite d'être applaudi ou cri- » tiqué; » et aussi lorsqu'il se rassure « parce » qu'il sera jugé par des compatriotes, qui, dé- » pouillés de tout ce que le mérite n'a que trop » souvent de sévérité et de hauteur, n'en ap- » portent ici que l'aménité et les charmes. » Je m'abstiens de toute analyse de la thèse elle-même, persuadé qu'elle ne trouverait aucun contradicteur dans cette enceinte, sans partager d'ailleurs les modestes appréhensions de l'auteur de faire sentir à ses auditeurs précisément ce qu'il veut montrer à éviter.

Dans la séance publique de 1764, M. de Fosseux prononçait un discours [2] *sur le bonheur*, dans lequel il se proposait d'établir que le bon-

[1] En 1763, l'abbé de Lys, météréologue distingué; en 1856, le savant colonel du génie, Répécaud.

[2] Ce discours fait partie de la foule d'ouvrages manuscrits et imprimés, enlevés à l'Académie et à la Bibliothèque d'Arras, pour en doter gratuitement, sous prétexte d'*Ecole centrale*, la Bibliothèque de Boulogne, tenue d'ailleurs avec tant de distinction par M. Gérard.

Digitized by Google

heur ne se trouve que dans l'alliance de *la probité*, de la vertu, avec *la médiocrité*, non-seulement de fortune, de condition, de caractère, de sensibilité, mais même d'esprit et de connaissances... Je crains fort que cette proposition ne paraisse malséante à tant de sayants qui m'entendent. Quoiqu'il en soit, l'auteur passe en revue tour à tour les rangs les plus élevés et les plus infimes de la société, et il les exclut successivement de la jouissance du bonheur qu'il réserve uniquement pour les conditions médiocres, *moyennes*.

Une chose remarquable, Messieurs, c'est qu'en 1764, contrairement aux opinions alors admises, il plaçait dans cette dernière catégorie les deux classes de citoyens qui, récemment, ont eu le plus d'influence sur la solution des questions sociales en France, les *laboureurs* et les *soldats*.

C'est ainsi qu'il s'exprimait : « Le laboureur » fait fleurir sa patrie, le soldat travaille à » sa conservation. L'un s'occupe à enrichir » l'État, l'autre à le défendre. Celui-ci produit » l'abondance, celui-là la tranquillité. Le pre» mier, à la sueur de son front, nous donne les » richesses, le second, au prix de son sang, » nous en fait jouir. L'un et l'autre, enfin, con» courent au bonheur public par des voies dif-

Digitized by Google

» férentes, et, en rendant leurs concitoyens heu-
» reux, ils le sont eux-mêmes...»

Les *Réflexions sur le malheur* suivirent de près ce discours et en sont le complément. L'auteur cherche à prouver que le malheur même est un bienfait pour l'homme. Le bonheur n'acquiert de prix que par le mélange des peines, comme la vertu ne s'élève qu'à force de combats. C'est trop souvent le malheur lui-même qui raffermit dans la vertu ou qui y ramène. C'est le creuset où l'âme s'épure.

Lorsqu'on a cherché le bonheur en suivant de mauvais penchants, ou qu'on est en butte aux coups du sort, les charmes de la vertu paraissent dans tout leur jour. Désespéré, accablé de maux on aperçoit cette dernière ressource, on veut l'essayer, et bientôt les fleurs naissent autour de vous, et couvrent les épines dont la vie semblait remplie.

Dans le discours suivant, M. de Fosseux développa les avantages de *la lecture*, et, entraîné par cet attrait pour le paradoxe qui n'est que trop ordinaire chez les hommes d'esprit, il se complait à faire, entre l'*histoire* et les *romans*, un parallèle tout en faveur de ceux-ci.

L'on pourrait croire, Messieurs, que ce sujet vient d'être traité récemment dans le but d'excu-

Digitized by Google

ser certains lecteurs de notre temps qui s'arrêtent toujours *au rez-de-chaussée* de leur journal, selon l'expression pittoresque d'un rédacteur de feuilletons.

L'histoire, suivant l'auteur, n'a presque jamais ce qu'on y cherche le plus, le mérite *de la vérité*. Chaque historien s'ingénie à assouplir les faits pour les plier à son système, il les transforme et les défigure, quand il ne les compose pas dans son cabinet, comme les harangues qu'il prête à ses héros.

De plus, l'histoire est funeste à l'*humanité*, en exaltant les conquérants, en leur suscitant des imitateurs, toujours prêts à se frayer une route sanglante à travers les ruines et les désastres des peuples. Enfin, elle n'est pas moins contraire à *la morale*, en nous montrant, à chaque page de ses annales, la vertu méconnue, le crime triomphant.

Dans les romans, au contraire, le vice est toujours représenté avec les couleurs les plus odieuses; lors même qu'il triomphe et qu'il paraît arriver à son but, on découvre les remords qui le dévorent, et l'on préfère le sort de la vertu persécutée à celui du crime heureux.

En vain, reproche-t-on aux romans de donner de l'action aux passions, puisque ce n'est que pour les diriger vers une fin honnête.

Digitized by Google

En résumé, les bons sont rares, mais d'un prix inestimable.

« O lecture ! s'écrie l'auteur en terminant, ô » lecture! aliment de notre âme, flambeau de » notre vie, tu nous tiens lieu de la plus ai- » mable compagnie ; tu rends supportables la » solitude la plus affreuse et la plus triste cap- » tivité ; tu charmes enfin tous les dégoûts et » toutes les peines de la vie. »

Cet élan d'enthousiasme en faveur de la lecture n'était pas un vain et stérile artifice oratoire pour donner du mouvement au discours. M. de Fosseux a laissé un recueil manuscrit en 36 vol. in-4°, de 700 pages chacun, contenant 34,727 numéros d'extraits ou analyses de ses lectures.

C'était préparer des matériaux pour l'avenir ; pour l'avenir, dis-je, car dans l'ordre chronologique de ses travaux, il existe ici une longue lacune, et cela s'explique naturellement : M. de Fosseux, pour emprunter le style de l'époque, avait dû négliger pour quelque temps le culte de Minerve pour celui de l'amour et de l'hymen. Le 6 novembre 1769, l'on vit Messieurs de l'Académie se grouper autour de deux de leurs collègues, MM. d'Hendecourt et de Fosseux,

Digitized by Google

s'unissant, au même autel, aux deux sœurs, Mlles De Boulongne [1].

Ce changement d'état contribua sans doute à donner plus de gravité, plus de maturité à l'homme de lettres. Il ne tarda pas à désavouer ses licences d'imagination en l'honneur des romans, ses attaques téméraires contre la noble muse de l'histoire.

Pour qu'il ne restât aucun doute sur son retour aux saines doctrines, il composa successivement les éloges historiques du chancelier de L'Hôpital, de l'abbé Suger, de J.-B. Rousseau, de Louis XII, proposés comme sujets de prix par l'Académie française ; et de plus, celui du Dauphin, père de Louis XVI, dans lequel on retrouve des souvenirs touchants de l'ancien écuyer de Louis XV, et qui mérita une mention honorable [2].

[1] Leur mère appartenait à cette famille des Lallart de Berlette, de Lebucquière, etc., dont le dernier représentant vient d'abandonner nos murs, emportant, avec les regrets de tous les hommes de bien, ceux de cette portion malheureuse de la société, que, fidèle à une bienfaisance héréditaire, il s'appliqua si noblement et si constamment à relever et à moraliser.

[2] Voir, à la fin, sous le titre d'*addition*, un fragment de ce discours.

Digitized by Google

Les bornes de cette séance ne me permettent point d'entrer dans l'examen particulier de chacune de ces compositions profondément méditées, consciencieusement élaborées.

Je pourrai du moins citer comme témoignages contemporains les nombreuses pièces de vers inspirées par ces discours à plusieurs membres de l'Académie, à MM. Harduin, de Grandval, de Couturelle, etc. Je me bornerai à deux.

La première, du comte de Couturelle, est accompagnée d'une petite note autographe du poëte qui vous portera peut-être à m'excuser de ne vous point faire connaître *textuellement* le discours sur L'Hôpital :

A M. de Fosseux, sur la complaisance qu'il eut de venir me lire RAPIDEMENT cet éloge pendant TROIS HEURES.

Et la force, et la grâce, et la vérité pure,
Dans ton ample discours, tu sus tout réunir ;
Je craignais de t'en voir commencer la lecture,
Puis, j'ai craint cent fois plus de te la voir finir.

Poussant plus loin l'hyperbole, M. Legay, après avoir entendu la lecture de l'éloge de J.-B. Rousseau, improvisait ce quatrain :

Ce sublime Rousseau, victime de l'envie,
Aurait oublié ses malheurs,
S'il eût prévu, pendant sa vie,
Que Fosseux, sur sa tombe, eût répandu des fleurs.

Digitized by Google

Vous ne vous méprendrez point, Messieurs, sur le motif qui me porte à vous mettre sous les yeux ces bagatelles plus ou moins poétiques. Il ne s'agit pas pour moi de composer de ces hommages une couronne pour en décorer le front de mon aïeul. Si je les recueille, c'est parce qu'il me semble que ce sont ces détails qui peignent l'esprit et le goût d'une époque : rien, d'ailleurs, ne prouve mieux les sentiments de fraternité qui unissaient entr'eux les académiciens. Ne nous sentons-nous pas involontairement reportés vers ces temps, si loin de nous, où les écrivains des XVI^e^ et XVII^e^ siècles ne soumettaient leurs ouvrages à la redoutable épreuve de la publicité, qu'après les avoir placés sous la sauvegarde des éloges, en prose et en vers, en grec et en latin, de tous leurs amis ?

A l'époque où l'on aurait pu croire M. de Fosseux absorbé dans la composition de ces œuvres historiques, il se chargeait seul, sans secours étranger, de l'instruction de ses enfants, et outre les sciences accessoires, il enseignait à ses trois filles comme à ses trois fils, non-seulement leur langue maternelle, mais aussi celle de Cicéron, de Virgile et d'Horace.

C'était s'écarter des usages reçus : M. de Fosseux sentit le besoin de justifier sa méthode, et

Digitized by Google

il prononça, à la séance publique de 1782, un discours *sur l'utilité de la langue latine pour les femmes.*

L'orateur établit d'abord brièvement cette utilité : 1° Pour la demoiselle entrée en religion et puisant directement dans la méditation des textes sacrés, le dédain des choses de la terre et l'avant-goût des félicités du ciel ; 2° pour la demoiselle restée en célibat dans le monde et pouvant se dédommager dans le commerce *des anciens* de son peu de sympathie pour *les modernes.*

Mais il insiste plus énergiquement sur l'utilité de cette même langue, pour la femme engagée dans le mariage.

« A quoi donc lui servira la langue latine, » dira-t-on ? A se charger de l'éducation de ses » enfants. »

L'auteur présente alors le tableau séduisant d'un père venant, après s'être acquitté des devoirs de son état, se délasser dans le sein de sa famille, et y trouvant sa compagne entourée d'élèves qu'elle a portés dans son sein, qu'elle a nourris de son lait, et qui lui devront en outre leurs connaissances et leurs talents.

Il excite les mères, ces tendres mères qui font leur unique étude de la félicité de leurs enfants, à avoir le courage de s'élever au dessus des pré-

Digitized by Google

jugés, et il leur prédit qu'elles trouveront une récompense digne d'elles dans la douce perspective de voir leurs filles rendre à leurs propres enfants le même service, et, par suite, la science, le mérite et la vertu se perpétuer parmi leurs descendants, de génération en génération.

Dans ce même discours, l'auteur réfutait d'avance l'objection tirée du danger pour les femmes de tomber dans le pédantisme, en citant les *Genlis*, les *Bourdic*, les *Bussy*, les *Beauharnais* « touchant, avec la main des grâces, la lyre d'Apollon » et il ajoutait galamment : « je ne » chercherais pas des exemples si loin, si je ne » savais que c'est offenser le mérite, que de le » louer en face. »

Déchirant le voile transparent de cette allusion délicate aux talents poétiques de l'une de nos compatriotes, M. Le Prevost d'Exmes lui adressa une épître, dont j'extrais quelques vers :

Je l'ai vu ce glorieux Lycée,
Où dans Arras, s'exercent les talents...
...J'applaudissais un certain orateur,
A vos talents, qui sut bien rendre hommage,
Sans vous nommer, jeune et belle Renard...
...Que n'ai-je voix en cette Académie ?
Un beau fauteuil je vous fais accorder,
Femme d'esprit, femme jeune et jolie,
Heureux le corps qui peut vous posséder !

Digitized by Google

La spirituelle Mme Renard répondit modestement :

Ma muse sans ambition,
Aux honneurs du Lycée, est bien loin de prétendre...
Mais, d'une douce émotion,
Je n'ai pu, j'en conviens, dans ce lieu, me défendre,
Alors que des vertus, des muses, l'orateur
Daigna si doucement répandre
Sur ma tête un nectar délicat et flatteur.
Il parla de mon sexe, en citoyen, en sage ;
Puissent les femmes de notre âge
Adopter un plan séducteur !...

Indépendamment de cet incident, le discours eut du retentissement et devint même un sujet de polémique dans les feuilles littéraires.

L'auteur voulut défendre son système, et, à la séance publique suivante, dans un discours *sur les femmes et sur l'éducation*, il se proposa de répondre à ceux qui osaient refuser aux femmes le génie propre à diriger une éducation.

Ce que l'on appelle du bon sens, un peu de ce que l'on nomme de l'esprit, un certain nombre de connaissances, une façon de penser délicate, une patience à toute épreuve, de la finesse, de la fermeté, surtout de la douceur ; voilà, comme le fait observer l'auteur, ce que nous trouvons aisément dans les femmes.

Digitized by Google

Après avoir repris et développé en détail chacune de ces assertions, il reconnaît que cela ne suffit pas, qu'il faut aimer son élève ; mais que peut-on comparer au cœur d'une mère ?... Ce n'est pas tout encore que d'aimer son élève, il faut en être aimé ; qui remplira mieux ces conditions qu'une mère ? Qui connaît mieux ce chemin secret qui mène au cœur d'un enfant ?

Revenant avec une nouvelle force sur un argument de son précédent discours, l'auteur représente aux mères que si la nature en leur donnant la patience, la douceur, la sensibilité, a évidemment indiqué que les vertus domestiques étaient leur partage ; elle a voulu manifestement aussi que l'union des mères avec leurs enfans fût plus intime que celle des pères, par cela même que l'enfant puise sa vie dans le sein de sa mère, y habite, y vit de sa substance, et, après sa naissance, trouve encore la nourriture dans le sein maternel. Serait-ce sans motif que la nature agit ainsi ? Non sans doute. C'est un dépôt sacré qui ne doit point être livré à des mains étrangères, que les mères ne doivent abandonner jamais!

Encouragé par le succès de ces derniers discours, M. de Fosseux prit pour sujets les deux suivants : 1° *la Langue des Femmes ;* 2° *leur Tête.*

Digitized by Google

Dans le premier, il débutait ainsi :

« J'ai pris dans les dernières séances de l'Académie l'habitude de parler des femmes, c'est » une habitude dont je me déferai d'autant plus » difficilement que j'en connais tous les avantages. On n'a, dit-on, jamais ennuyé les femmes » en leur parlant d'elles-mêmes : on n'ennuie » point non plus les Français en leur parlant des » dames.... Je suis donc rassuré sur l'ennui que » je pourrais inspirer, certain de vaincre, par la » nature de mon sujet, ce terrible ennemi des » orateurs et des Académies. »

Entrant en matière, et, adoptant cette habile tactique qui sait faire des concessions à propos, l'orateur reconnaît que, si les femmes sont accusées d'aimer beaucoup à parler, cette accusation, d'après le témoignage unanime des moralistes de tous les âges et de tous les lieux, est fondée.

Parmi ses preuves, il se trouve un certain nombre d'épigrammes dans le genre de celle-ci :

Qu'une femme parle sans langue,
Et fasse même une harangue
Je le crois bien :
Qu'ayant une langue au contraire,
Une femme puisse se taire,
Je n'en crois rien.

Je ne répéterai point, Messieurs, ces diverses

Digitized by Google

épigrammes : de telles citations me paraîtraient un plagiat et un abus, depuis qu'on a imprimé un volume contenant *Tout le mal qu'on a dit des Femmes;* et, aussitôt après, par juste compensation, un volume beaucoup plus compacte reproduisant *Tout le bien qu'on a dit d'Elles.*

Revenons donc à notre discours.

M. de Fosseux recherchant les causes de cette inclination si générale, en signale trois principales:

Le silence imposé aux demoiselles dans le monde avant le mariage : après avoir applaudi à la vivacité, à la gaîté de leur babil pendant l'enfance, tout-à-coup, *écouter et se taire* : voilà la règle de conduite qu'on leur impose. Funeste contrainte ! Lorsqu'elle cesse par le mariage, c'est un torrent longtemps retenu qui se précipite après avoir brisé ses digues.

La seconde cause serait la complaisance avec laquelle les dames sont écoutées et applaudies.

La troisième, enfin, tiendrait à ce que les hommes, en s'emparant de la parole dans toutes les occasions d'éclat, dans les tribunaux, dans les chaires, dans les académies, n'ont laissé aux femmes que le champ de la conversation ; elles y règnent.

Le point de fait et ses causes reconnues, l'ora-

Digitized by Google

teur ne balance pas à affirmer que cette inclination des dames est au surplus incontestablement favorable, à leurs enfants, à leurs maris, à la société et à elles-mêmes.

Je regrette, Messieurs, que le temps me manque pour vous soumettre ses preuves exposées d'une manière si piquante. Avoir recours à l'analyse, disséquer cette ingénieuse dissertation semée de sel attique et d'esprit français, ce serait lui ôter tout son prix.

Un article, néanmoins, peut être détaché de l'ensemble ; il me paraît offrir un intérêt assez vif, en traçant le tableau des modifications opérées dans les mœurs de la société, sous les yeux même de l'auteur.

« Comparez, dit-il, les assemblées de nos an-
» cêtres avec les nôtres. Que voyait-on dans les
» premières ? Des cartes, des pipes, des verres.
» Qu'y entendait-on? De graves dissertations, des
» discussions sérieuses, des traités de politique.
» Quelle différence avec nos cercles? On y voit
» encore des cartes, mais s'en occupe-t-on ? Elles
» n'y servent que de maintien. On n'y entend
» plus des voix rauques, ni des mots effrayants.
» Nos appartements ne retentissent plus que du
» doux murmure des voix de femmes... A qui
» devons-nous cette heureuse révolution ? Aux

Digitized by Google

» femmes elles-mêmes que nous avons admises » dans nos sociétés, aux femmes, qui aiment à » parler ; car si elles n'avaient pas eu cet avan- » tage, nous serions restés orateurs, disserta- » teurs, ennuyeux enfin. Mais leur facilité à » s'exprimer les a conduites à nous donner le » ton : et les idées sombres, sous leur heureuse » influence, ont fait place aux vues les plus » riantes. »

L'orateur conclut que l'art de la parole a été distribué d'une manière équitable entre les deux sexes; que nous ne pouvons rien faire de mieux que de laisser subsister l'ordre établi ; que les femmes doivent continuer à venir écouter les hommes dans les chaires et dans les académies; que les hommes continueront à les écouter, à les applaudir et à les admirer dans la société.

Il nous reste quelques mots à dire du discours *sur la Tête des Femmes ;* l'auteur n'a entendu parler, sous ce titre, que de leur goût pour la domination ; il se demande, à ce sujet, quelle est l'étymologie de ce vieux proverbe : *Ce que Femme veut, Dieu le veut*, et il en donne deux explications différentes : 1° Ce que femme veut, Dieu le veut, c'est-à-dire comme ce que Dieu veut, arrive nécessairement, ce que femme veut, il faut absolument que cela soit ; 2° Autre ex-

Digitized by Google

plication : Ce que femme veut, Dieu le veut, c'est à dire, comme Dieu ne peut rien vouloir que de bien et de bon, ce que les femmes veulent est toujours, ou presque toujours, bien et bon.

L'auteur accepte les deux interprétations à la fois et les développe pour prouver : 1° Que les femmes sont toujours maîtresses ; 2° qu'il est avantageux qu'elles le soient.

Il nous donne même le conseil, puisque la domination est aux yeux des femmes d'un si grand prix, de permettre qu'elles en jouissent tranquillement, afin d'avoir l'air d'accorder de bonne grâce ce que nous ne pouvons pas leur refuser.

Ce fut le dernier discours dans lequel M. de Fosseux rompit, en pleine Académie, des lances courtoises en l'honneur des dames.

Il réserva dès lors les compositions légères, les badinages élégants pour les réunions, où il retrouvait dans les bosquets des *Rosatis*, dans le jardin du *Valmuse*, les plus graves ainsi que les plus jeunes de ses collègues.

Sur ces entrefaites, la mort de l'estimable Harduin devint un deuil public pour la province comme pour l'Académie.

M. de Fosseux, qui avait toujours été son ami,

Digitized by Google

fut choisi, par les suffrages unanimes, pour le remplacer dans les fonctions de secrétaire perpétuel; et, en cette qualité, il commença par répondre à l'appel pathétique du poëte de l'Académie, Legay:

A M. DUBOIS DE FOSSEUX.

Il fut toujours le tien l'ami que j'ai perdu.
De l'arrêt du destin, qui veut que tout périsse,
Quand l'implacable exécutrice
Frappa Boudart [1] d'un coup inattendu,
Appelant ta douleur au secours de la sienne...
C'est à toi qu'en beaux vers échappés à sa veine,
Harduin exprima ses regrets,
Mais lui-même il n'est plus.....
...C'est à ta prose étincelante...
De rendre un digne hommage à ses mânes chéris.
Montre dans notre ami le citoyen utile,
A son pays toujours rapportant ses travaux,
Le servant près du prince, ou, d'une main habile,
De nos fastes obscurs débrouillant le chaos...

Je ne vous entretiendrai pas, Messieurs, du panégyrique que M. de Fosseux prononça devant l'Académie émue. Il se trouve dans vos archives et l'on peut en apprécier l'effet, d'après ces vers

Comte de Couturelle.

Digitized by Google

du marquis de Vaugrenant, rendant compte de la séance :

...Il me manquait d'être attendri.
Fosseux doit parler, il remplace
Un écrivain aimable, un citoyen chéri,
Harduin, de ses rivaux le modèle et l'appui ;
Fosseux en fit l'éloge et mes larmes coulèrent,
Aux applaudissements, les regrets se mêlèrent.
Dans son éloge hélas! je crus revoir Harduin,
D'abord jeune et brillant, bientôt malade et triste ;
Une seconde fois, je pleurai sur sa fin...
Et je ne le vis plus qu'en son panégyriste!

Dès ce moment, Messieurs, le nouveau secrétaire, se livrant avec zèle à l'exercice de ses fonctions, mit tout en œuvre pour multiplier les relations de l'Académie; il se vit lui-même agrégé aux sociétés littéraires de Bourg, de Valence, de Clermont - Ferrand, d'Agen, d'Orléans, de Soissons, du Cap Français, de Lille, de Paris ; il provoqua, ouvrit, entretint de nouvelles et nombreuses correspondances et parvint ainsi au chiffre presque incroyable de 13,856 lettres écrites par lui depuis le 6 décembre 1785, jusqu'à l'époque fatale de la suppression de tous les corps savants en France.

Ouvert, poursuivi sous les auspices et l'inspi-

Digitized by Google

ration de l'Académie, le cours de ses travaux littéraires ne devait point lui survivre [1].

Appelé aux fonctions publiques, M. de Fosseux fut successivement élevé, par le choix de ses concitoyens, aux titres de maire d'Arras, de président du département, et, dans cette charge laborieuse, il mérita que l'un de vos plus honorables collègues déposât en sa faveur, dans son *Mémorial historique du Pas-de-Calais*, (Tom. 1. P. 171.) ce témoignage doublement précieux de la part d'un juge si compétent : « qu'il déploya, dans » la première organisation départementale, les » talents d'un grand administrateur. »

Il ne m'appartient pas, Messieurs, et ce n'est point ici le lieu de le suivre sur ce nouveau terrain.

Nous le retrouvons, en 1817, retiré à Paris, entouré des soins, de l'amour et de la vénération de ses enfants, jouissant d'une vieillesse se-

[1] Nous ne citons que pour mémoire quelques opuscules ; tels que sa *Lettre au rédacteur des feuilles de Flandre*, relative au remplacement de M. de Briois, premier président du conseil d'Artois depuis trente-quatre ans, par son fils, M. de Beaumès (3 décembre 1785) ; *la traduction d'un Manuscrit chinois* (9 janvier 1789), à propos de la réception de M. Le Duc de Guines, gouverneur de la province d'Artois et protecteur de l'Académie, etc., etc.

Digitized by Google

reine et d'un repos auquel il avait tant de droits acquis. Toutefois, li n'avait perdu ni son activité, ni son goût pour les lettres : à soixante-quinze ans, il se levait encore, hiver comme été, à quatre heures du matin, ne se conformant aux mœurs de la capitale que pour l'heure du coucher qui le surprenait souvent un livre à la main,

Et prenant sur ses nuits, pour allonger ses jours....

Vers la fin de cette même année, il reçut de M. le baron d'Herlincourt, une lettre lui annonçant le rétablissement de l'Académie d'Arras et l'invitant à en faire partie. Il me communiqua la lettre, en m'exprimant ses regrets qu'il fût trop âgé pour accepter, et que je fusse trop jeune pour qu'il me proposât à sa place. Le 28 décembre suivant, nous avions la douleur de lui fermer les yeux.

Il ne se doutait point, Messieurs, je n'eusse pas osé espérer moi-même, que les successeurs de l'ancienne Académie recueilleraient, réaliseraient ce vœu de son dernier secrétaire perpétuel, en s'associant son petit-fils ! que cette vie, oubliée au milieu de mes livres, à la suite d'une carrière brisée par les révolutions, ne vous paraîtrait pas indigne de se terminer, au milieu de vous, en

Digitized by Google

cherchant à vous suivre de loin, dans la culture des lettres,

..... Longè servans vestigia vestra !

Quelle perspective de jouissances vous ouvrez devant moi, Messieurs ! vous qui vous montrez, par vos travaux, si jaloux et si dignes de continuer les traditions de tant de doctes et d'illustres prédécesseurs, en m'admettant à participer à cette heureuse alliance du savoir, du jugement et du goût, qui fait discerner dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, ce que le divin Platon déclare inséparable, *ce qui est vrai, ce qui est bien, ce qui est beau;* à ce concours patriotique de patientes investigations pour rechercher, découvrir et mettre en lumière tous les manuscrits, les livres, les documents, pour exhumer jusqu'aux pierres qui peuvent ajouter une page, un titre de plus au riche faisceau des gloires de notre chère province ; à cette union enfin, si rare, des esprits et des cœurs, qui ne se rencontre plus guère que dans la république des lettres et dans les sociétés d'élite, se tenant hors du courant variable des opinions du jour.

Il y a longtemps que Casimir Delavigne la peignait en beaux vers, régnant parmi les mem-

Digitized by Google

bres de l'Académie Française dans ce passage :

> Illustres héritiers du trône académique,
> Tous égaux en pouvoir, vous dont la république
> Offre aux regards surpris de cet accord heureux,
> *Quarante* souverains qui sont *unis entr'eux*.
> *(Épître sur l'Étude)*.

Grâces à vous, Messieurs, je vais aujourd'hui la goûter cette union, avec tous les charmes de la réalité, parmi les membres de votre Compagnie, puisque, et ce sera jusqu'au dernier de mes jours mon titre le plus cher, moi aussi j'aurai le droit de me dire, selon la formule alors usitée, comme M. de Duisans, comme M. de Fosseux, *l'un des trente de l'Académie d'Arras*.

ADDITION.

(Extrait de l'éloge du Dauphin.)

« Me sera-t-il permis de rendre ici un hom-
» mage public à la bonté de ce Prince, dont j'ai
» eu tant de fois le bonheur d'être le témoin ?
» Avec quelle amertume je me rappelle ces
» moments si doux alors, où conduisant, dans

Digitized by Google

» quelque retraite éloignée, une suite peu nom-
» breuse, il faisait à ceux qui l'accompagnaient
» des questions intéressantes sur les différentes
» provinces qu'ils habitaient, sur l'état du peu-
» ple, sur ses calamités, sur ses ressources. Il ne
» dédaignait pas d'entrer dans des détails qui
» leur étaient personnels; il paraissait prendre
» intérêt à leurs récits, il s'écartait quelquefois
» de l'étiquette de la Cour et faisait asseoir à ses
» côtés, ceux qui n'étaient destinés qu'à marcher
» à sa suite. Il s'entretenait familièrement avec
» eux. Ah! combien alors nous sentions nos
» cœurs tressaillir! quel charme ravissant nous
» attachait au Dauphin! quels vœux nous fai-
» sions au Ciel pour sa conservation !... Hélas!
» ces vœux ne devaient point être exaucés, nous
» n'avions l'avantage de le voir de plus près que
» pour être plus sensibles à sa perte. . . . . .
» ....Prince, daigne jeter un regard sur ton pa-
» négyriste. Il aurait dû se taire, sans doute, et
» ne pas t'offrir un encens si peu digne de toi.
» Mais il a cédé aux mouvements de son cœur
» et aux transports de son admiration. Si ces
» sentiments méritent quelque récompense, il
» ose la demander. Obtiens-moi la force de
» t'imiter ; je ne prétends pas à ces vertus qui
» font les grands princes, mon obscurité me les

Digitized by Google

» rendrait inutiles. Mais, je suis père, donne-moi » de l'être comme toi. Donne-moi d'aimer mes » enfants comme tu aimais les tiens, de consa- » crer ma vie à les rendre heureux et surtout » vertueux. Lorsque j'aurai vieilli dans ce glo- » rieux emploi, j'aurai peut-être un jour la con- » solation de mener mes enfants sur ta tombe, » et là, je leur dirai, en la baignant de mes » pleurs : « *Voyez, ce que vous lui devez : il ap- » prit à vos maîtres à être de bons rois ; il m'ap- » prit à être un bon père* [1]. »

[1] La réalisation de ce vœu est constatée, non-seulement par le témoignage unanime de ses enfants, mais encore par l'inscription suivante, composée par M. Charamond, ancien *rosati*, et, depuis, commissaire des guerres de la garde impériale, pour être mise au bas du portrait de M. Dubois de Fosseux, conservé chez M. Lenglet, président du tribunal de Saint-Pol, membre honoraire de l'Académie et gendre de M. Charamond :

Bienfaisant, délicat, sincère,
Il n'est pas aimable à demi ;
Pour ses enfants, c'est un ami,
Et pour ses amis c'est un père.

Digitized by Google

Séance publique du 27 Aout 1856.

RÉPONSE

Par M. le Colonel Répécaud, Président,

AU DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. A. LAROCHE.

Monsieur,

Un sentiment bien respectable vous porte à attribuer votre admission dans notre Société académique, à notre désir de rendre un hommage indirect à votre aïeul et à un autre membre de votre famille, qui ont fait honneur à l'ancienne Académie d'Arras, et je dois convenir que nous saisissons avec empressement les occasions qui se présentent à nous, de rendre à nos devanciers la justice qui leur est due.

Ainsi l'Académie vient de choisir, pour sujet de concours, l'éloge de M. Enlart de Grandval, procureur général d'Artois, fils du conseiller de Grandval, académicien aussi, à qui M. de

Digitized by Google

Fosseux se reconnaissait redevable de la bonne direction qu'il avait suivie dans ses études.

Mais, est-il besoin que je le dise? dans le choix que nous avons à faire de nouveaux collègues, nous n'avons nul égard à un droit héréditaire que nous méconnaissons, et le suffrage même de votre honorable aïeul n'aurait pas déterminé nos propres suffrages, si vous n'aviez réalisé les espérances que, bien jeune encore, vous lui aviez données; mais il vous avait bien jugé.

Votre carrière n'a pas été ambitieuse, elle a été toute de dévouement : nommé conseiller auditeur à la Cour d'Amiens, après huit années consacrées à l'exercice de la magistrature, vous emportiez, en vous retirant, le témoignage flatteur du chef de cette Cour, de vous y être constamment distingué par votre zèle, votre savoir, et par le jugement le plus sain.

Si je vous suis dans votre retraite, c'est dans cette ville, c'est à Arras que je vous retrouve, exerçant les fonctions de délégué de l'administration générale des hospices de Paris, et ici, déployant le même zèle, la même activité qu'à Amiens, vous méritiez les vifs regrets qui vous furent exprimés par le conseil de cette administration, lorsque des devoirs à remplir vous forcèrent à résigner les délicates fonctions qu'il vous avait confiées.

Digitized by Google

Cessiez-vous donc de vous intéresser au sort des enfants pauvres et abandonnés qui, jusque là, avaient été l'objet de votre sollicitude? Oh non! plus tard vous adoptiez, en quelque sorte, un orphelin dont les parents avaient été victimes du choléra, vous le recueilliez chez vous, et maintenant encore vous le traitez comme l'un de vos propres enfants.

Mais secourir une seule infortune ne pouvait satisfaire à votre penchant pour la bienfaisance; aussi, pendant votre séjour à Tournai, preniez-vous part aux œuvres de la Société de Saint-Vincent de Paul, et vous remplissiez les fonctions de secrétaire de cette respectable société.

Remarquera-t-on que jusqu'ici je n'ai dit que peu de chose de ce qui doit constituer le mérite d'un académicien? On ne me le reprochera pas, on reconnaîtra que les qualités du cœur rehaussent les facultés de l'intelligence; au reste, monsieur et honorable collègue, je puis ajouter qu'en prenant une part active aux actes publics d'une charité éclairée, vous n'avez jamais négligé de cultiver diverses branches de la littérature, et qu'à l'exemple de M. de Fosseux, vous n'avez pas seulement formé une précieuse collection bibliographique, mais que, comme lui aussi, vous avez

Digitized by Google

utilisé les trésors littéraires que vous possédez, et avez acquis une érudition qui fait de vous, pour une Académie, un bien digne, un très-utile collaborateur.

C'est ce qu'avait bien compris la Société historique et littéraire de Tournay qui, il y a trois ans, et à l'unanimité des suffrages, vous admettait au nombre de ses membres titulaires. C'est ce qu'a également compris l'Académie d'Arras qui vous adopte et dont je suis l'interprète en proclamant vos titres à cette adoption. Après avoir entendu ce que vous venez de nous dire de M. de Fosseux et de ses œuvres analysées par vous avec amour, cette Société peut regretter de n'avoir pas mis au concours l'éloge de M. de Grandval, alors que vous pouviez entrer dans la lice avec tant d'avantages; mais si vous ne pouvez plus disputer le prix proposé, vous serez le juge le plus compétent des concurrents, et c'est à vous, je puis bien le prévoir, à qui sera confié le soin d'analyser leurs œuvres, de les compléter, et, au besoin, de les rectifier.

Vous n'avez pas jugé opportun, Monsieur, de parler de M. de Fosseux sous le point de vue de ses fonctions administratives; mais je puis dire, d'après votre témoignage, qu'en 1791 [1], le zélé

[1] Rapport au Conseil du département du Pas-de-Calais, du 3 novembre 1790.

Digitized by Google

secrétaire perpétuel de l'Académie usait de l'influence que lui donnait son titre de président de l'administration de ce département, pour assurer la conservation des livres, manuscrits et médailles, acquis, par cette Société, des deniers de ses membres, et qui sont maintenant dans la Bibliothèque de la ville de Boulogne.

J'avais l'intention de vous imiter, en parlant de quelques-uns des plus anciens membres de l'Académie, particulièrement de MM. d'Artus, ingénieur en chef à Arras, plus tard brigadier des armées du roi et directeur des fortifications à La Rochelle, que ses collègues considéraient comme le fondateur de la Société qu'il avait présidée à son origine; de Laplace, avocat, échevin et député des États d'Artois, pour le tiers-état, qui le premier remplit les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie, qui, traducteur du théâtre anglais et de plusieurs romans composés dans la même langue, contribua, ainsi que l'abbé Prévost, à répandre en France le goût de la littérature anglaise, et qui, auteur de diverses pièces de théâtre qui eurent du succès, publia une dissertation sur le pays des Atrébates et des Morins, un mémoire sur le comté d'Artois, des mémoires anecdotiques sur les campagnes de Louis XIV et de son successeur, et des recueils de do-

Digitized by Google

cuments pour servir à l'histoire et à la littérature.

Harduin, qui, pendant quarante ans a été secrétaire perpétuel de la Société, avocat et député des États d'Artois, comme son prédécesseur, se distinguait par son activité et par la variété comme par l'importance des sujets qu'il traitait. On a de lui des Mémoires pour servir à l'histoire de l'Artois et de la ville d'Arras en particulier. Digne émule des Beauzée, Duclos, Dumarsais, d'Olivet, il a publié diverses dissertations grammaticales, et tout ce qu'il a écrit sur ce sujet constitue, à mon avis, son principal titre littéraire; on cite cependant avec éloge ses imitations d'Horace, une pastorale lyrique, des contes et des épigrammes. Quelques mois avant sa mort il lisait, dans une séance publique, une ode sur la mort de J. B. Rousseau; il en avait lu une sur la santé, peu de temps auparavant.

Je dois renoncer à parler plus longuement de nos honorables devanciers, et j'y renonce sans regrets, Monsieur, sachant bien qu'ils auront, en vous, un juge mieux informé, un appréciateur de leurs œuvres plus compétent que moi, un plus digne apologiste.

Digitized by Google

Séance publique du 27 Aout 1857.

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS D'HISTOIRE,

Par M. HARBAVILLE,

Membre résidant.

Messieurs,

Un seul mémoire a été présenté au concours sur la question d'Histoire. Il est intitulé : *Histoire d'Avesnes-le-Comte, ancienne ville d'Artois,* et porte pour épigraphe : *Nescio quâ natale solum,* etc.

Ce travail, votre commission doit le dire, n'est pas une Histoire proprement dite; la localité choisie ne présente pas dans son passé une série de faits assez suivie pour mériter ce nom. Ce n'est donc qu'une monographie, qui a les défauts reprochés à la plupart des ouvrages de ce genre, c'est-à-dire qu'elle manque d'unité dans le récit

Digitized by Google

et péche par excès de détails. Ce mémoire, en effet, est d'une étendue de cent et quelques pages. Il est divisé en chapitres.

L'auteur avait peu de choses à dire de l'origine d'Avesnes, origine enveloppée de ténèbres, comme tant d'autres bourgades de cet ordre, et qui n'est révélée que par des notions ethnographiques. Mais, qu'Avesnes tire son nom d'*Avenæ*, circonstance de culture, selon le sentiment commun, ou d'*Advena*, étranger, et par extension colonie, comme le pense l'auteur, il n'en est pas moins vrai que le premier établissement appartient à la période romaine.

Nous ne devons pas nous étonner que l'auteur n'ait pu percer l'obscurité qui couvre les premiers temps de la seigneurie, et qu'il n'ait pas découvert le nom de l'heureux soldat qui reçut ce fief à titre de bénéfice militaire, rendu transmissible sous les princes carlovingiens. Une pareille bonne fortune est réservée à peu d'érudits.

Votre Commission a reconnu que l'auteur n'a pas suffisamment éclairci l'importante question de savoir comment le manoir seigneurial, propriété privée des sires d'Avesnes, devint vers la fin du XIII^e^ siècle une forteresse comtale, et comment la seigneurie du lieu, réduite dans sa juridiction par la création du bailliage royal, et, en

Digitized by Google

quelque sorte, absorbée par les châtelains de par le comte d'Artois, fut enfin réunie au domaine de ce prince. L'auteur suppose que la seigneurie s'éteignit sous le comte Robert II... Cette question, qui a des analogues en Artois et ailleurs, et dont la solution tient sans doute à quelque réserve inconnue dans les termes de l'inféodation, est effectivement très-ardue.

Comme compensation, l'auteur a très-bien établi la filiation des possesseurs du fief d'*Escalus*, mouvance d'Avesnes, parmi lesquels on remarque les familles de Vignacourt (1403), de Morel-Tangry (1590-1619), et autres noms considérables du pays. Il indique sommairement que ce fief consistait en une cense et en terres labourables.

Si l'on ne savait que l'auteur a dû être trompé par l'homonymie, on se demanderait où il a trouvé que, Hugues I de Châtillon, comte de St-Pol, épousa Marie d'Avesnes, fille du sire d'Avesnes-le-Comte? A la lecture de cette assertion, votre Commission la crut une erreur, tant il lui paraissait peu probable qu'un puissant comte de la maison de Châtillon, si riche en domaines, eût pris alliance dans une famille ayant aussi peu d'illustration que de chevance, et dont le chef, Gauthier, n'était en 1237 que le maître d'hôtel

Digitized by Google

du comte Robert d'Artois. Votre Commission ne s'était pas trompée. Mes recherches m'apprirent que, Hugues de Châtillon, marié d'abord à N... de Bar, épousa en secondes noces, en 1225, Marie d'Avesnes, fille unique de Gauthier, sire d'Avesnes en Haynaut, de Guise, de Leuze, Condé, Landrecies, Trélon et autres grandes terres, et de Marguerite, comtesse, propriétaire de Blois, douairière de la Comté de Bourgogne. Je trouve dans André Duchesne *(Maison de Châtillon)*, deux chartes de 1229 et 1231, relatives à la translation du monastère de *Pont aux Dames* (ordre de Cîteaux), que les nobles époux avaient fondé en 1226. Une de ces chartes porte cette suscription : *Nos Hugo Castellionensis Comes s^ti Pauli, et Maria uxor nostra, comitissa Blesensis, notum facimus*, etc. La preuve est donc irréfragable.

Les chapitres que l'auteur consacre au bailliage et à l'échevinage sont incomplets sans doute, mais cette lacune s'explique, les anciennes archives du bourg ayant péri dans l'un des grands incendies qui désolèrent cette localité, notamment en 1636 et en 1731. Le bailliage dont le ressort comprenait douze villages et hameaux, avait été créé en 1233. Le gouverneur d'Arras en était le chef, avec un lieutenant-général pour le suppléer. L'échevinage resta tou-

Digitized by Google

jours seigneurial, Avesnes n'ayant pas eu de charte de commune. Il était composé d'un mayeur, souvent le capitaine du château..... et de huit échevins.

Le mémoire nous fournit de bons renseignements sur la Maladrerie et l'hôpital d'Avesnes, sur les fortunes diverses que ces établissements et leur dotation éprouvèrent, ainsi que sur les épidémies qui décimèrent la population.

Les événements militaires dont le bourg et ses environs furent le théâtre en 1316, 1414, 1475, 1493 et notamment dans les guerres de 1636 et 1710, les attaques que la forteresse eut à soutenir, les désastres qui, à différentes époques affligèrent ce canton, sont convenablement traités.

La description du château, aujourd'hui ruiné, et de l'église, belle encore malgré ses mutilations, décèle un louable esprit de recherche. L'auteur a heureusement restitué le passé monumental du bourg. Aussi, conviendrons-nous qu'Avesnes, avec son château assis sur la colline, flanqué de ses six tours aux toîts coniques, avec son église dont la tour, à créneaux et tourelles angulaires, était surmontée d'une haute flèche, avec l'élégante campanille de la chapelle de Ste.-Catherine sur le marché, et les halles couvertes, avait un tout autre aspect que celui que présen-

Digitized by Google

tent aujourd'hui ses rues, dont aucun sommet ne vient rompre la monotonie. Mais, toutes nos cités, veuves de leurs anciens monuments, n'en sont-elles pas au même point? Notre attention est ensuite appelée sur une statuette en argent, finement ciselée, représentant saint Nicolas, patron de la paroisse, et qui est le plus riche joyau du trésor de l'Église. A ce gracieux échantillon de l'orfèvrerie du moyen-âge, se rattache une tradition locale peu connue. On nous permettra de redire en l'abrégeant, cette merveilleuse légende.

A une époque incertaine, mais déjà éloignée de nous de plusieurs siècles, l'ennemi s'empara du château d'Avesnes et mit à contribution les habitants du bourg. La guerre avait ruiné le pays, et les pauvres bourgeois ne purent s'acquitter à l'échéance. Lors, l'ennemi en se retirant, emmena en otages deux notables du lieu, qui étaient l'objet de l'affection de tous. Leur enlèvement fut un deuil public. Bientôt cependant une nouvelle calamité, une épidémie meurtrière, vint faire diversion aux regrets et aux généreuses résolutions. Les deux captifs et leur rançon furent oubliés, et ils furent exposés à de nouvelles rigueurs. Les pauvres délaissés attendirent donc vainement leur délivrance durant de longues années. Enfin, n'espérant plus rien du souvenir de

Digitized by Google

leurs concitoyens, ils eurent, dans leur détresse, recours à la puissante intervention du saint patron d'Avesnes. Et les voûtes de leur cachot retentissaient des hymnes consacrées à sa mémoire, et ils redisaient les pieuses légendes qui avaient charmé leur enfance. L'un d'eux surtout, saint vieillard, dont la vie avait été un continuel hommage au culte de saint Nicolas, après avoir passé bien des nuits à l'implorer, se sent un jour enlevé après une secousse violente et se trouve porté sur une des places de sa chère bourgade. Plein de joie, le vieillard parcourt aussitôt la principale rue, en proférant à haute voix ce seul mot : *Oubli.* Le peuple se rassemble, il se souvient..... Les habitants que la paix avait rendus à l'aisance, s'empressent d'offrir la rançon exigée. En mémoire de cette protection signalée, les deux hommes confient à un artiste de talent le soin de reproduire l'image vénérée de leur libérateur et la déposent sur son autel.

Pour nous initier à la vie intime des habitants d'Avesnes au moyen-âge, l'auteur a heureusement tiré parti des charmants détails consignés dans le roman de *Jehan d'Avesnes*, publié par extraits par le docte M. Chabaille, et que nous avons fait connaître dans un de nos ouvrages. L'auteur pouvait s'en tenir là : mais à l'occasion

Digitized by Google

de certains dictons populaires ayant cours dans le pays, il est entré dans des développements qui laissent à désirer sous certains rapports.

Votre Commission regrette enfin, que l'auteur, au lieu de consacrer de nombreuses pages à des causes dites célèbres qui n'intéressent guère l'Histoire de la localité, n'ait pas donné une plus large place aux documents statistiques sur la population à diverses époques, et des notions plus étendues sur l'industrie locale.

Cet examen analytique justifie suffisamment, Messieurs, l'opinion de votre Commission qui a conclu à ce que le prix ne soit pas décerné; mais en raison de la valeur incontestable de certaines parties du mémoire et du mérite des recherches, elle a été unanimement d'avis, qu'il y a lieu d'accorder à l'auteur une mention honorable, avec médaille d'argent constatant cette mention. Vous avez adopté ces conclusions.

Digitized by Google

Séance publique du 27 aout 1856.

RAPPORT

Sur l'Eloge Historique

DE

VICTOR JACQUEMONT,

Par M. PROYART,

Membre résidant.

Aimer son pays, se dévouer à son service en retour des biens qu'on en reçoit, c'est une dette sacrée, c'est un devoir. Ce sentiment, c'est celui des grandes âmes ; c'est la vertu des hommes bien nés ; c'est le principe des nobles actions.

Or, rien n'est plus propre à nous inspirer ce sentiment, à nous attacher à la contrée qui nous a vus naître, et à nous faire chérir ses institutions, que l'étude de son histoire, dans laquelle se trouve essentiellement comprise la vie de ces hommes généreux qui en ont fait le bonheur et

Digitized by Google

la gloire par leurs talents, leurs écrits, leurs services, leur bienfaisance et la sainteté de leur vie. Cette étude si utile et si pleine de charmes, l'Académie d'Arras la cultive et l'encourage. Tandis qu'elle propose dans ses concours l'éloge historique des illustrations du pays, plusieurs de ses membres retirent de l'obscurité les noms d'hommes honorables que l'indifférence ou la prévention semblait avoir condamnés à l'oubli. Leurs portraits mis en lumière figurent avec honneur dans nos Mémoires ; le lecteur qui voudra les étudier pourra leur emprunter plus d'un trait de vertu à imiter.

En mettant au concours l'éloge de Victor Jacquemont, mort à Bombay, le 7 décembre 1832, l'Académie a voulu honorer la mémoire d'un célèbre voyageur, d'un naturaliste distingué, qui appartient au pays par sa famille et par ses relations.

Nous n'avons reçu, sur cette question, qu'un seul mémoire. Il porte pour épigraphe ces mots de M. de Lamartine :

« Les voyages, c'est la philosophie qui » marche. »

Votre Commission, après l'avoir examiné avec l'attention la plus sérieuse, ne l'a pas trouvé digne du prix proposé. Hâtons-nous de donner les motifs de sa décision.

Digitized by Google

D'abord les négligences de style, les phrases embarrassées, la profusion des détails, tout cela est un indice que l'auteur s'est mis à l'œuvre beaucoup trop tard, et qu'il n'a pas eu le temps d'être plus court.

Il commence son éloge par une préface, et il le divise en deux parties, dont l'une contient la vie de Victor Jacquemont, et l'autre, traite de ses ouvrages.

Il nous dit que la famille de Victor Jacquemont est depuis longtemps établie dans la province d'Artois; que son père, né dans la petite ville d'Hesdin, se distingua par son savoir et fut nommé chef de l'instruction publique et membre du Tribunat. Ces hautes fonctions l'ayant fixé à Paris avec sa famille, c'est là que naquit Victor Jacquemont, le 8 août 1801.

De bonne heure, Victor Jacquemont se fit remarquer par une facilité singulière pour toutes les études auxquelles il se livra. A quinze ans, il avait fini ses classes au Lycée impérial (collége Louis-le-Grand).

Au sein de sa famille, il avait l'inappréciable avantage de se trouver en relation avec les hommes les plus éminents dont se composait la société de son père; d'entendre leurs jugements pleins de finesse et de se former sur les plus

Digitized by Google

excellents modèles. Chaque année il venait respirer l'air de la campagne au château de Barly, chez son oncle, M. de Saint-Paul. C'est ainsi qu'il se fit connaître dans le pays, et qu'il nous donna le droit de le revendiquer comme une de nos gloires.

Destiné à la médecine, il se passionna bientôt pour cette science et entra dans un laboratoire de chimie. Un vase d'acide prussique s'étant brisé entre ses mains, il respira les exhalaisons de ce dangereux liquide et fut atteint d'un commencement de phthisie laryngée. Dès lors on lui conseilla le repos de la campagne. Il se rendit à La Grange, chez le général La Fayette, ami de son père. Ce fut là qu'il commença à herboriser. Quand sa santé fut un peu rétablie, il continua son herbier chez M. Victor de Tracy, à Paray, et à Herry, chez M. Jaubert. Des excursions dans les montagnes de l'Auvergne et du Vivarais, les Cévennes, les Alpes du Dauphiné, et un voyage en Suisse, sur les bords du lac Leman, achevèrent de l'initier à la botanique.

Dans cette rapide analyse, nous n'avons parcouru que quelques pages du Mémoire, et déjà nous sommes mal impressionnés par des phrases d'une longueur démesurée, par des termes impropres et par des mots d'une physionomie sus-

Digitized by Google

pecte qui nous rappellent ces vers de Boileau :

> Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme
> Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

Victor Jacquemont quitta la France et s'embarqua sur le *Cadmus*, le 3 novembre 1826, pour l'Amérique. Il parcourut en partie les États du Nord et du Canada ; il visita le saut du Niagara et faillit périr dans la rivière de ce nom. Il navigua sur le lac Erié.

Voilà tout ce que l'auteur nous dit de ce voyage, ni plus, ni moins. Son laconisme nous surprend et contraste singulièrement avec la prolixité que nous aurons à lui reprocher tout à l'heure. Seulement il nous raconte un incident regrettable de la vie de Victor Jacquemont, sans lui infliger le blâme qu'il mérite.

Victor Jacquemont eut à Philadelphie une difficulté avec un Français. Les lois du pays ne lui permettant pas de l'appeler en duel, il lui donna par lettre un rendez-vous dans l'île d'Haïti, où il l'attendit en vain pendant trois mois.

Le biographe, disons-nous, ne fait aucune réflexion sur cette provocation en duel ; imiterons-nous sa réserve ? Non, sans doute.

Digitized by Google

Nous n'avons pas seulement la mission d'encourager les belles lettres, les sciences et les arts ; nous devons encore défendre les bons principes et flétrir les mauvais, quelque accrédités qu'ils puissent être. Il y a déjà longtemps que l'Académie d'Arras s'est prononcée contre le duel, cet affreux préjugé qui pousse au meurtre le citoyen contre le citoyen, l'ami contre l'ami ; ce préjugé qui a fait couler tant de larmes et de sang ; l'Académie le réprouve encore, et elle ne peut qu'applaudir à la législation des Etats-Unis qui prohibe le duel.

Notre auteur passionné, en quelque sorte, pour son héros n'a pas la force de lui faire le moindre reproche ; il ne lui trouve aucun défaut ; ou bien, s'il lui en découvre quelques-uns, il les dissimule, semblable à ce peintre de l'antiquité, qui, ayant à faire le portrait d'un personnage privé d'un œil, le peignit de profil. Qu'un peintre se permette ces ménagements, nous ne l'en blâmerons pas ; mais l'historien a d'autres soins à prendre.

De retour en France, Victor Jacquemont attira sur lui l'attention des professeurs du *Museum* et des administrateurs du Jardin-des-Plantes. Il leur présenta un projet d'exploration dans l'Inde, le fit approuver, et fut nommé voyageur naturaliste aux frais du gouvernement.

Digitized by Google

Parti de Brest, à bord de la *Zélée*, le 27 août 1828, il n'arriva à Calcutta que le 5 mai 1829, après trois mois d'une pénible traversée. Le temps nous manque pour le suivre dans les contrées qu'il a parcourues, à Delhi, aux sources de l'Indus, en Chine, aux montagnes de l'Hymalaya. Nous le regrettons, parce que vous auriez pu admirer son courage et son sang-froid dans les périls, son habileté, sa franchise, sa loyauté, sa gaieté qui le firent aimer de tous les étrangers qu'il rencontra.

L'auteur peint son héros avec bonheur dans cette partie de son travail. Toutefois, que de choses inutiles et qui n'ont aucun rapport avec son sujet. Il avait sous les yeux la correspondance de Victor Jacquemont, comme il est facile de s'en convaincre par les fréquents et larges emprunts qu'il leur fait. Assurément, c'était pour lui une source bien précieuse à laquelle il devait puiser. Mais il devait le faire avec mesure. Ainsi, Victor Jacquemont montre dans ses lettres tout ce qu'il y a d'exagéré et de fantastique dans les descriptions que certains géographes nous font de l'Inde, en particulier Malte-Brun. Il rend hommage aux ouvriers évangéliques et surtout aux jésuites. Eux seuls, dit-il, ont fait des conversions dans ce pays. Ils s'y prenaient, ajoute-

Digitized by Google

t-il, comme les apôtres, et comme eux, souvent ils ont réussi. Ils pourraient donc encore le régénérer. Ces appréciations, ainsi que les rectifications des erreurs de Malte-Brun, méritaient bien, ce nous semble, une place dans cet éloge.

Au lieu d'insister sur ces points importants, que fait notre biographe? Il nous raconte tout ce que son voyageur a vu de plus vulgaire dans l'Inde. Il nous parle de la teinture et du prix des châles de cachemire. Il nous décrit les villes que Victor Jacquemont a visitées. Celle-ci a des rues coupées à angles droits; cette autre a des fabriques de papier, des boutiques de pâtissiers, d'épiciers, d'orfèvres, de tailleurs, etc. Mais, voici quelque chose de plus répréhensible; je veux parler des mœurs de l'Inde, de ce pays dégradé, réduit à la misère par la puissance qui le domine, sur lesquelles l'auteur revient beaucoup trop souvent, et qu'il pouvait se dispenser de décrire. Que Victor Jacquemont, dans sa correspondance avec sa famille, entre, à ce sujet, dans quelques détails, cela se conçoit; il ne se doutait peut-être pas que ses lettres dussent être livrées à l'impression; mais que dans sa biographie on vienne nous redire ces choses, c'est ce que l'on ne conçoit pas. Après avoir lu quelques pages du mémoire sur les habitudes immondes

Digitized by Google

de ces malheureuses populations, on se dit à soi-même : A quoi bon tout cela ? *Non est hic locus*, et l'on ferme le volume en répétant ces vers dont on sent mieux que jamais la sagesse :

« Ce que l'on dit de trop est fade et rebutant,
» L'esprit rassasié le rejette à l'instant. »

Voilà le défaut capital de cette composition que nous avons été chargé d'examiner. C'est une profusion de détails étrangers à la vie de Victor Jacquemont, où les bienséances, il faut le dire, ne sont pas toujours gardées.

Nous n'avons plus qu'un mot à dire sur la seconde partie, qui traite des ouvrages de Victor Jacquemont.

Après l'avoir lue, on éprouve le regret de ne pas savoir les services que ce naturaliste a rendus à la science, au prix de tant de sacrifices et de souffrances.

Cependant, il est certain que Victor Jacquemont a bien mieux étudié que les autres voyageurs, la structure géologique de l'Hymalaya, peu connu jusqu'alors.

Plus hardi que ses prédécesseurs, il brava les périls qui avaient empêché les Européens de pénétrer dans l'Inde septentrionale ; et, arrivé dans

Digitized by Google

le Thibet, il y fit des collections d'un immense intérêt pour l'histoire naturelle.

A part, l'appréciation de sa correspondance avec sa famille et ses amis, qui nous a paru bien faite, le reste n'est qu'une simple nomenclature de ses ouvrages.

En finissant cette critique, nous ne pouvons nous empêcher de dire que le mémoire contient beaucoup de bons matériaux; qu'en le réduisant au moins aux trois-quarts, on en ferait une brochure intéressante, pourvu, toutefois, que l'auteur voulut bien tenir compte de cet avis :

» Hâtez-vous lentement et sans perdre courage,
» Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
» Polissez-le sans cesse et le repolissez;
» Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. »

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE,

Par M. Derbigny,

Membre Résidant.

MESSIEURS,

Pour ce concours, douze pièces ont été soumises à l'examen de votre commission ; et trois seulement vous sont signalées comme méritant une attention plus marquée. Ce sont celles inscrites sous les numéros 2, 5 et 7 ; et de ces trois compositions, une seule est désignée comme pouvant prétendre à l'obtention d'une distinction spéciale de la part de l'Académie, c'est-à-dire à la remise solennelle d'une médaille d'encouragement.

Digitized by Google

Ces douze pièces ne représentent cependant pas les travaux de douze concurrents.

Une attention soutenue et scrupuleuse nous a conduit à la découverte d'une circonstance que nous ne devons pas vous laisser ignorer et qui réduit à huit le nombre des auteurs qui se sont mis, cette année, sur les rangs. Ainsi, sous les numéros 8, 9, 10, 11 et 12 se trouvent comprises cinq pièces écrites sur cinq cahiers distincts et qui paraissent bien provenir du même auteur par la ressemblance des écritures et par le même genre d'ornementation calligraphique. Mais ce n'est pas seulement sur ces ressemblances extérieures que se trouve fondée la remarque de votre commission; d'après l'examen qu'elle a fait du mérite intrinsèque de chacune de ces compositions, la conformité du plan, du faire et du style, l'emploi des mêmes modes, des mêmes figures, le retour aux mêmes idées; enfin, un irrécusable air de famille qui les unit et qui ne permet pas de les séparer, du moins quant à l'appréciation littéraire, ne laissent presque pas douter qu'elles ne soient sorties de la même plume.

Nous pensons, avec votre rapporteur de l'an dernier que l'analyse de chacun des poèmes envoyés au concours, pour peu que cette analyse

Digitized by Google

dût être détaillée, serait pour l'Académie et pour nous-même un travail plus fatigant que fructueux. Fatigant, surtout s'il devait se rapporter à un grand nombre d'ouvrages. Toutefois, en considérant que, par la raison que nous venons d'en donner, le nombre des concurrents, si ce n'est celui des œuvres, se trouve considérablement restreint, et n'appellera votre attention que sur l'ensemble des travaux de huit auteurs; nous avons estimé que vous ne refuseriez pas votre intérêt aux observations rapides par lesquelles nous nous proposons de vous mettre à même d'apprécier les efforts tentés, plus ou moins vainement, plus ou moins heureusement, pour vous plaire et mériter vos suffrages.

La pièce produite sous le n° 1, et qui a pour titre *Trésors eucharistiques,* a été envoyée en double version. Ces deux versions offrent beaucoup de dissemblance et n'ont guères d'unité de rapport que dans la presque égale absence, dans l'une aussi bien que dans l'autre, du sentiment poétique. C'est toutefois une composition du genre le plus grave, où se révèlent les intentions les meilleures, les effusions de piété les plus sincères, mais où ne se rencontre, pour ainsi dire, aucun passage qui, sous le rapport de l'art, soit digne de vos encouragements.

Digitized by Google

L'auteur a joint à sa composition principale une cantate sur la fête séculaire du Saint-Sacrement du Miracle de Douai. Il y a lieu de regretter que des sentiments si profondément religieux n'aient pu revêtir une forme plus régulière et plus poétique.

La pièce inscrite sous le n° 3, et que l'auteur a modestement décorée du titre d'ode, est une réunion de six strophes plus prosaïques que pindariques, et à laquelle il serait difficile de donner un nom, qui pût en déterminer le caractère. Seulement on y reconnaît que l'auteur a voulu s'y faire le panégyriste du docteur Jenner, l'inventeur de la vaccine. Ce qui est particulièrement remarquable dans cette composition, c'est la présomptueuse confiance de l'auteur en lui-même.

Les quatre vers qui terminent la première strophe de son ode nous disent :

...Et si le Dieu du Pinde exauce mes souhaits,
Illustres citoyens, bienfaiteurs de la terre,
Je verrai vos beaux noms, ornements de mes vers,
Courir de bouche en bouche instruire l'univers.

Sous le n° 4 vient une épitre sur la mort.

L'auteur a sans doute eu l'intention de produire de nouvelles idées sur cet éternel sujet des

Digitized by Google

entretiens de la philosophie, et, sans doute aussi, il a espéré se faire lire avec intérêt, même après tant d'écrivains distingués de toutes les époques, et, parmi les modernes, après les Legouvé, les Lemière, les Fontanes et les Delille. Mais qu'il va se trouver loin de ses modèles!

Pour que vous ne désapprouviez pas la briéveté de nos remarques, en présence d'une composition qui n'a pas moins de 150 vers, il nous suffira d'extraire de l'œuvre quelques courts passages, qui fixeront immédiatement votre opinion sur le talent poétique de l'auteur.

Il compare la mort à l'aigle altier, au puissant roi des airs, qui du haut des montagnes s'élance en fureur jusqu'au ciel. Cet aigle c'est un nouveau dragon épouvantant la nue. Tout fuit à son aspect, l'oiseau quitte son feuillage et tait son plus beau chant; les vallons n'entendent plus la lyre :

« Telle apparaît la mort, voltigeant sur nos têtes,
» En frappant de sa faulx, aussi grand que vous êtes.
» Dans l'oubli du tombeau renverse notre corps,
» Ne laissant aux mortels que la gloire dehors.
» Vainement, ce vieillard courbé par les années
» Regrette sa jeunesse et ses forces passées,
» L'âge aux pesantes mains moissonne ses cheveux,
» Ride et branle son front, éteint sa voix, ses yeux,
» Son esprit s'affaiblit, retombe dans l'enfance,

Digitized by Google

» Puis après tant d'espoir le rend sans espérance.
» Mortel ! ne dois-tu pas retourner au néant ?
» N'as-tu donc pas vécu pour vivre maintenant ? (*sic*)

Puis suivent des maximes et des moralités, telles que celles-ci :

« Cette vie est un songe où l'homme, l'œil ouvert,
» Ne voit pas ce qu'il veut, ne veut ce qui lui sert.
. . . . . .
» Qui vécut sagement sait mourir sans frayeur.
» C'est le remords toujours qui tourmente et fait peur.
» Le méchant n'a pour soi de respect ni d'estime,
» Son âme sans pudeur, pleine de passions,
» Se repaît, chaque jour, d'infâmes actions,
» La vaste ambition et sa haine implacable
» Vomissent leur poison dans son cœur détestable.
. . . . . .
» Vois son front tout grimé par les cruels soucis
» Demandant à la terre où mettre ses ennuis. »

Voilà une quantité suffisante de vers pris au cœur de l'ouvrage, et qui indiquent assez qu'ils ne sont ailleurs ni meilleurs ni plus mauvais; que l'auteur, en réunissant un certain nombre de pensées et de sentences, plus ou moins philosophiques, a cru satisfaire aux conditions sérieuses d'une épître en vers et d'une épître sur la mort, tandis qu'il n'est résulté de ses efforts qu'une

Digitized by Google

composition où le mauvais goût vient constamment étouffer les quelques germes de talent qui se trouvent çà et là dans son œuvre.

N° 6. — SIMPLE RÉCIT.

A ce titre de simple récit, on se plait à espérer qu'on va se délecter à la lecture d'une poésie simple, calme, régulière, grâcieuse, propre à reposer l'esprit de l'ennui des lectures précédentes.

Les premiers vers semblent, en effet, répondre à cette espérance. Mais on ne tarde pas à reconnaître que le style qui n'offre pas sans doute des imperfections aussi grandes que celles que nous avons eu l'occasion de signaler, est néanmoins sans chaleur, et impuissant à donner vie et animation à un sujet qui du reste n'a, par lui-même, que peu d'intérêt :

« Un homme avait passé les jours de sa jeunesse
» Dans de rudes travaux, car pour toute richesse
« Il n'avait que ses bras, son amour et son cœur.
» Dès l'aube il travaillait, et, le jour du Seigneur,
» Il allait dans le temple où sur la froide pierre
» Il adressait à Dieu sa fervente prière.
» Longtemps il l'invoqua, toujours avec espoir.
» Ce qu'il lui demandait chacun va le savoir.

Digitized by Google

Quoi de plus simple que ce début ?

» Il était seul au monde, oui, seul sur cette terre,
» Son père avait aux cieux suivi sa bonne mère.
. . . . . .
» Jamais il n'entendait une douce parole,
» Un mot compatissant qui soulage et console.

Il songe, dès lors, à se donner une compagne.

« On eût dit qu'il voyait l'être aimé qu'il réclame,
» L'ange qui doit avoir une sœur pour son âme ;
« Un silence profond régnait autour de lui.
» Agenouillé, dans l'ombre, il offrait son ennui,
« Ses pénibles labeurs, ses chagrins, sa misère
» A celui qui jamais n'est sourd à la prière
» Du mortel qui la dit avec des pleurs aux yeux.
. . . . . .
» Plus tard, le doux sommeil descendait sur sa couche,
. . . . . .
» Lorsque Phébus frappait aux portes d'Orient,
» Il le trouvait toujours éveillé, souriant »

Cette introduction de Phébus pour le soleil et de Phébé pour la lune qu'on rencontre plus loin, ne laisse pas que d'apporter une modification assez ambitieuse dans un récit qui voulait n'être que simple ; et nous ne pouvons pas nous empêcher de dire à l'auteur que, sans vouloir

Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,

Digitized by Google

nous estimons que ces formes mythologiques ne sont plus dans les conditions de l'art actuel et doivent être reléguées parmi les beautés poétiques quelque peu surannées.

« Un jour il faisait froid, l'arbre était sans verdure,
» Le givre avait blanchi la cime de nos bois,
» Le berger dans la ferme oubliait son hautbois.

Ici, l'auteur fait une courte description des intempéries de la saison et, sans autre transition, place ses personnages dans la situation délicate que voici : Claude, c'est le nom du jeune homme,

« Claude errant au hasard avait guidé ses pas,
» Dans le hameau non loin de sa pauvre chaumière.
» De l'astre qu'il rêvait un rayon de lumière
» Arriva jusqu'à lui . . . . . .
» Un ange vivait là sous les regards de Dieu,
» Marie était son nom. Que Marie était belle !
» Déjà notre héros ne vit plus que pour elle,
» Qu'importe que la neige exhausse les vallons,
» Que l'on entende au loin mugir les aquilons,
» Il la voit chaque soir. Jamais rien ne l'arrête.
» Bientôt pour leur hymen tout le hameau s'apprête. »

C'est, comme on le voit, aller un peu vite en besogne.

Digitized by Google

La commission ne pense pas qu'il y ait lieu de poursuivre avec l'auteur toutes les péripéties, tous les détails oiseux de sa narration, où il ne se rencontre rien de véritablement attachant, comme invention, rien de véritablement soigné comme style. Nous ne voulons pas, toutefois, négliger de vous faire remarquer trois vers qui renferment une belle pensée, une définition touchante et vraie de la sœur de charité.

Claude avait perdu sa femme dans les douleurs de l'enfantement. Il était père d'un enfant auquel il avait donné le nom de Marie, le doux nom de sa mère. Claude, un jour, nous dit l'auteur,

« Claude suivait pensif la pente du village,
» Pour entendre la messe un dimanche au saint lieu.
» Près de là se trouvait une fille de Dieu,
» Qu'un dévouement sublime égal à sa tendresse
» Fait mère de l'enfance et sœur de la vieillesse.

Cette définition peut bien racheter quelques-unes des imperfections de l'œuvre, mais ne saurait lui donner des droits à vos palmes académiques.

Sous les numéros 8, 9, 10, 11 et 12 se trouvent inscrites les cinq pièces que nous vous avons signalées, au début, comme étant l'ou-

Digitized by Google

vrage présumé du même poëte. Le genre de défectuosité qui les affecte toutes, à peu près au même degré, nous a déterminé à les comprendre sous une appréciation collective. Chacune d'elles est précédée d'une dédicace à votre adresse, où l'auteur a grand soin de discuter lui-même devant vous le mérite de son œuvre et de vous appeler à partager avec lui sa propre satisfaction. Les cinq compositions dont nous parlons, ont pour titres : *le Salut de la France*, *Ode sur la Révolution*, *Gozon*, *poëme*, *la Somnambule* et *Pierre l'Hermite*.

Dans le morceau sous le numéro 8, *le Salut de la France*, l'auteur sera heureux, dit-il, si cette ode a le mérite, étant publiée, de répandre dans les cœurs français les sentiments qui seuls pourraient faire le salut de la France.

« France, ô ma chère patrie, — (dit-il)
» Écoute les chants sacrés
» Que m'inspire le génie
» Que Dieu donne aux inspirés.
» Repose-toi, ma musette,
» Tandis que sur la trompette
» Je proclame mes transports.
. . . . . .
» Intelligences sublimes.
. . . . . .

Digitized by Google

» Descendez, mes saintes sœurs !
. . . . . .
» Ange sacré du génie,
» Emporte-moi sur tes bras ;
» Et vous, peuples de la terre,
» Surtout n'interrompez pas
» Les strophes de votre frère.
. . . . . .
» Hélas ! ma pauvre patrie,
» Ces farouches scélérats
» Ont voulu, dans leur folie,
» Livrer leur mère au trépas.
» Leur rage est plus monstrueuse
» Que n'est la rage des chiens.
. . . . . .
» Ces monstres aux cœurs d'hyène
» Voulurent tout ravager,
» Et, je le dis avec peine,
» De notre sang se gorger.
. . . . . .
» Et les plus furieux tigres
» Des ardentes régions,
» Dans leurs colères atroces,
» Sont doux comme des moutons
» Près de ces monstres féroces.
. . . . . .
» Et maintenant que rayonne
» L'esprit du verbe fait homme
» Dans chaque âme répandu,
» Oh ! fraternisons ensemble,
» Pour qu'à son tour, confondu,
» Le démon frémisse et tremble.

Digitized by Google

» Oui, discorde monstrueuse
» C'est là que nous t'envoyons.
» Va torturer, noire gueuse,
» Va torturer les démons.

Et il n'y a pas moins de 270 vers de cette force.

Note de l'auteur.—Corrigé avec soin sur l'original.

A l'égard des quatre autres pièces de la même source, nous ne vous fatiguerons pas, Messieurs, par la lecture de plusieurs passages qui, en quelque lieu que nous voulussions les choisir, seraient, sous le rapport des idées, du style et du rhythme, en tout semblables à ceux que vous venez d'entendre. Mais si nous croyons que les poëmes peuvent être négligés, il n'en est pas de même des dédicaces dont nous vous offrirons quelque chose.

« Je présente, dit l'auteur, au concours ouvert » par votre illustre corps, pour exciter les muses » de nos provinces, une ode que je crois digne » de vous être offerte.

» Qu'un autre chante sur un ton plus doux les » charmes de la paix ou qu'il célèbre ce mortel » illustre que la Providence a placé comme une » colonne d'airain au milieu de notre édifice

Digitized by Google

» social... Ces chants seront beaux sans doute, » mais l'impression ne sera pas assez profonde.

» Tandis qu'en publiant l'ode sur la révolu- » tion, en la répétant à toutes les oreilles, il est » probable qu'on obtiendrait un autre résultat.

» Alors, poursuit l'auteur, les révolutionnaires » ne pourront plus troubler le peuple, tant que » ce chant retentira à ses oreilles....

» Tel serait, je crois, l'effet que produirait une » ode sur la révolution, si elle était vraiment » une ode. »

Voici le début de celle de l'auteur sur la révolution :

« Quels sont ces noirs scélérats,
» Couverts de sang et de poudre ?
» Quoi ! Dieu ne les frappe pas
» De sa vengeresse foudre ?
» Bourreaux de la nation
» Et ministres du démon,
» Ils se transportent de rage
» En commettant leur carnage....

Note de l'auteur.—Corrigé avec soin sur l'original.

Nous avons hâte, Messieurs, d'arriver aux trois compositions qui nous paraissent devoir attirer plus particulièrement et plus favorablement votre attention.

Digitized by Google

A l'égard d'une de ces pièces, celle ayant pour titre *le Plus pur Amour*, un incident s'est produit dont la commission doit vous rendre compte.

L'auteur avait adopté pour sa composition qui était toute de tendresse et d'alarme un rhythme convenable à son sujet.

(L'amour d'une mère pour son enfant aux prises avec l'extrême besoin, avec l'extrême misère) ; l'amour maternel s'y trouvait très heureusement défini dès la première strophe ; et votre commission séduite en quelque manière par les suaves peintures d'un sentiment exprimé avec tant d'intérêt et de vérité, n'avait rien négligé pour communiquer ses impressions à l'Académie et faire ressortir les titres par lesquels l'auteur aurait pu mériter les encouragements du public.

Mais l'auteur, sans attendre que le sentiment de l'Académie fût connu, ayant jugé à propos de se faire imprimer et de faire connaître son nom, s'est, par là, mis hors concours et a placé l'Académie dans la regrettable position de n'avoir plus à s'occuper de son œuvre.

N° 7. — EN CRIMÉE. — PROPHETIE.

La première partie de ce titre, *en Crimée*, de-

Digitized by Google

vait, sans aucun doute, être la glorification du succès de nos armes en Orient ; — *Prophétie*, la chûte de Sébastopol, prophétisant la prochaine ruine de Moscou ; et, par suite, la destruction, la disparition de l'empire moscovite. — C'était cela.

Pour de tels chants le langage lyrique, la forme de l'épopée, l'emploi du vers alexandrin, semblaient, en quelque sorte, indiqués. L'auteur, en faisant usage du vers de huit syllabes et en disposant ses pensées par stances de quatre vers, a probablement eu le dessein de rencontrer dans ce rhythme la rapidité nécessaire à l'imitation des bruyantes fanfares qui ont accompagné nos triomphes.

Au loin des fanfares qui sonnent
Ecoutez les accents guerriers ;
Ecoutez ces bronzes qui tonnent,
Lançant leurs foudres meurtriers.

Partout le fer, le feu, la tombe,
Des cris, du sang, des fronts glacés,
Puis, comme la feuille qui tombe,
Des morts sur des morts entassés.

Mais, dans cette poësie que nous appellerons belliqueuse, le poëte, s'il est jeune, s'il est peu expérimenté, s'il se laisse trop facilement sé-

Digitized by Google

duire par l'exaltation plutôt que par la véritable élévation du style, aura peine à se soustraire au, péril de tomber dans l'emploi de ces lieux communs, de ces rimes banales de batailles et de funérailles, de guerriers et de lauriers, de gloire et de victoire, enfin de toute cette faconde, si malheureusement mise en honneur de nos jours et où la sonorité des phrases et des mots ne sert, le plus souvent, qu'à dissimuler, qu'à masquer, je ne dirai pas la pauvreté, mais l'obscurité des idées. Ce n'est pas que je veuille dire que ces reproches doivent positivement être appliqués au poëme que nous examinons ; mais il y en a bien quelques - uns qui peuvent lui être justement adressés.

Je viens de débuter avec l'auteur. Saisissez, Messieurs, durant les efforts que je vais faire pour conserver à ma diction l'impartialité qu'elle doit avoir, saisissez les bons et les mauvais côtés de l'œuvre, afin que les clartés qui sortiront pour vous de cette lecture, assurent l'équité de votre jugement.

Je poursuis :

Puis, comme appendice au carnage,
Roulant en bonds précipités;
La mer mugit sur le rivage
Que battent ses flots irrités.

Digitized by Google

Du sein de l'orage qui gronde
Il semble qu'un spectre sanglant
Vient sur les ruines du monde
Asseoir l'empire du Néant.

Je vois, hélas ! sombrer la voile
Que brisent des vents furieux,
Je vois le soleil qui se voile
Sous les pleurs que versent les cieux !

Je vois, apôtre d'hérésie,
Un prince imposteur et hautain ;
Je vois, implacable furie,
Grimacer l'ombre de Caïn.

A propos de l'image que renferme ce dernier vers, ne vous paraîtra-t-il pas qu'il convient que je vous mette à même de reconnaître, dans les vers qui vont suivre, une absence presque totale de goût littéraire, un manquement absolu aux plus simples convenances politiques.

. . . . . .

Pourtant, sous la sanglante écume,
L'Euxin roule ses flots gonflés,
Et la guerre en grondant s'allume
Aux feux qu'un despote a soufflés.

Despote orgueilleux et sans gloire.
Héros blotti sous ses glaciers,
Il mendie aux pieds de l'histoire,
Dix huit cent douze et des lauriers.

Digitized by Google

Titan qu'un vain espoir tenaille !
Qui, dans son rêve universel,
Jugeant Dieu moins haut que sa taille,
Vise à l'escalade du ciel.

Eh quoi ! dans sa sanglante orgie,
Noyant nos mâles bataillons,
Veut-il de la France envahie
Creuser les funèbres sillons ?

Ou bien, majesté de caverne,
Se guidant au flair des corbeaux,
Veut-il, Vitellius moderne,
Rire et danser sur des tombeaux.

Vous savez, Messieurs, que l'opinion publique a naguère fait justice de ces diatribes insensées, de ces sottises injurieuses, si maladroitement lancées à nos ennemis, comme si l'amoindrissement de la valeur de ceux que nous allions combattre n'entraînait pas pour nous l'amoindrissement de la gloire de les avoir vaincus.

Mais si nous devons en quelque sorte répudier quelques-unes de ces images que je viens de mettre sous vos yeux, nous pourrons facilement accepter, comme heureuse compensation, les nobles pensées qui suivent sur les nouvelles destinées de la gloire.

La gloire ! déesse mondaine !
Quand donc contre ton piédestal

Digitized by Google

Viendra de ta secte inhumaine
Se briser le culte fatal?

Quand donc des erreurs de la guerre,
Les peuples détournant les yeux,
Cesseront de rougir la terre
Fraîche du sang de leurs aïeux ?

A ton orgueil, s'il faut des fêtes,
Des chants, des honneurs, des succès,
Ah ! n'est-il pas d'autres conquêtes
Dans les champs vastes du progrès ?

Au lieu d'effrayer chaque aurore,
Au bruit de terribles accents,
Mieux vaut du travail qui l'honore,
Le fruit, les parfums et l'encens.

Viens vers la vapeur qui frissonne,
Sous le joug de simples mortels ;
Viens, vers l'enclume qui résonne,
Dresser tes paisibles autels.

Là, d'autres courages civiques,
Lutteurs au labeur enchaînés,
Pourront, dans tes fêtes publiques,
Porter fiers leurs fronts couronnés.

Malgré la réalisation de ces heureuses compensations que nous venons de vous promettre, et malgré cet appel aux sentiments généreux qui doivent, un jour, changer les destinées de la gloire, votre Commission n'a pas pensé que le

Digitized by Google

poëme, dans l'état qu'il se trouve, pût prétendre à une de vos couronnes.

N° 5 : LES RÉDEMPTEURS (ode).

Cette pièce où la Commission a rencontré de fréquentes preuves de talent réel, dépasse sans contredit en mérite les efforts des compositions qui viennent d'être analysées, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit elle-même exempte de reproches ; et le premier qui semble pouvoir être permis à son égard, c'est l'introduction, d'une façon quelque peu bizarre, de certains interlocuteurs, ouvriers, artistes et savants qui viennent mêler leurs aspirations à celles des principaux personnages collectivement désignés dans le poëme sous les noms *d'anges exterminateurs* et *d'anges miséricordieux*. Le but de la composition dans son ensemble est la préconisation d'une pensée de Bernardin de Saint-Pierre, qui est que : « Si les particuliers ont besoin de » travail, les sociétés entières ont besoin de tra» vailleurs. »

L'œuvre du poëte, ici, est donc entreprise au point de vue de la glorification du travail, seul moyen, seule force capable, dit-il, de redresser le monde, si considérablement incliné vers sa ruine prochaine.

Digitized by Google

On se plaint généralement, Messieurs, vous le savez, de la décadence de la poésie française ; et beaucoup de bons esprits croient que l'une des causes principales de cette décadence vient de ce qu'une école moderne contemporaine, s'est en quelque sorte constituée qui, n'admettant des éléments de succès pour aucun des genres précédemment explorés, veut tracer à ses adeptes d'autres voies et d'autres règles, enfin une poétique nouvelle.

Et c'est cette école qui nous dit, pour appuyer ses répudiations et justifier ses préférences :

« Nous sommes le siècle où l'on a découvert des planètes et des mondes, où l'on a trouvé les applications de la vapeur, l'électricité, le gaz, le chloroforme, l'hélice, la photographie, nous faisons, avec de la terre glaise, un métal plus beau que l'argent. Nous touchons à la navigation aérienne. Nous avons, de nos oreilles, entendu parler les hardis novateurs qui préparent l'avenir. Nous avons écouté St.-Simon, Fourrier, Owen.... Nous regardons avec anxiété vers les choses futures. Nous vivons au milieu de ces problèmes sociaux dont l'éclosion va changer la face du monde. Tous les principes, tous les droits, tous les espoirs sont discutés et remis en question, et nous commentons des traductions

Digitized by Google

de Platon, nous faisons des tragédies sur Ulysse, nous rimaillons des épîtres à Clio et nous évoquons, dans nos vers, tous les dieux morts des olympes détruits.

« Cela n'est-il pas insensé? » *(Revue chrétienne)*.

Aussi dans le temps même que nous nous occupons de l'examen de cette composition *des Rédempteurs*, si évidemment empreinte de l'esprit de l'époque, des écrivains sérieux, des poëtes doués d'un véritable talent mettent en quelque sorte leur gloire à enseigner les nouvelles doctrines littéraires, n'hésitant point à offrir à l'admiration publique des poèmes dont le véritable dessein est, si l'on peut ainsi s'exprimer, la poétisation de la matière.

L'un d'eux, sous le titre de *Chants de la Matière*, a écrit cinq odes sur la vapeur, la locomotive, la faulx, la bobine, le sac d'argent.

La pièce que nous allons vous proposer de couronner appartient évidemment à cette école.

Non cependant que nous entendions préconiser le genre ; ce n'est pas nous qui vous engagerons à abandonner ce qui vous avait toujours séduits. Ce n'est pas nous qui vous exciterons à crier anathème contre les hommes et les œuvres que nous avons été enseignés à prendre pour exemples et pour modèles, et à qui nous devons

Digitized by Google

les plus pures jouissances de l'esprit et les plus suaves inspirations de l'âme.

Mais ce n'est ni le lieu ni le moment de discuter longuement sur la prééminence des genres.

Nous avons eu à nous prononcer par d'autres considérations. Nous avons eu à rechercher le talent où il se rencontrait et nous avons cru le trouver plus marqué dans cette composition que dans aucune des autres ; la Commission livre son appréciation à votre jugement.

LES RÉDEMPTEURS.

Ode.

Pièce qui a obtenu une Médaille d'encouragement.

Si les particuliers ont besoin de travail, les Sociétés entières ont besoin de travailleurs.

BERNARDIN DE ST.-PIERRE.

LES ANGES EXTERMINATEURS.

Monde, ne vois-tu pas qu'en cette nuit profonde
L'aube est lente à jaillir ?...
Sur son axe ébranlé ne sens-tu pas, ô monde,
Ton globe tressaillir ?...

Monde, n'entends-tu pas quelque voix dans le rêve
De ton pesant sommeil,
Et rien ne te dit-il : « le soleil qui se lève
Est ton dernier soleil ? »

Digitized by Google

Mais voici l'heure, ô monde, où tes plus fiers royaumes
Et leurs dominateurs
Vont répondre à l'appel crié par nous, qui sommes
Les exterminateurs !.

LES ANGES MISÉRICORDIEUX.

Anges de la miséricorde,
Prions le Seigneur irrité,
Nous à qui sa justice accorde
De défendre l'humanité...

LES EXTERMINATEURS.

Seigneur, dans l'immense nature
Où tout proclame ta grandeur,
La misérable créature
Ne veut plus voir le créateur.

LES MISÉRICORDIEUX.

Seigneur, Seigneur, en sa faiblesse,
Ne vois-tu pas l'homme éperdu
Chercher partout, chercher sans cesse
La route du bonheur perdu ?...

LES EXTERMINATEURS.

Seigneur, lorsque ta main divine
Remet l'homme dans son chemin,
Pour s'élancer à sa ruine
Il repousse et meurtrit ta main !

LES MISÉRICORDIEUX.

Seigneur, il rêve un autre monde,
Le demandant même au malheur ;

Digitized by Google

Et brûlé d'une soif profonde
L'homme n'a bu que la douleur !.

Souviens-toi, mon Dieu, que toi-même
Tu veux tous tes enfants sauvés,
Et que du jugement suprême
Les temps ne sont point arrivés !...

LES EXTERMINATEURS.

En voyant sur la terre
Et la haine et la guerre
Et la cupidité
Régner en liberté ;

En voyant qu'on oublie
La vérité trahie,
Le génie abattu,
L'amour même vendu ;

En voyant l'artifice,
L'envie et l'injustice
Opprimer la fierté,
La foi, la charité ;

En voyant l'ignorance
Étouffer l'espérance...
Et tant de lâcheté
En tant de vanité !...

De son œuvre suprême
Découragé lui-même,
Dieu, du grand jugement
Avance le moment...

Digitized by Google

LES MISÉRICORDIEUX.

Mais quel chant frais de la terre s'élève,
En saluant les premières clartés
Du soleil qui se lève ?
Écoutez !...

LES ARTISANTS.

Le chant du coq éclatant dans l'aurore,
Bat le rappel des soldats du labeur :
Chaque sillon de feux rians se dore,
Et la charrue attend le laboureur.
Debout, les soldats du labeur !

Dieu qui travaille au-delà de la terre,
Par le travail guérira les méchants ;
Nous n'avons pas labouré tous nos champs.
Debout, les bons et les méchants !

Vous qui goûtez une ivresse profonde
En achevant l'œuvre de chaque jour,
Croyez que Dieu cache tout, pour le monde,
Dans le travail, dans le temps, dans l'amour.
Debout, pour le labeur du jour !

—

Debout, debout, devant l'enclume !
Qu'en un moment l'usine fume !
Que bientôt la forge s'allume.
Sifflez ciseaux,
Retentissez, marteaux !

Digitized by Google

Ouvrez vos flancs, sombres carrières,
Obéissez, métaux et pierres ;
Souffle vapeur hors des chaudières,
Soumets les airs,
Apprivoise les mers!.

Ports, murmurez ; grondez, fabriques ;
Vous, par delà les Atlantiques,
Cherchez, vaisseaux, des Amériques ;
Aérostats,
Parcourez vos États !

Chantez, gais bruits des industries ;
Éblouissez, orfèvreries ;
Et bourdonnez, imprimeries,
Où l'avenir
Va pour nous resplendir !

—

En créant, du travail, les chefs-d'œuvre,
Augmentons ses vaillants bataillons ;
Tous en chœur, du savant au manœuvre,
Travaillons !

LES EXTERMINATEURS.

Mais quels chants purs et quels hymnes robustes
Montent en chœur, des humaines cités,
Vers les sphères augustes ?
Écoutez !

Digitized by Google

LES PENSEURS ET LES SAVANTS

Avec la nuit la lampe meurt,
Avec le jour tout va revivre ;
Il est fini, le nouveau livre,
Fruit de l'idée et du labeur !

Des plans meilleurs, d'autres idées,
Grâce à cette œuvre surgiront ;
Et d'autres livres germeront
Dans les cervelles fécondées.

A nous, penseurs, de définir
Les vrais destins de notre sphère,
Et de tailler l'ouvrage à faire
Aux ouvriers de l'avenir !

—

Sur des univers inconnus
Inclinant leurs têtes fécondes,
Que de savants chercheurs de mondes
Travaillent affamés et nus !.

Mais la foi qui nourrit nos âmes
Fait oublier la faim du corps,
Et la vigueur de nos efforts
Nous revêt de pourpre et de flamme !

A nous, à notre esprit dompteur,
Aidé par le créateur même,
De triompher de tout problème
Afin d'aider au créateur !

—

Digitized by Google

En créant du travail les chefs-d'œuvre,
Augmentons ses vaillants bataillons ;
Tous en chœur, du savant au manœuvre,
Travaillons !

LES POÈTES ET LES ARTISTES.

A nous, la phalange choisie,
De parfumer chaque atelier
Des roses de la poésie,
Qui font aimer, croire et prier !
Époux de la muse virile,
A nous, poètes, chaque jour,
De paraphraser l'Évangile
Qui veut le travail et l'amour !

Pour bannir ces esprits infâmes,
L'envie et la vénalité,
Appelons ces gardiens des âmes :
Labeur, patience et fierté !
Chantons les dévouements augustes
Et les héroïques efforts :
Le soleil qui nous verra justes,
Nous verra grands, libres et forts.

Amants des muses immortelles,
Disciples des maîtres bénis,
A nous, les jeunes Praxitèles,
A nous, les nouveaux Cellinis,
A nous, les fils de Véronèse,
De tenter d'éternels travaux ;
A nous, les fils de Pergolèze,
D'animer les hommes nouveaux !

Digitized by Google

O justice ! qui représente
Le Dieu fort que tout fait bénir,
Ton épée est éblouissante,
Dans ta balance est l'avenir ;
Parle à tous ta langue divine,
Dis à tous que sous ton soleil
Le maître que la foi devine
A fait l'homme à l'homme pareil.

Rayonnez sur nous, voici l'heure,
Reflets de la divinité ;
Pour faire la terre meilleure,
Triomphe, ô suprême beauté ?
Accourez, fronts pleins de génie,
A qui Dieu dit sa volonté,
Travaillez avec harmonie,
Au plaisir de l'humanité !

Voyez ces éclatantes aîles,
Planer là-bas à l'Orient,
C'est la foi des cités nouvelles
Résuscitée en souriant.
Salut, ô vérité féconde,
Épouse du Dieu triomphant ;
Salut, mère auguste du monde,
Qui reviens sauver ton enfant !

—

En créant du travail les chefs-d'œuvre,
Augmentons ses vaillants bataillons ;
Tous en chœur, du savant au manœuvre,
Travaillons !

Digitized by Google

LES ANGES MISÉRICORDIEUX ET LES ANGES EXTERMINATEURS.

A ces chants joyeux, Dieu, prêt à maudire,
Tourne vers son œuvre un regard clément;
Dans son large cœur la colère expire,
Et le père ému sourit à l'enfant.

Sois donc plus riant, soleil qui te lèves,
Et couvre de fleurs l'univers joyeux;
Anges du courroux déposez vos glaives,
Anges du pardon, soyez radieux!

Vous avez encor racheté le monde,
Travailleurs sacrés, héros aux fronts purs,
Par qui, désormais, lentement Dieu fonde
La Jérusalem des siècles futurs!

CHŒUR UNIVERSEL.

Du travail, en créant les chefs-d'œuvre,
Augmentons ses vaillants bataillons;
Tous en chœur, de l'Archange au manœuvre,
Travaillons!

Digitized by Google

PAROLES

PRONONCÉES SUR LA TOMBE

de

M. le Baron d'Herlincourt,

PAR

M. HARBAVILLE,

Membre résidant.

MESSIEURS,

Cette tombe qui s'ouvre pour recevoir un homme qu'accompagne avec recueillement l'élite de la cité, vous dit assez que la mort vient de frapper un citoyen recommandable par de nombreux services publics, comme par d'éminentes qualités privées, un de ces débris d'un autre âge qui nouent la chaîne des générations. Nous voulons parler de M. d'Herlincourt.

M. Pierre-Joseph-Mathias Wartelle, baron d'Herlincourt, était né à Arras en 1773. Il ter-

Digitized by Google

minait de fortes études quand la révolution éclata. Lorsqu'aux jours orageux succédèrent des temps plus calmes, et que le gouvernement de la France prit une forme stable et régulière, M. d'Herlincourt fut appelé à remplir successivement toutes les charges honorifiques de la cité. Ainsi, il fut nommé administrateur des hospices en 1804, conseiller municipal et capitaine de la garde nationale en 1806, membre du conseil général du département en 1810. Ces diverses fonctions, il les remplit avec ce zèle éclairé et cette conscience qui sont la religion du devoir.

Il fut investi de la présidence du conseil général de 1811 à 1813 et de 1818 à 1823.

En 1813, et par décret du 2 avril, il succéda, en qualité de maire d'Arras, à l'honorable M. Vaillant, son beau-père. Comme celle de son devancier, son administration fut paternelle. Au siége municipal, comme en sa demeure, il était accessible à tous, se donnant tout entier à ses fonctions. Par la légitime influence dont il jouissait, il fut assez heureux, dans ces temps difficiles, pour faire adoucir certaines mesures rigoureuses, et pour rendre beaucoup de services; et lorsque les exigences de la situation le laissaient impuissant à faire le bien qu'il désirait, il trouvait de ces paroles affectueuses qui consolent d'un refus.

Digitized by Google

Comme maire, il dut s'effacer, en 1815, devant les circonstances. Ses services avaient été récompensés l'année précédente par la croix de la Légion-d'Honneur.

Mais M. d'Herlincourt allait paraître sur un théâtre plus élevé. Le choix de ses concitoyens l'appela trois fois à la chambre élective. Il y siégea, notamment après la fameuse ordonnance du 5 septembre, depuis le mois d'octobre 1816 jusqu'en 1820, et de novembre 1821 à 1824. Il était, dans cette dernière législature, l'élu du du collége départemental. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière parlementaire. Bornons-nous à dire que, comme député, il prit en main les intérêts généraux du département, et que la modération de son caractère et de ses principes s'unit à cette phalange d'hommes, alors plus prévoyans qu'hostiles, qui cherchaient à opposer une digue à de funestes entraînements, et à des exagérations qui devaient, quelques années plus tard, précipiter la Monarchie.

A partir de 1830, M. d'Herlincourt disparaît de la scène politique et se renferme dans les loisirs studieux de la vie privée.

Nous avons maintenant à envisager M. d'Herlincourt à un autre point de vue et à relever ses titres littéraires. L'Académie d'Arras avait, ainsi

Digitized by Google

que tous les corps savants, été supprimée en 1793. Lorsque la paix, rendue à l'Europe, permit de s'occuper des besoins de l'intelligence, M. d'Herlincourt fut un des seize notables qui pensèrent à restaurer l'ancienne Académie et qui en formèrent le noyau, avec l'approbation de l'autorité, le 7 mai 1817. Il fut placé à la tête de la Société naissante, de 1818 à 1821. Il présida la première séance publique de cette compagnie le 24 août 1818. Son discours est tout naturellement une sorte de programme des travaux à entreprendre pour reconquérir son rang dans le monde savant. Dans la séance publique de l'année suivante, il appelle spécialement l'attention sur un plan de statistique du département, élaboré par la Société, avec un soin remarquable, mais malheureusement resté en projet. M. d'Herlincourt dirigeait la Société avec autant de tact que de dignité ; il imprima un élan salutaire à ses travaux. Lorsque l'âge ne lui permit plus d'y prendre une part active, il accepta le titre de membre honoraire.

Le calme de sa retraite fut troublé par une épreuve cruelle que la Providence lui imposa, la perte d'un fils, ingénieur distingué, homme d'avenir, enlevé jeune encore à la science et à l'affection de ses proches. Dans cet enclos fu-

Digitized by Google

nèbre, où se pressent tant de douloureux souvenirs, qu'il me soit permis de rappeler la mémoire de Victor d'Herlincourt. Cette épreuve, celui que nous pleurons la subit avec cette résignation de vieillard qui concentre une douleur, mais qui ne l'oublie jamais.

Enfin, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, M. d'Herlincourt s'éteignit doucement, entouré des soins de sa famille, et couronnant par une fin chrétienne une vie si utilement remplie. Finir ainsi, Messieurs, finir plein de jours, honoré de ses concitoyens, et, jusqu'au dernier moment, en possession de ses facultés, c'est le repos après une longue journée de labeur, c'est encore une bénédiction de Dieu.

Digitized by Google

Digitized by Google

PAROLES

PRONONCÉES

Sur la Tombe de M. Luez,

PAR M. BILLET, AVOCAT,

Membre résidant.

28 Novembre 1856.

MESSIEURS,

C'est à peine si je puis contenir ici l'expression des sentiments de tristesse qui remplissent mon cœur en parlant sur la tombe d'un homme qui, pendant plus de quarante ans, fut mon ami, et qui vient de nous être enlevé après une longue et cruelle maladie, qu'il a endurée avec un grand courage.

Celui qui vient de s'éteindre au milieu de nous, ce confrère auquel j'adresse ici nos regrets

Digitized by Google

et nos suprêmes adieux, je ne suis pas embarrassé de le caractériser d'un seul mot; ce mot résume sa vie entière, et il est dans toutes les bouches :

C'était un honnête homme !..

Et, en disant cela, nous ne croyons pas n'adresser à sa mémoire qu'un éloge banal.

Luez, n'était pas une nature commune et inerte.

Il y avait en lui une organisation éminemment sensible, un cœur chaleureux, une imagination ardente et qui rappelait ce soleil du midi sous lequel il était né.

Sa vie ne s'est pas écoulée toute entière dans le calme, elle a eu ses agitations, ses mauvais jours.

Né au moment où la vieille société se transformait, au milieu des plus terribles convulsions, Luez a traversé une époque pleine d'étranges et brusques changements. Tour-à-tour soldat, artiste, avocat, magistrat, écrivain, homme politique, il s'est montré dans des positions bien diverses, et son caractère, toujours le même, n'a pas cessé de lui conquérir les sympathies et l'estime de tous ceux qui l'ont approché.

La qualité saillante, chez lui, c'était une loyauté chevaleresque, enthousiaste, sacrifiant

Digitized by Google

tout à l'amour du vrai et du beau, et incapable de cette mesure et de ces calculs que trop souvent le monde appelle *sagesse* et *prudence*.

Permettez-moi, Messieurs, de vous rappeler en quelques mots la vie de cet homme de bien, dont la mémoire restera, parmi nous, chère et honorée.

Né à Perpignan, au mois de septembre 1788, Antoine-Philippe Luez, éprouvé dès son enfance par la mauvaise fortune, se trouva bientôt transplanté loin de sa terre natale.

C'est à Arras qu'il passa ses jeunes années.

C'est au collége de notre ville qu'il fit les fortes études, qui développèrent chez lui, d'une manière remarquable, le goût très-vif qu'il eut toujours pour les lettres, et auquel, à tout âge, il a dû ses plus pures jouissances.

Au moment où Luez atteignait ses dix-huit ans, les champs de bataille semblaient la seule carrière ouverte aux jeunes générations; il y courut avec toute l'ardeur de son âge, avec tout le patriotisme dont son cœur ressentait les généreuses inspirations.

Sous-officier au 12e régiment d'infanterie légère, il fit bravement son devoir en 1809, dans cette campagne de Flessingue, où la France, prise au dépourvu, eut à repousser avec quelques

Digitized by Google

dépôts de régiments et une levée de gardes nationaux, un formidable débarquement de troupes anglaises.

Sa santé altérée à la suite de cette campagne le fit réformer en 1810.

Luez tourna alors ses études vers le barreau.

De 1810 à 1814, il fit à Paris son cours de droit, mais sa vive imagination et son ardeur pour le travail, avaient besoin encore d'autres aliments.

Etant au service, il avait pris le goût de la peinture. Son chef, le colonel Janin, était gendre du grand peintre David.

Luez obtint dans les loisirs de quelques mois de garnison à Paris, la permission de fréquenter l'atelier de cet illustre maître.

Etudiant en droit, il avait plus de facilité pour se livrer à sa passion pour les arts, il le fit avec bonheur, et ce fut là qu'il acquit ces connaissances approfondies, ce goût pur et exercé qu'on distinguait en lui, et qui donnaient tant de prix à ses jugements sur les œuvres d'art.

Les lettres ne captivaient pas moins cette âme élevée et ardente. A ce titre, le jeune légiste mérita d'être admis dans la familiarité de deux littérateurs éminents de cette époque, Delille et Tissot.

Digitized by Google

Quand il fallut quitter ce brillant théâtre, Luez vint demander au barreau d'Arras une existence et une position honorables.

Mais à peine avait-il débuté avec quelqu'éclat sous le patronage de M. Hocédé, dont le talent a laissé parmi nous de beaux souvenirs, qu'une grande crise politique, le retour de Napoléon 1^er^ de l'île d'Elbe, l'arracha à ses paisibles occupations et le jeta dans de nouveaux hasards.

Nommé officier de la garde nationale, il faisait partie, lors du désastre de Waterloo, des troupes qui occupaient la citadelle d'Arras. La majeure partie de cette garnison était composée de fédérés.

Notre ville n'a pas perdu le souvenir du noble sang-froid avec lequel le colonel de Saint-Pol, qui commandait la citadelle, sut alors contenir l'exaspération des fédérés et arrêter de sanglantes collisions élevées entre eux et les habitants. Luez avait le cœur trop bien placé pour ne pas embrasser aussi le parti de la modération ; cependant, après la capitulation de la citadelle, il fut en butte à des préventions et à des hostilités, suscitées par l'esprit de parti, qui jetèrent quelques douleurs dans son âme.

Rentré au barreau, il se livra, avec zèle, à l'exercice de sa profession et mérita de prendre,

Digitized by Google

parmi ses confrères, un rang distingué. S'il laissait parfois à désirer, dans les affaires, cette froideur de jugement qui sait saisir toutes les difficultés et y parer, il y apportait, du moins, toute son âme.

En l'écoutant, on était moins frappé encore de sa parole grave, incisive, élégante, dénotant le penseur et l'homme de lettres, que de la conviction sincère et chaleureuse qui éclatait dans chacune de ses plaidoiries, et faisait plus briller encore le caractère de l'homme que le talent de l'orateur. Ses confrères étaient presque tous ses amis et conserveront précieusement le souvenir de son commerce sûr, obligeant et plein d'aménité. La franchise de son caractère, l'amabilité de son esprit serein, enjoué, donnaient beaucoup de charme à ses relations.

Les talents artistiques et littéraires de Luez marquaient sa place à l'Académie d'Arras. Il y siégea longtemps, et nul, mieux que lui, ne savait, dans des rapports pleins de verve et de goût, porter un jugement éclairé sur les productions de nos écrivains et particulièrement sur les œuvres poëtiques [1]. Luez fut aussi président de la Société Philharmonique d'Arras, et il a

[1] Rapports sur les concours de poësie des années 1833, 1834, 1835, 1813 et 1817.

Digitized by Google

contribué au développement du goût musical dans notre cité.

Aux tendres affections de l'époux et du père de famille, à un amour éclairé de la religion, aux vertus de l'homme privé, Luez joignait, Messieurs, ce qui est plus rare, le caractère et la conscience du bon citoyen.

Il aimait profondément son pays, et dans sa sphère d'action, il l'a toujours servi avec ce dévouement désintéressé qui est la marque des nobles cœurs.

Partisan de la liberté, il demeura toujours fidèle à ce drapeau dans toute la chaleur de son âme. Il rêvait pour la France tout ce que le règne des lois peut donner à un peuple de bonheur et de dignité.

En 1828, quand Degeorge (cette autre mémoire entourée de notre estime et de nos regrets) quand Degeorge fonda le *Propagateur*, Luez vint en aide avec empressement à ce soldat de la cause libérale, et dans les crises difficiles que ce courageux athlète eut à traverser, ni le cœur, ni la plume de Luez ne lui firent jamais défaut.

Luez avait salué avec enthousiasme la Révolution de 1830 comme un retour aux plus saines idées du Gouvernement représentatif.

Digitized by Google

Dans celle de 1848, il entrevit l'idéal de ses rêves de philosophe et de citoyen.

Mais il ne se fit pas illusion sur les difficultés et sur les périls dont cette ère nouvelle était entourée.

Un jour, à l'Hôtel-de-Ville d'Arras, il entendit une voix imprudente essayer l'éloge d'un nom terrible. Pour imposer silence à une telle apothéose, pour faire parler l'histoire avec toute sa haute raison et sa sévérité, Luez trouva ce jour là les plus beaux accents qui soient jamais sortis de son âme. Il enleva les suffrages et il conquit l'estime de tous ceux qui l'entendirent.

La Révolution de 1848 avait porté Luez aux fonctions de conseiller de préfecture du Pas-de-Calais. Bientôt après, un mouvement contraire les lui fit perdre, sans que cette disgrâce portât la moindre atteinte à la sérénité de son âme.

Il était de ceux qui servent leur pays et leurs convictions, résignés d'avance à voir leurs intérêts sacrifiés à ce qu'ils croient juste et honorable ; et je ne puis mieux, Messieurs, résumer sur ce point la vie de ce citoyen modeste, mais inébranlable dans sa foi, qu'en vous répétant le mot par lequel j'ai commencé ces adieux et qui les couronne dignement :

LUEZ ÉTAIT UN HONNÊTE HOMME !.

Digitized by Google

Extraits

Des Manuscrits de la Bibliothèque d'Arras.

En publiant l'année dernière quelques extraits des manuscrits de la bibliothèque d'Arras, on avait l'intention de revenir sur ces extraits et surtout sur les pensées de Varron. En effet, on peut demander d'abord si cet ouvrage est bien de Varron, en second lieu, s'il est complet.

Ces pensées ne paraissent pas indignes de la sagesse et de la science de cet illustre Romain, et, en les comparant à ses autres ouvrages, on y reconnaît son style et sa philosophie.

D'un autre côté, n'ayant voulu faire qu'un manuel, un guide pour le jeune Papirianus qui

Digitized by Google

fréquentait les écoles d'Athènes, l'auteur s'est borné à signaler sommairement les questions philosophiques et morales agitées dans ces écoles.

On discutera plus tard l'authenticité et la valeur de notre manuscrit. Quoique plus correct et plus complet que ceux que l'on connaît jusqu'à présent, il a pourtant des lacunes, des transpositions et des mots mal écrits. Nous l'offrons aujourd'hui aux lecteurs, avec quelques corrections indiquées entre parenthèses.

En attendant qu'on ait trouvé d'autres manuscrits, on peut s'aider, pour rétablir le texte, des grands recueils qu'a produits le moyen-âge, *Berchorii reductorium morale, Sophologium, Pharetra fidei, de Vitâ philosophorum,* etc.

Dans le *de Vitâ philosophorum*, on suit l'ordre de notre manuscrit; voici ce qu'on dit de Varron :

Scripsit Varro ad Atheniensem auditorem librum moralem in quo multa utilia et notabilia continentur, de quibus pauca annotavimus :

In multis contrà omnes sapere desipere est.

Fictè referas gratiam invitè danti.

Vix datum, ne reputes beneficium, sed prædam.

Semel dedit qui rogatus, bis qui non.

Extorquere est plus quàm semel rogare.

Turpissimum in datis sperare.

Digitized by Google

Pulcerrimum est cum fœnore data reddi.

Ex animo dantis censetur munus magnum.

Amici divitum paleæ sunt circà grana.

Vis experiri amicum? calamitosus fias.

Non refert quis, sed quid dicat.

Alit concordiam mores ad cohabitantium animos formare.

Nemo suum putet quod extra ipsum est.

Non tàm laudabile invenisse quàm invenire : hoc enim alienum, illud proprii muneris est.

Excellentissimum docendi genus est exemplorum positio.

Eo tantùm studia intermittantur, ne omittantur : gaudet enim natura varietate.

Nil magnificum docebit qui nil didicit.

Falsè magistri nuncupantur auditorum narratores.

Non essemus pauperes si nesciremus quid esset paupertas.

Nesciri quid est paupertas optimus est ad summas divitias progressus.

Non est miser nisi qui se miserum esse credit.

Nusquàm veniet qui, quot videt, sequitur calles.

Non tàm modestè quis sua metitur quàm aliena : hoc autem fit quoniam nemo sibi invidet.

Imperitiæ signum est, quod difficillimum est exigere citò fieri.

Digitized by Google

Nulla jactura gravior est scienti quàm temporis.

Viatores non eunt ut eant; sic et vita non suî causa fit; sed ut in eâ præclarum aliquid fiat.

Non est felicitas quæ secum recipit miseriam.

Adulationis est spectamen cum laus postulationem præcedit.

Contempnendi sunt incruditorum contemptus, si vis ad summa progredi.

Multi laudem amittunt quoniam ipsi eam de se prædicant.

Digitized by Google

SENTENCIÆ VARONIS.

AD PAPIRIANUM,

Athenis audientem.

Expedit vulgo timor mortis.—Non est pejus nasci quàm mori (mori quàm nasci); sed demus verba nostro seculo.—Cum naturâ litigat qui mori gravè fert.—Duplex est malum, cùm, quod necesse est, molestè ferimus.—Mors nulli nova, sed credita. Vitam utrinque complectitur.—Mors si (nil) prima, non pejor est ultima.—Loquaris ut omnes, sentias ut pauci.—Ratio est vitæ in multam concedere turbam.—In multis contra omnes sapere desipere est, et contrà.—Sic flet hæres, ut puella viro nupta. Utriusque fletus non apparens est risus.—Fictè referas gratiam invitè danti.—Vix datum, ne putes beneficium, sed prædam.—Semel dedit qui rogatus,

Digitized by Google

bis qui non.—Extorquere plus est quàm semel rogare.—Turpissimum est in datis fenus sperare.--Pulcherrimum est cum fenore data reddi.—Ex animo dantis censeatur munus magnum.—Nec sequi, nec fugere fortunam decet, si modo non magis obsit, quàm non noceat.—Potentius imperare fortunæ, quàm regibus. Vir ergo bonus regum est maximus. — Amici divitum paleæ sunt circa grana.—Vis experiri amicum? calamitosus fias.—Non refert quis, sed quid dicat.—Captiosus de verbis disputator canis est aërem captans pro prædâ.—Qui audit ut auditorum narrator sit, nunquàm fiet par docenti.—Precarium habet fundamentum, qui ex alienis pendet.—Ad profectum scientiæ nil æquè impedit ut diffidentia.—Mediocriter nosse aliqua non nosse est.—Eò hodie philosophia perducitur, ut præclarè nobiscum agatur, si in his ætatem consumimus exponendis, quibus antiqui suam portionem commodabant contexendis.—Apum mella comedimus, non ipsi facimus.—O hæredes magnifici, qui relictis nil falsa addimus!—Nulla quàm talis melior esset additio.—Quæ optima accepimus, ad posteros ex nobis corruptissima pervenient.—Imperfectum est quidquid ad emendationem venit.—Puerilis est amicitia, quam non præcessit judicium.—Alit concordiam mores ad

Digitized by Google

cohabitantium animos formare.—Nemo suum putet, quod extra ipsum est.—Nullius est quod multorum esse potest.—Vir bonus quŏcumque it, patriam suam secum fert; omnia sua accius (artiùs) custodit.—Eo vultu dimittendæ sunt divitiæ, quo accipiendæ.—Vulgus quidquid cum gaudio accipit, cum fletu amittit.—Philosophiæ non accommodari tempus, sed dari oportet; ipsa enim præcipuus est dei cultus.—Ex negocio semper ocium sumendum, eo tamen ne ex continuâ assiduitate necesse sit id deseri. — Hic perfectè methodum habet, qui idem est repentinus, qui præparatus.—Præparatis favor, repentinis gratia exhibenda est.—Ex auditis memoriæ referas laudem, ex inventis ingenio.—Non tam laudabile est meminisse quàm invenisse; hoc enim alienum, id proprii muneris est.— Neutrum sine altero scientem facit.—Non in disciplinis fidem, sed scientiam habe.—Fides est media opinionis et scientiæ, neutram attingens.— Elucentissimum est edocendi genus exemplorum subditio. — Corrixandi materiam sæpiùs dant definitiones.— Nil illi certum, cui nulla diù placet sententia.— Quod verum est per se lucet; sed non nisi pertinaciter disquirenti apparendum.—Facilitas intelligentiæ veri parit negligentiam. —Quod intricavit alieniloquium imperitius (imperitis)

Digitized by Google

est gravissimum; id recolunt, id amant, id magnifaciunt; nituntur ut intelligant, gaudent cùm sciant, gloriantur cùm doceant.—Amator veri non tàm spectat qualiter dicatur quàm quid; intelligentiam verò sequitur judicium dictorum; ultimum est dicendi qualitas.—Illum elige eruditorem, quem magis mireris in suis, quàm in alienis.—Aut diligendi sunt doctores, aut non audiendi.—Inimicorum dicta negliguntur non minùs ipsis.—Omnia nosse impossibile, pauca non laudabile.—Sunt quædam, quæ eradenda essent ab animo scientis; inserendi veri locum occupant.—Incorruptum adolescentem doceri unus labor est; corruptum, vel duplex, vel nil proficiens.—Sapiunt vasa quidquid primùm acceperunt.—Contrariè opinari pluribus, nec in omnibus conveniens, nec in aliquibus incontingens.—Multùm interest utrùm rem ipsam, an libros inspicies (inspicias).—Mens est, clamat pilosophia, quam res ipsæ docuerunt.—Libri non nisi scientiarum papercula (paupercula) monumenta sunt. Principia inquirendorum continent, ut ab his negociandi principia sumat animus, nil aliud agens, ni fortè propter id ipsum intermittit, ne omittat.—Eo tantùm studia intermittantur, ne omittantur.—Injocunda sunt seria quæ non ocium exhilarant.—Pauca scientibus eadem ipsis

Digitized by Google

tædio fiunt.—Nil illi tædio, cui inquirendorum amplæ et multæ patent viæ.—Pulcherrimus locus semper assidenti odibilis est.—Gaudet natura varietate.—Nil magnificum docebit, qui à se nil didicit.—Falsò magistri nuncupantur auditorum narratores; sic audiendi sunt ut qui rumores recensere magis (magni) ducunt. — Non deprehenditur mentiens in his quæ nemo novit.—Virtutes ex tempore mutant genus.—Simplex improbabilium assertio, dementia est; laus infinita, probatio.—Excedere communem omnium, vel plurium cognitionem, pulcherrimum est, si modò non insanis. — Ætates cum earum moribus (motibus) mutari non minùs laudabile quàm honestum.— Tàm ridenda in sene puerilitas, quàm obstupenda in puero optimorum morum constantia.— Erit quod omniplanum omne nulli appiendum (apparendum).—Nunquàm prudentia docuit; rem ipsam consule.—In his negociari oportet si verum vis elucear.—Hæ res non sunt quas verborum fecit venustas.—In scriptis quod verum est, ex proximo sumendum, cum id ea non explicant.—Odêre multi philosophiam, quia sciri multa necesse sit. Non est res tanta ni amplis contenta spaciis; contenta, cùm libet, evagari quòcumque quid dubium est, viam invenit. — Spectaculum sapienti pulcherrimum

Digitized by Google

philosophiam inutilem mentientes, quoniam non pollicetur divitias studiorum finem : est autem è contrariò pollicitans contemptum imperiosum.—Diadema sapientis philosophia, quoniam in mente suâ est præmium etiam menti. Intendere præmittit fortuna corpori, ipsa enim in corpore.—Hanc imperitum vulgus videt, quia solo utitur oculo corporeo, corpore sitam, quæ corporis sunt pollicitantem : Illam autem intuentur, quos mens altior erexit, studium provexit, oblectamentum attraxit.—Imperabis regibus si imperes fortunæ. Quî scies ? contempne ipsam.—Non quæ, vel quot legeris, sed quæ, vel quot scieris attendendum.—Nil novit qui æquè omnia.— Citò transcursa citiùs labuntur.—Sic multi libros degustant, ut convivæ delicias.—Renuit philosophia fastidientem stomacum; ad simplicem cœnam hilarem invitat convivam; sed mutat pro tempore deliciarum varietatem. — Nescit quò tendat, qui multas sequitur semitas.—Tantùm vasa retinent, quanti capacia sunt; addita emanant. — Non quæcumque auris, suscipit memoria. — Canale fissum est auris quæ accepta memoriæ non commendat.—Nusquàm deveniet qui, quot videt, sequitur calles.—Omnia omnibus, vel penè adimas, pauperculum ex non ademptis divitem appellabis; est igitur paùperies ampliores

Digitized by Google

miorum (majorum) aliorum divitiæ. — Felicitas et infelicitas, ex comparatione, non secundùm se sunt.—Si nemo plùs minùsve alio possideat, jam hæc nil sunt; ex invidiâ igitur paupertatis nomen profectum. — Non essemus pauperes, si nesciremus quid esset paupertas.—Nescire quid sit paupertas, optimus est ad summas divitias progressus.—Non est miser nisi qui se esse credit.—Vis fieri dives? nil cogitando tibi addas, sed aliis demas. — Ex minimis morum sumere signa licet. — Dum vulgus colat justiciam, nil interest utrùm vera prædices.—Timorem mortis vulgo non demi sed augeri, uti expedientius, oportet. — Multa scit sapiens quæ cum nemine contulit. — Ex mediato (meditato) non duceris in causam. — Lingua mente cuique nocentius est. — Non rimaberis viscera ad videndum quid senseris. — Ad mores et opiniones audientium prudens vocem formabis. — In singulis excellere, et nullum profiteri tàm laudabile quàm difficillimum est. — Innatum est cuique suis gloriari; differt autem, quòd sapiens apud se, imperiti in publico. — Dignus est decipi qui, cujus rei auctor, ejus et laudator est. — Non tàm modestè quivis sua miratur quàm aliena; hoc autem fit quoniam nemo sibi invidet. — Utilissima est propriæ invidiæ mordacitas (scri-

Digitized by Google

benti) publicanda. — Quibus scierit facilè ignoscendum id mordaciùs lima coæquat.—Imperitiæ signum est quod difficillimum est exigere citò fieri. — Nunquàm illi ars proderit, cui non primùm profuit exercitatio. — Nulla jactura gravior est scienti quàm temporis. — Se utitur qui tempore ; non vivit quîcum benè agitur si juvat (vivat). — Vita non suî causâ fit, sed ut ea præclarum aliquid fiat.—Viatores non eunt ut eant. — Ad quod niti socordia non patitur, id otiosi votis sibi attribuunt. — Ex illaborato maximè attingere desiderat omnis ociosus. — Inertes ad quæ niti volunt vocibus inhiant.— Sic diligendi sunt amici, ut non eos nos nobis odio haberi posse putemus, sed amicos. — Ex assiduitate commorandi languet amicitiæ desiderium. — Ne bonus sit quærit, qui ocii causas sectatur. — Qui in magnis excellit, invitus etiam laudabitur.— Nunquàm ad summa tendentem laus frustrata est.—Hæreditarium putes quidquid audisti, lucrum autem quæ inveneris. — Inventores laudat, qui in alienis gloriatur.— Non strenuum appellabis negociatorem qui in nullo rem auxit; nec ego hunc, philosophum, qui nil invenit. — Sic audita meminisse magni ducimus, ut si nos magnis ortos atavis præclarum putemus. — Nichil laudabile quod à quolibet est posse. —

Digitized by Google

Non est felicitas quæ secum recipit miseriam; non ergo felicem faciunt divitiæ. — Adulationis est specimen, cùm laus postulatione (postulationem) præcessit.— A peritis non observatorum plurima imperitiæ debentur. — In his excellere quæ nemo novit pulcherrimum est in sciente miraculum.—Gloria est scientis stupor ignorantium. — Quod experimentum docuit, scripto recognoscitur. — Quod usu non comperum ex scripto non est facile. — Quod fieri facile est, dictu intelligi facillimum. — Non quæcumque possit, sed quæ debeat, demonstrator ad expositionen annectat. — Non tàm quæ prosunt (prosint) quàm quæ attineant considerentur. — Citra perfectionem omne est principium.— Ultra veritatem est, qui in planis quærit offendiculum. —Quum verum subdolæ excedunt disquisitiones et interminatæ, inefficaces, contentiosæ et nil proficientes sunt; sapientibus tamen pulcherrima sunt specula. — Contempnendi sunt ineruditorum contemptus, si ad summa vis progredi. — Multi laudem amittunt, quoniam ipsi eam de se prædicant. — Hoc uno modo sapiens se laudat, quæ in ipso apparent bona, in aliis admirando. — Præclarè cum illo agitur, qui non mentiens dicit quod ab Aristotele responsum est sciscitanti sæpè Alexandro quo docente profite-

Digitized by Google

retur se scientem : « rebus, inquit, quæ non norunt mentiri. » — Prudenti disquisitio ignoratorum tàm jocondior quàm subtilior est. — Desiderata, non habita, magni fiunt; habita vilescunt. — Nil disquirenti nil perfectè notum. — Auditis, non disquisitis gloriari, in nullo laudabilius quàm in cervo à venatore tibi dato, egregiè à te aliquid factum putes. — Utile, sed ingloriosum est, ex illaborato in alienos succedere labores. — Alienum est quod auditur. — Sic studendum ut propter id te putes natum. — Suî dominus est qui se philosophiæ mancipavit, quâ nil jocundius ; quod æquè incertum inexperienti, quàm et certum experto.

Digitized by Google

LISTE

DES

MEMBRES COMPOSANT LE BUREAU

Au 15 Juin 1856.

(Le Bureau se renouvelle tous les deux ans).

PRÉSIDENT.

MM. RÉPÉCAUD ✱ C., ancien colonel du génie.

CHANCELIER.

WARTELLE (Charles) ✱, membre du conseil général, ancien représentant à l'assemblée nationale.

VICE-CHANCELIER.

PROYART, chanoine titulaire, vicaire-général du diocèse.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

CORNILLE, président du tribunal civil, ancien représentant à l'assemblée constituante.

Digitized by Google

SECRÉTAIRE ADJOINT.

MM. De Mallortie, professeur au collége d'Arras.

ARCHIVISTE.

Billet, avocat, ancien membre du conseil général.

ARCHIVISTE ADJOINT.

Godin, archiviste du département.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM. Crespel - Dellisse ✲, fabricant de sucre indigène.

Thellier de Sars, ancien président du tribunal civil d'Arras.

Cornille, président du tribunal civil, ancien représentant à l'Assemblée Constituante.

Harbaville ✲, ancien conseiller de préfecture, membre de plusieurs sociétés savantes.

Billet, avocat, ancien membre du conseil général.

Herlincourt (le baron Léon d') ✲, député au Corps Législatif, membre du conseil général.

Digitized by Google

MM. Brégeaut, pharmacien, professeur à l'Ecole de médecine.

Dudouit ✻, ancien maire d'Arras, ancien membre du conseil général.

Colin (Maurice), O. ✻, ancien maire d'Arras, président du tribunal de commerce de cette ville.

Wartelle (Charles) ✻, membre du conseil général, ancien représentant à l'assemblée nationale.

Répécaud, C. ✻, colonel du génie en retraite.

Broy, ancien professeur au collége d'Arras.

Colin (Henri), juge-suppléant au tribunal civil d'Arras.

Ledieu, directeur de l'École de médecine.

Héricourt (le comte d'), maire de Souchez, membre de l'Institut des provinces et de plusieurs sociétés savantes.

Parenty (l'abbé), chanoine titulaire, vicaire général.

Godin, archiviste du département.

Derbigny ✻, ancien directeur de l'enregistrement et des domaines.

Caron, ancien professeur au collége d'Arras.

Plichon ✻, maire d'Arras, ancien représentant à l'assemblée nationale.

Proyart, chanoine titulaire, vicaire général

Digitized by Google

Lestocquoy, docteur en médecine.
De Mallortie, professeur au collége.
Lecesne, avocat, ancien conseiller de préfecture, secrétaire général.
Linas (de), membre non résidant du comité historique.
Dutilleux, peintre.
Robitaille, chanoine titulaire.
A. Parenty, chef de division à la préfecture.
A. Laroche, ancien magistrat.
N***.

Digitized by Google

Sociétés Savantes,

ÉTABLISSEMENTS ET FONCTIONNAIRES

Auxquels l'Académie envoie ses Mémoires.

M. le Ministre de l'instruction publique.
M. le Préfet du Pas-de-Calais.

Académie de Metz.
— de Bruxelles.
— de Toulouse.
— de Caen,
— des Sciences de Paris.
— de Dijon.
— du Gard, à Nîmes.

Digitized by Google

Académie des Sciences, Agriculture, etc., du département de la Somme, à Amiens.
— de Bordeaux.
Archives départementales du Pas-de-Calais.
— du Nord.
Athénée du Beauvaisis à Beauvais.
Athenæum (l') Français.
Bibliothèque des Sociétés savantes à Paris.
— du Museum, id.
— d'Arras.
— de St-Omer.
— d'Aire sur la Lys.
— de Béthune.
— de Calais.
— d'Hesdin.
— de St-Pol.
— de Cambrai.
— de Lille.
— royale à Bruxelles.
— de la Sorbonne.
Collége communal d'Arras.
Comité des arts et monuments, à Paris.
École centrale des arts et manufactures, à Paris.
Séminaire (grand) d'Arras.
Société Française, à Paris.
— archéologique, historique et scientifique de Soissons.

Digitized by Google

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.
— centrale d'Agriculture, à Paris.
— d'Agriculture du département de l'Aube, à Troyes.
— des Antiquaires de Beauvais.
— d'Agriculture du département de la Drôme.
— de Statistique, des Arts utiles, etc., du département de la Drôme.
— d'Agriculture et des Arts de l'arrondissement de Dôle.
— d'Agriculture de l'arrond^{t} de Falaise.
— — Sciences & arts de Limoges.
— Industrielle d'Angers.
— des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Orléans.
— d'Agriculture, Arts, etc., de la Charente.
— — de Loir-et-Cher.
— — de la Haute-Garonne.
— — de Boulogne-sur-mer.
— — et du Commerce, à Caen.
— des Arts du Mans.
— d'Agriculture, du Commerce et des Arts de Calais.
— des Sciences et des Arts de Metz.
— d'Émulation du département du Jura, Lons-le-Saulnier.

Digitized by Google

Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département du Nord, à Douai.
— d'Agriculture du département du Pas-de-Calais, à Arras.
— des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.
— des Antiquaires de Picardie à Amiens.
— des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, à Lille.
— d'Émulation, à Cambrai.
— des Sciences, etc., des Pyrénées-Orientales.
— d'Émulation, à Abbeville.
— des Arts, etc., à St-Quentin.
— des Sciences, Arts, etc., à Valenciennes.
— de l'Histoire de France, à Paris.
— des Sciences, etc., à Tournai.
— Archéologique de Béziers.
— d'Agriculture, Sciences et Arts, et Commerce du Puy.

—

MM. les Membres du Conseil général du Pas-de-Calais.

Digitized by Google

ACADÉMIE D'ARRAS

SUJETS MIS AU CONCOURS

Pour 1857 et 1858

PRIX A DÉCERNER EN 1857 :

BIOGRAPHIE.

Notice sur Monsieur Grégoire-Joseph-Marie Enlart de Grandval, ancien procureur-général au Conseil supérieur et provincial d'Artois, considéré comme magistrat et comme homme de lettres.

PRIX : Médaille d'or de la valeur de 300 fr.

TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE.

Résumer les découvertes scientifiques récentes qui ont conduit à l'invention de la télégraphie électrique.

Décrire les appareils divers imaginés ou employés avec succès pour transmettre les signes de la pensée, au moyen de l'électricité.

PRIX : Médaille d'or de la valeur de 300 fr.

Digitized by Google

POÉSIE.

Une pièce de vers sur un sujet dont le choix est laissé aux concurrents.

PRIX : Médaille d'or de la valeur de 200 fr.

PRIX A DÉCERNER EN 1858.

Des Pays d'États en général et des États d'Artois en particulier. — Leur origine, leur action politique et administrative.

PRIX : Médaille d'or de la valeur de 400 fr

En dehors de ce Concours, l'Académie recevra tous les ouvrages inédits *(Lettres Sciences et Arts)* qui lui seront adressés.

Toutefois, l'Académie verra avec plaisir les concurrents s'occuper surtout de questions qui intéressent le département du Pas-de-Calais.

Elle affecte une somme de 600 fr. pour être distribuée en médailles, dont la valeur pourra varier, à ceux de ces ouvrages qui lui paraîtront dignes d'une récompense.

Digitized by Google

CONDITIONS GÉNÉRALES.

Les ouvrages envoyés au concours et autres, doivent être adressés (sans frais de port) au Secrétaire perpétuel de l'Académie, et lui être parvenus avant le 1er juillet de chaque année. Ils porteront en tête une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur un billet cacheté, contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Ces billets ne sont ouverts qu'autant qu'ils appartiennent à des ouvrages méritant un prix, un encouragement ou une mention honorable; les autres sont brûlés.

Les concurrents ne doivent se faire connaître ni directement ni indirectement.

Les ouvrages imprimés ou déjà présentés à d'autres sociétés ne seront pas admis.

Les membres de l'Académie, résidants et honoraires, ne peuvent pas concourir.

L'Académie ne rendra aucun des ouvrages qui lui auront été adressés.

RÉPÉCAUD, *Président.*
T. CORNILLE, *Secrétaire perpétuel.*

Digitized by Google

NOMS DES AUTEURS

QUI ONT OBTENU DES MÉDAILLES AUX CONCOURS OUVERTS PAR L'ACADÉMIE,

En 1855.

CONCOURS D'HISTOIRE :

M. LEDRU, docteur en médecine, maire d'Avesnes-le-Comte.

CONCOURS DE POÉSIE :

M. Ed. PLOUVIER, homme de lettres à Paris.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

NOTICE biographique sur M. Martin, ingénieur des ponts-et-chaussées, par M. Billet, avocat 5

ÉTUDE sur Nicolas Gosson, avocat, par M Lecesne . . 19

RAPPORT sur un ouvrage de M. Filon, doyen de la faculté des lettres de Douai, sur la *Démocratie Athénienne*, par M. E. Broy. 49

RAPPORT sur un ouvrage de M. de Caumont, par M. l'abbé Robitaille 67

PHILOSOPHIE biblique mise en regard de la philosophie rationaliste, par M. l'abbé Robitaille. 79

DISCOURS d'ouverture de la séance publique du 27 août 1856, par M. le colonel Répécaud, président 109

DISCOURS de réception de M. Auguste Parenty 143

RÉPONSE au discours de M. A. Parenty, par M. Wartelle-Deretz 161

DISCOURS de réception de M. A. Laroche 167

RÉPONSE au discours de M. A. Laroche, par M. le colonel Répécaud, président. 199

RAPPORT sur le concours d'histoire, par M. Harbaville. . 205

RAPPORT sur l'éloge historique de Victor Jacquemont, par M. Proyart. 213

RAPPORT sur le concours de poésie, par M. Derbigny . . 223

LES RÉDEMPTEURS (ode) 246

PAROLES prononcées sur la tombe de M. le baron d'Herlincourt, par M. Harbaville 255

Digitized by Google

Pages.

PAROLES prononcées sur la tombe de M. Luez, par M. Billet, avocat 261
EXTRAITS des manuscrits de la bibliothèque d'Arras . . 269
SENTENCIÆ VARONIS 273
LISTE des membres composant le bureau 283
MEMBRES résidants 284
SOCIÉTÉS savantes, Établissements et Fonctionnaires auxquels l'Académie envoie ses Mémoires 287
SUJETS mis au concours pour 1857 et 1858 291
MÉDAILLES obtenues en 1855. 294

Arras, Typ. de A. COURTIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 100 907 245

Digitized by Google